Auto-construire, c'est s'auto-construire

ou (s')auto-construire

SARTRE Cynthia

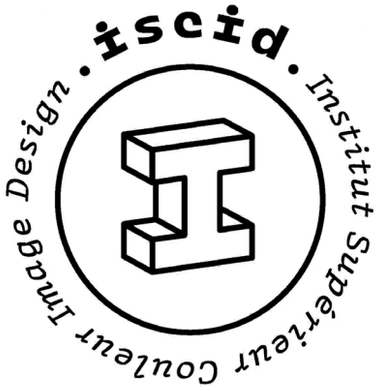
Mémoire de master

Sous la direction de Mr. Honnorat

Session Juin 2024

Auto-construire, c'est s'auto-construire.

ou *(s')auto-construire.*



UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

Membres du jury

Julien HONNORAT
Maitre de conférences UT2J

Xavière OLLIER
Coloriste chez Nacarat, PAST, UT2J

Jack MARAUSSE
Architecte DPLG

Université Toulouse II Jean Jaurès
Institut Supérieur Couleur Image Design

SARTRE Cynthia

Résumé

Mon sujet de mémoire porte sur l'auto-construction en tant que vecteur d'émancipation. L'émancipation aborde plusieurs problématiques telles que les enjeux financiers, les enjeux sociaux, l'acquisition de compétences, la liberté, le rapport au temps, la consommation, la vie professionnelle, les préoccupations environnementales.

Le sujet aborde également la question du logement alternatif et des différentes manières de vivre.

J'ai analysé comment les stratégies mises en œuvre dans une autoconstruction permettent de s'émanciper des normes, tout en les revisitant et en les renouvelant, ou de s'intégrer dans une autre forme de système. Comment, à travers l'objet d'une maison, d'une cabane, d'une yourte, d'une tiny house ou d'un camion aménagé, la démarche d'auto-construire permet-elle de se construire soi-même ? Comment expliquer le lien entre la création d'un foyer et la création d'un nouveau soi ? L'acquisition de nouveaux domaines de compétences et la possibilité de nouveaux échanges permettent-ils de s'émanciper ? Et si oui, de quoi ? Comment l'auto-construction nous construit-elle ?

Pour atteindre notre objectif, j'ai mené des entretiens avec différents autoconstructeurs, qui m'ont parlé de leur projet, de leur budget, des compétences qu'ils avaient acquises, etc. Grâce à ces rencontres, j'ai pu constater qu'avec un budget différent et une éducation différente, chacun pouvait concevoir un projet qui lui permettrait de se loger, dans un logement qui lui convenait.

Mots-clés : Autoconstruction, émancipation, environnement

Abstract

My dissertation issue is about self-building as a conveyer of emancipation. Emancipation addresses several issues such as financial ones, social challenges, acquiring skills, freedom, relationship to time, consumption, professionnal life, environmental concerns.

The subject also contains the question of alternative housing and different ways to live.

I analysed how the strategies implemented in a self-building allows you to emancipate yourself from standards, while revisiting and renewing them, or to integrate into another form of system. How, through the object of a house, a cabin, a yurt, a tiny house or a converted truck, does the self-build approach allow you to build yourself? How to explain the link between creation of a home and the creation of a new self? The acquisition of new fields of skills and the possibility of new exchanges make it possible to emancipate yourself ? And if so, from what? How is self-construction also building ourself ?

To achieve our goal, I conducted interviews with differents self-builders, who told me about their project, their budget, the skills they had acquired, etc. Thanks to these meetings, I was able to see that with a different budget and a different education, everyone was able to design a project that would provide them with shelter, in a form of housing that suited them.

Key-words : Self-building, emancipation, environment

Remerciements

En premier lieu, je tiens à remercier vivement Mme Ollier qui, douée d'empathie, n'a eu de cesse de nous encourager et nous pousser à faire mieux. J'admire votre parcours, merci de m'avoir donné une chance d'intégrer l'ISCID.

Merci également à M. Marausse, qui m'a touché par sa bienveillance. Merci pour nos échanges, j'espère que nous nous reverrons.

Merci enfin à M. Honnorat, pour son encadrement ces deux dernières années.

De manière générale, un merci chaleureux à l'ensemble du personnel de l'ISCID, enseignants et administratifs, pour nos longs échanges informels, leur écoute et leurs conseils précieux.

Un remerciement ému à Elizabeth, ainsi qu'à Lionel, Sylvain, Marie-Sophie et Mickaël, pour leur accueil, leur bonne humeur, leur générosité. Ce mémoire ne vaut rien sans votre apport.

A ma promise, d'avoir supporté mes humeurs et mes doutes, d'être une compagne soutenante et à l'écoute, qui n'a jamais hésité à me faire des retours honnêtes sur mon travail.

A Annëya, ma belle-fille, pour ses questions sur mon travail, son interet pour les petites maquettes. Pour nos bouffées d'air frais.

A mon grand-père, qui m'encourage depuis toujours, qui me donne envie de le rendre fier.

Et enfin, merci à Muriel, la mère de ma compagne, pour sa relecture qui rend le mémoire certainement plus digeste.

Sommaire

Remerciements 7
Préface 12
Préambule 18
Introduction 22

Portraits 25
Marie-Sophie et Mickaël 26
Sylvain 30
Shannah 34
Elizabeth 38
Lionel 42

I. Auto-construire, c'est s'adapter 47-74

I.1. Des compétences différentes suivant le projet 48
I.1.a. Une affaire d'éducation 49
I.1.b. Bilan de compétences et progression 52
I.2. La question du budget : une question centrale 55
I.2.a. Un budget pour un projet 57
I.2.b. Contraintes, envies, confort ; des projets évolutifs 59
I.3. A contre courant du prêt-à-vivre : connaitre son chez soi 64
I.3.a. Rapport à l'objet maison 65
I.3.b. Minimalisme : vivre au plus près de soi 67

II. Se rapprocher du vivant, un mouvement anticapitaliste 77-106

II.1. Mouvances écologiques 78
II.1.a. Urgence climatique 79
II.1.b. Situation des matériaux 81
II.2. Ôde à la lenteur 87
II.2.a. Avant et pendant le chantier 88
II.2.b. La vie après le chantier 90
II.3. Décentralisation de la valeur travail 92
II.3.a. Périodes de crise et quête de sens 93
II.3.b. Le travail remanié comme nouvel appui 95
II.4. Se recentrer sur soi et se rendre autonome 100
II.4.a. Autonomie relative 101
II.4.b. Recherche d'une autre forme de soi 104

III. S'extraire ou faire corps avec la société ? 109-134

III.1. S'affranchir des normes, en créer de nouvelles 110
III.1.a. Sortir d'un système 111
III.1.b. Créer un autre système 113
III.2. Un désir égoïste, porté par le sens du collectif 118
III.2.a. Le masque à oxygène 119
III.2.b. Des projets tournés vers son prochain 122
III.3. Une entreprise solitaire... ou pas : les réseaux d'entraides 126
III.3.a. L'ère du numérique 127
III.3.b. Le rôle associatif, le réseau familial 130

IV. Controverses 137-148

IV.1. Gentrification du marché 138
IV.2. Des bases éthiques fragiles 140
IV.3. Démographie et étalement urbain 144

Conclusion 150

Post-Scriptum : M'auto-construire 153

Bibliographie 162
Glossaire 167
Annexes 171
L'entretien de Marie-Sophie et Mickaël 172
L'entretien de Sylvain 185
L'entretien de Shannah 195
L'entretien d'Elizabeth 208
L'entretien de Lionel 213
Tables des illustrations 230
Table des matières 234

« Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre.»[1]

Pierre Bourdieu

1 Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Editions de Minuit ,1980, p.88

Préface

D'aussi loin que je me souvienne et jusqu'à mes douze ans environ, j'ai passé chaque été dans une caravane posée sur un terrain appartenant à mes grands-parents paternels, à Vias. Je me souviens des matinées, réveillée par la chaleur de la carcasse et des journées passées dehors à manger les prunes jaunes que libérait généreusement le prunier planté quinze ans plus tôt par ma grand-mère. Sur le terrain, un évier de fortune pour le linge, la vaisselle et l'hygiène prenait place à côté d'une douche en parpaings colonisée par des araignées, nous poussant à prendre des douches plus courtes en fonction de leur nombre. Dans le même temps, nous avons déménagé beaucoup et je changeais d'école et de logement au fil des aléas que rencontrait ma mère. Sans domicile pendant un temps nous avons logé dans un mobilhome quelque part en Savoie.

Nous avons fini par atterrir à Grenoble, là où mon grand-père m'emmenait dans les montagnes et tentait de m'apprendre les noms des fleurs, en vain.

Avant Grenoble, c'est comme si nous avions été nomade avec des points de sauvegarde. Mon frère et moi avons grandi essentiellement entre le béton et la terre, comme de nombreux autres enfants. Et comme les autres, nous avons vécu dehors chaque fois que nous le pouvions. Quand je suis arrivée à Toulouse, je faisais fréquemment des allers/retours à Lattes, près de Montpellier, là où mon oncle s'était aménagé un mobilhome sur un grand terrain, pour travailler avec lui.

Des terrains occupés aux terres à entretenir, des travaux d'amélioration aux chantiers plus importants, mon parcours est jonché de poussière et de terre sous les baskets.

Prolétaire, fille de prolétaires, et petite-fille de prolétaires, l'auto-construction est analogique à mon grade de master : ces deux vecteurs d'émancipation, au travers des outils qu'ils m'offrent, me permettront de sortir de la condition d'existence à laquelle je suis prédestinée d'après Bourdieu.

En choisissant de traiter de la question de l'auto-construction comme un biais par lequel nous pouvons nous construire nous-mêmes, je me vois dans l'obligation de faire une rétrospective de mon propre parcours. Je n'ai rien auto-construit si ce n'est des cabanes faites à partir de branches, mais j'ai entrepris l'idée peut-être illusoire de m'émanciper à travers ce travail d'écriture, fruit d'une veille de plusieurs années, parfois d'actions en lien avec le droit au logement, correlées - il faut le dire - à des enjeux de classe sociale. Autrement dit, il est question pour moi d'envisager l'auto-construction comme une possibilité d'ascension sociale, de relier mon parcours estudiantin à celui de l'action de construire pour soi, par soi, d'utiliser tous les outils mis à notre disposition pour arriver à ces fins.

Le Design est politique, et il l'est au moins depuis la fondation du Bauhaus en 1919 par Walter Gropius. Le Bauhaus voulait démocratiser le design en rendant les objets de qualité accessibles à tous, et non plus seulement aux classes aisées. Cette approche était en soi un engagement politique contre les inégalités sociales. Le mouvement rejetait l'idée que l'Art et le Design devaient être luxueux et exclusifs, et faisait la promotion, au contraire, de l'idée que tout le monde méritait de vivre dans un environnement bien conçu. En mettant l'accent sur la fonctionnalité et la rationalisation de la production, le Bauhaus s'alignait avec des idéaux progressistes et modernistes. Ce mouvement était une réponse aux besoins sociaux de l'époque : reconstruire des villes, fournir des logements abordables et améliorer les conditions de vie.

A l'ISCID[1], alors que nous avons eu la chance de recevoir des cours magistraux à propos de l'Histoire du Design, nous ne pouvons faire l'économie du message qu'elle porte, celui de l'origine de notre discipline : nous devons, en tant que designers, retrouver une forme de progressisme social dans nos pratiques. En cela, je défends ici l'idée d'un Design social.

Le mémoire que vous allez lire est par essence politique, militant, il essaye modestement de marcher dans les traces que le Bauhaus a laissé derrière lui. J'emprunte, dans ce travail, des méthodes d'enquêtes à la Sociologie car elles m'ont permis d'aller rencontrer celles et ceux qui, sur le terrain, font bouger les choses. L'auto-construction est un mouvement particulier, complexe, et décrit un processus dans lequel nous nous retrouvons toutes et tous : nous nous efforçons de trouver notre voie.

Les personnes que j'ai eu la chance de rencontrer durant ce travail de terrain représentent les fondations de ce mémoire. Le temps et la qualité des informations qu'elles m'ont concédé témoignent de l'intérêt qu'elles portent à mon sujet. À la lecture de mon travail, j'espère rendre compte avec exactitude et sincérité des propos qu'elles m'ont confié.

1 Institut Supérieur Couleur Image Design



1. Un évier de fortune, une douche en parpaings. Vias. Photographie. Cynthia SARTRE



2. La caravane de mon enfance, et son auvent. Vias. Photographie. Cynthia SARTRE



3. Le mobilhome de mon oncle, tout confort. Lattes. Photographie. Cynthia SARTRE.



4. Une partie du terrain, et un abris à bricoles. Lattes. Photographie. Cynthia SARTRE

Préambule

Dans la 28e édition de son rapport annuel, la Fondation Abbé-Pierre, qui lutte contre le sans-abrisme et le mal-logement en France, tire un bilan alarmant sur la situation. En 2022, pas moins de 4,1 millions de personnes étaient non ou mal-logées. Les politiques sociales et économiques mises en place ces dernières décennies n'ont pas su répondre à la hauteur des enjeux que pose le droit inaliénable à la sûreté, conditionné entre autre par la Constitution, et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Chacun leur tour, les candidats élus à la Présidence ont fait la promesse, lors de leur campagne électorale, du zéro sans-domicile avec objectif daté. Un échec cuisant, qui se traduit par un bilan insatisfaisant voire critique.
Des résistances à échelles individuelles et collectives ont cependant émergées de ces manquements. Parmi elles, en France, le groupement et la collectivisation de l'association des Castors est en partie venu répondre à la crise du logement au sortir de cette guerre.

Les révolutions industrielles et les périodes de reconstruction après guerre ou après catastrophe naturelle ont mis sur le devant de la scène de nouvelles manières d'habiter et de consommer, en commençant par le pré-construit, à destination d'abord des ouvriers et de leur famille, et ont promu, progressivement, le modèle idéal du pavillon individuel, excentré, dans lequel règnent confort et modernité.
En bref, le grand rêve d'une société qui s'individualise.

Tout est alors devenu pré-mâché, pré-fabriqué, facilité, prêt-à-consommer, prêt-à porter, et prêt-à-vivre. Du paquet de gâteaux individuel ensaché de plastique, à l'appartement tout équipé en passant par l'avènement du meuble en kit, chaque produit de consommation a trouvé son équivalent pré-conçu.

Dans un contexte de crise inflationniste, et 3 ans seulement à peine après celle du Covid, de nombreux foyers ont vu leur pouvoir d'achat se faire drastiquement amputer et ont abandonné ou repoussé leur projet d'achat ou de construction. Aux Etats-Unis comme en Europe, une nouvelle crise immobilière pointe le bout de son nez.

Qu'il soit nomade ou sédentaire, l'habitat est un socle sur lequel repose l'essentiel de la dignité humaine. Les sacrifices des foyers modestes pour se sécuriser sont incommensurables. L'endettement, lorsqu'il est possible et ce peu importe la classe sociale, est un facteur de reproduction des inégalités. Tandis que le capital immobilier s'accumule chez les plus riches - les conjectures politiques favorisant -, les pauvres continuent de payer le lourd tribut de leur sûreté. Pour la moitié de la population française, l'accès à la sûreté via le prêt-à-vivre abordable et décent se raréfie.

Entendons par prêt-à-vivre les habitations types studio, appartement ou maison, préexistantes ou préfabriquées, dans laquelle il n'y aurait plus qu'à « poser ses valises ». Il s'agit donc ici d'habitations en vente, construites par un tiers, ou héritée.

En réponse à cette difficulté d'accéder librement à la propriété, de nombreuses personnes décident d'entreprendre, seules ou collectivement, des chantiers qui leur permettent de se procurer un toit. Si les différences sont nombreuses entre la démarche d'auto-construire son habitat comme c'est le cas avec les maisons, les habitations alternatives, ou les habitats mobiles, et les habitats dits « de fortune » comme les bidonvilles, les campements provisoires ou les logements d'urgence, les points communs sont d'autant plus nombreux. Avoir un chez soi répond à un besoin physiologique, à savoir ce qui est à la base de la pyramide de Maslow, mais aussi à un besoin social et à un besoin de reconnaissance. Il est le marqueur d'une intégration et d'une normalité attendue.

La question de l'abri en tant que connecteur des liens sociaux révèle que l'intime repose sur une base normative, dont les fondements peuvent être intégrés soit dans une norme culturelle, soit dans une norme recréée.

Dès lors, le public des auto-constructeurs, *a priori* hétérogène, forme de nouvelles règles en lien étroit avec les règles communes à tous. En s'affranchissant de certaines conventions, ils en créent d'autres et intègrent malgré eux un système à la marge, sans pour autant être des marginaux.

En 2013 à Lusignac (Dordogne), Elizabeth Faure, alors âgée de 65 ans, a construit presque seule sa maison en A, de 180m². Cette maison lui aura coûté 35000€ hors prix du terrain.

Dans le documentaire qui parle de son projet, elle dit :

« Un jour où je regardais la télévision, je vois Emmaüs qui avait fait une cabane pour 10 000 euros, une cabane pour les SDF de 15m2. Pour 10 000 euros. Et moi je me suis dit «c'est pas possible ça, 10 000 euros pour 15m2, mais moi je peux faire vachement mieux, y a pas de soucis». […] Et donc je me suis lancée dans ce truc d'une maison en triangle pour SDF de 25m2, et j'ai fait le calcul, ça aurait coûté 6 000 euros et là c'était pérenne.»[1]

Elle ajoute que « C'est bien beau de faire de l'architecture pour l'ego ou pour les gens riches, mais les gens pauvres ils ont aussi besoin de maison. [...] L'architecture pour moi, ça été dès le départ de montrer aux gens qu'on peut être pauvres, mais qu'on n'est pas obligés de vivre dans la misère. »[2]

Ce documentaire, ça a été le point de commencement de ce projet.

1 LAUNAY Morgane, *La maison en A*, Youtube, 2016
2 *Ibid*

Introduction

Poussées par l'envie de s'affranchir d'un lot de normes, ou par des convictions et des désirs marginaux, les personnes qui envisagent un mode de vie alternatif au pré-mâché se tournent vers des solutions économiques, écologiques et/ou pratiques, le tout supplanté par un besoin de liberté et d'autonomie. Le contre-courant du prêt-à-vivre se décline donc soit par l'auto-construction, soit par l'habitat léger, les deux communicant parfois.
L'auto-construction offre une opportunité unique de se libérer des contraintes et des normes imposées par l'industrie du bâtiment. En prenant en main la réalisation de leur projet, les auto-constructeurs échappent aux modèles préétablis et standardisés, et peuvent ainsi exprimer pleinement leur créativité et leurs aspirations. Cette liberté de conception permet de concevoir des espaces de vie parfaitement adaptés à leurs besoins, à leurs valeurs et à leur mode de vie, rompant ainsi avec les schémas conventionnels de l'habitat.

Ces modes de vies prônés par les réseaux sociaux, comme la VanLife, les chantiers de rénovation, ou la formation d'éco-lieux autonomes ou auto-suffisants, inspirent de plus en plus de particuliers et les incitent à se lancer à leur tour. Vécus comme un véritable accomplissement de soi, ces désirs d'auto-construire ou de faire les choses par soi-même - parfois loin d'être moins couteux que l'achat d'un prêtà-vivre -, mettent en évidence l'envie de se construire soi-même à travers un objet aussi intime que l'est un foyer.
En outre, il s'agit pour un public identifié au cours de la recherche de prévoir des chantiers motivés soit par des coûts moindres, soit par l'utilisation de compétences simples, dont les ressources se trouvent facilement auprès des proches, sur internet, ou dans les livres. La mise en commun des connaissances via internet, les réseaux, groupes, recherches, documentations, associations et autres, représente un réel appui dans cette démarche.

Cet ouvrage cherche à mettre en lumière les qui, les pourquoi et les comment de l'auto-construction. A travers cette analyse, je tenterai de voir ce qui, dans l'autoconstruction, permet à l'auto-constructeur de faire corps avec son bâti.

Démarche volontaire et engagée, fruit d'une résistance face à un système souvent impersonnel et aliénant, c'est en choisissant de construire eux-mêmes leur maison que les auto-constructeurs affirment leur capacité à prendre en main leur destin. L'auto-construction apparaît comme bien plus qu'une simple méthode de construction. En offrant la possibilité de se libérer des normes conventionnelles, d'acquérir des compétences et des connaissances, de retrouver une connexion avec son environnement et de s'affirmer dans sa singularité, elle ouvre la voie à de nouvelles formes de liberté et de réalisation de soi.

Je tâcherai de comprendre en quoi les stratégies mises en place dans une auto-construction permettent de s'émanciper des normes, tout en en créant de nouvelles, ou de s'intégrer à une autre forme de système.

Comment, à travers l'objet d'une maison, d'une cabane, d'une yourte, d'une tiny house ou d'un camion aménagé, la démarche d'auto-construire permet-elle de se construire soi-même ? Comment expliquer le lien entre la création d'un foyer et la création d'un nouveau soi ? L'acquisition de nouveaux champs de compétences et la possibilité de nouveaux échanges permettent-elles de s'émanciper ? Et si oui, de quoi ?

Auto-construire, comment est-ce aussi s'auto-construire ?

Portraits

Marie-Sophie et Mickaël



5. A l'Atelier by Marickael. Villeneuve-de-la-Raho
Photographie. Cynthia SARTRE. 12.08.2023

J'ai connu Marie-Sophie et Mickaël via la page Instagram de leur entreprise, lorsque je cherchais des stages dans ce domaine pour la première année de master. Mickaël, très gentil, m'avait répondu qu'ils ne prenaient pas de stagiaires, mais avait donné suite à ma demande d'entretien. Nous nous sommes rencontrés à l'été 2023, chez eux, et sur le lieu de leur atelier.

Marie-Sophie : « On avait hyper envie de vivre dans un van, tester ça, on était jeunes mariés. On a rendu les clefs de l'appartement presque 1 mois après qu'on se soit mariés, presque tout le monde nous a dit « mais vous avez besoin d'aide ? Vous voulez venir à la maison ? Vous avez besoin d'argent ? »

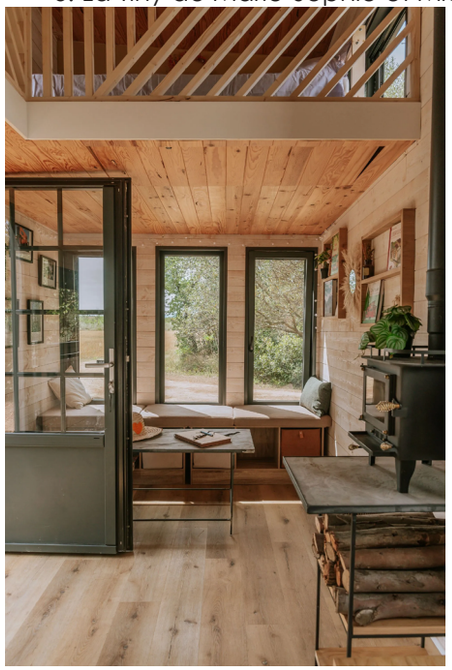
Mickaël : « Tu connais ta maison sur le bout des doigts. Et ça c'est un avantage qui en fait une force. »

Ces deux amoureux de voyages, intéressés par le minimalisme, la création et le travail du bois, ont ensemble sillonné les routes du monde en faisant de nouvelles expériences, en apprenant de nouvelles langues, en rencontrant de nouvelles personnes et en explorant l'inconnu.

Aménageurs de camions, et alors qu'ils étaient à peine mariés, ils décident de lâcher leur appartement pour vivre dans un van et mieux connaitre les besoins de leurs clients.
Plus tard, alors qu'ils rêvent de fonder une famille, Marie-Sophie et Mickaël envisagent d'auto-construire leur Tiny House. Plus d'espace, plus d'intimité, plus de confort : l'entreprise de cette auto-construction libère leurs désirs de grandeurs. Ils y vivront quelques années avant de prendre racine aux côtés de leur entreprise. Ils mettront leur Tiny House en location non loin de chez eux.



6. La Tiny de Marie-Sophie et Mickaël, Photo Nicolas LEVAVASSEUR



7. La Tiny, vue de intérieur (1).
Photo Nicolas LEVAVASSEUR



8. La Tiny, vue de intérieur (2).
Photo Nicolas LEVAVASSEUR



9. Leur premier aménagement. Photo L'atelier by Marickaël



10. Leur dernier aménagement, en tête de leur documentaire
«Pourquoi pas nous ?», Affiche, Nicolas LEVAVASSEUR

Sylvain



11. Dans le jardin de Sylvain. Beaumont-de-Lomagne
Photographie. Cynthia SARTRE. 18.02.2024

J'ai rencontré Sylvain sur un groupe facebook intitulé « Accueil et Entraide entre Nomades et Écolieux. » sur lequel j'ai posté une annonce pour le mémoire. Nous nous sommes vus une première fois en février 2024.

« Quand j'étais gamin j'avais pas de thunes et j'ai découvert le skate à quinze ans avec un pote qui était venu en vacances chez moi. Il en avait un, et puis il me l'a filé. Un jour je l'ai pété, j'ai vu que ça coûtait cher, et j'avais accès à un ami de mon grand-père qui habitait juste à côté, il avait une menuiserie, donc j'allais chercher des chutes de bois, je me faisais des skates dans l'atelier de mon grand-père. [...] J'aimais bien le travail du bois. J'ai tout fait en auto-didacte.

[...] A côté de mon taf, je fabriquais des montain boards, des gros skates tout terrain avec des grosses roues, et les gars s'en servaient pour dévaler les montagnes, les pentes. On était toute une bande à faire du kite, une bande de passionnés, y a une quinzaine d'années.»

Rider depuis petit, Sylvain s'est ouvert à tout ce qui pouvait le rapprocher de sa passion. Plus jeune, il a aménagé son premier camion avec lequel il faisait ses compétitions. Un premier aménagement, succin, fait de petits éléments en bois, de petits caissons, et de petits coffres. Un lit en place, un chauffage, des toilettes sèches, une tablette, une table, un petit meuble juste à la porte pour les bidons d'eau prêt à sortir, juste un petit évier, 3-4 étagères, juste de quoi pouvoir se faire à manger, boire un thé au chaud, dormir, parce qu'il n'était pas dedans, il était toujours dehors à rider. Après avoir habité puis quitté Paris, c'est sur un coup de coeur que Sylvain s'est installé dans la Lomagne, en achetant une grange datant du XIIe siècle avec pour objectif de la rénover et en faire son habitation.



12. C'est de cette grange du XIIe siècle que Sylvain est tombé sous le charme. Il a vu sur les Pyrénées. Photo sur Facebook, par Sylvain



13. Après avoir enlevé la toiture menaçante, Sylvain a fermé une pièce en bas Photo sur Facebook, par Sylvain



14. La construction et la pose de la nouvelle charpente.
Photo sur Facebook, par Sylvain



15. La grange telle que je l'ai vue quand j'ai rencontré Sylvain.
Photo Cynthia SARTRE. 18.02.2024



16. L'intérieur à l'étage
Photo Cynthia SARTRE. 18.02.2024



17. La cuisinière en terre de Sylvain
Photo Cynthia SARTRE. 18.02.2024

Shannah



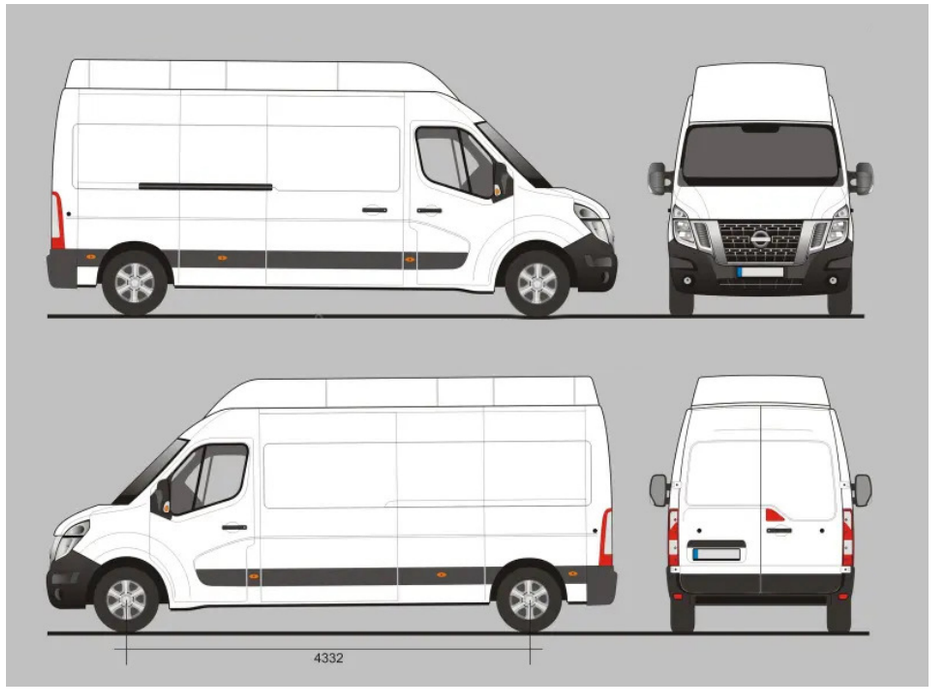
18. En vacances à Bayonne. Bayonne
Photographie. Cynthia SARTRE. 09.08.2022

J'ai rencontré Shannah en juillet 2021. La première fois que l'on s'est vues, nous avons passé la fin d'après-midi, la soirée et le début de la nuit à discuter sans discontinuer. Nous étions sur la même longueur d'onde, nous parlions de nos convictions similaires avec la même manière de les décrire. Voilà trois ans qu'elle partage ma vie.

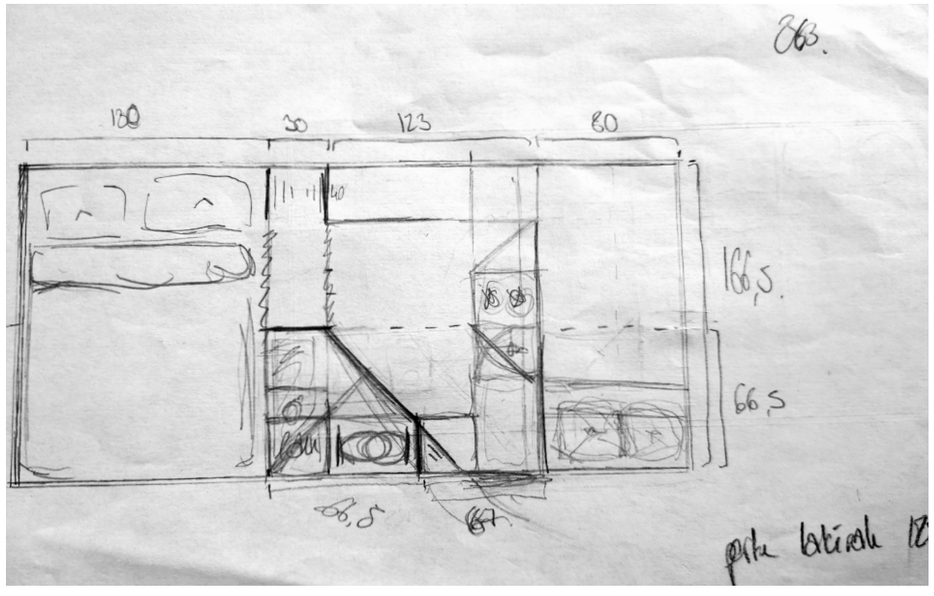
> « Je pense que la volonté c'est d'avoir mieux que ce qu'on a, avec les moyens qu'on a. Évidemment que ça revient à être en dehors de la norme, mais je pense pas que le désir ce soit d'être hors-norme. Le désir c'est d'avoir une vie qui nous correspond plus.
> [...]
> Y a aussi plein de gens qui pensent que le modèle économique tel qu'il est arrive à sa fin, et donc il faut trouver aussi des alternatives pour ne pas flipper de ne plus pouvoir manger, consommer, ou de s'habituer tranquillement à consommer moins pour le jour où on aura plus le choix. »

Shannah, actuellement âgée de 27 ans, est la mère d'une petite fille de 10 ans. A la recherche de grands espaces, de nature et d'une éducation alternative pour sa fille, voilà un an qu'elle porte en elle le projet d'un aménagement de camion pour partir sur les routes autour de l'Europe. Avec un objectif de budget initial fixé à 10 000€, elle cherche à se procurer un camion de dimensions H3L3, pour nous y faire vivre à l'année, à trois.

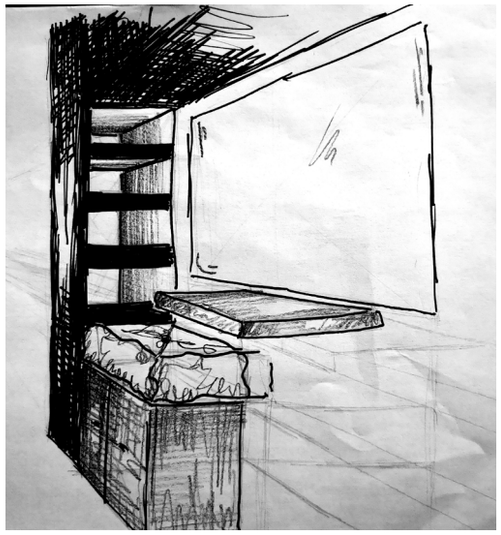
Si le budget reste limité, c'est bien par le biais de l'auto-construction et par la récupération de matériaux qu'elle choisit de mener à bien son projet. En attendant de pouvoir mettre la main à la pâte, elle continue de mettre de l'argent de côté pour atteindre son objectif. Entre-temps, il s'agit donc pour elle comme pour moi d'apprendre les rudiments de la vie en camion aménagé avec les aléas qui l'accompagnent. Entre mécanique, électricité, plomberie, chauffage, gestion de l'eau et des énergies, l'idée du projet est aussi d'apprendre à se débrouiller seules sur la route.



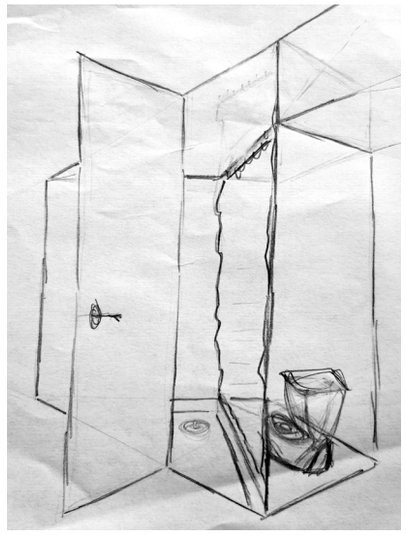
19. Le type de Camion que Shannah souhaite aménager, un « H3L3 »
Dessins tirés de Dreamstime.com



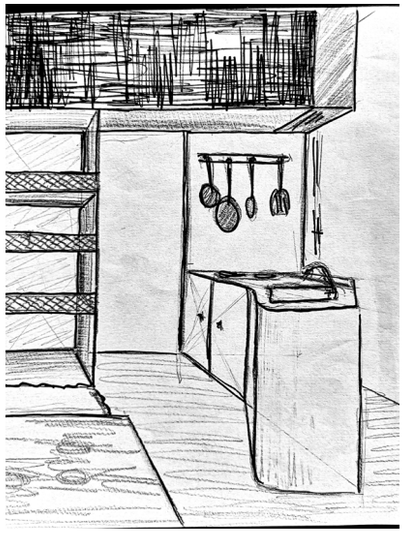
20. Croquis n°1. Plan d'aménagement
Cynthia SARTRE. été 2022.



21. Croquis n°2.
Coin repas avec rangements
Cynthia SARTRE. été 2022



22. Croquis n°3.
Coin douche/wc
Cynthia SARTRE. été 2022



23. Croquis n°4. Coin cuisine
Cynthia SARTRE. été 2022



24. Croquis n°5. Vue d'ensemble
Cynthia SARTRE. été 2022

Elizabeth



25. Dans le salon d'Elizabeth, Dordogne
Photographie. Cynthia SARTRE. 05.11.2022

En octobre 2022, et suite au visionnage du documentaire autour de son projet de maison en A, j'ai pris contact avec Elizabeth par mail. Le soir même, elle me répondait et on s'appelait. Mon sujet de mémoire l'interessait beaucoup, je me souviens qu'elle a dit que c'était chouette que des femmes s'emparent de ce sujet. Nous nous sommes rencontrées une première fois en novembre de la même année.

> « En 2005, je vois ce reportage à la télévision qui montrait un abri de jardin pour SDF et qui leur coûtait 10 000 balles. Et quand j'ai vu ça, qui faisait même pas 18 m2, je fais le geste du toit et c'est là qu'a commencé la structure en A. Donc là je commence à faire mes plans, et y a un pote anglais qui est architecte et qui me dit « it's an A-Frame ! »
> Je découvre ça aux États-Unis, je suis trop contente que ça existe parce que quand tu fais un truc qui existe pas, c'est la galère, quand c'est un truc qui existe tu trouves des références, et tout d'un coup ça t'ouvre un monde. C'est comme ça que ça a commencé. »

Elizabeth Faure, aujourd'hui âgée de 73 ans, a auto-construit sa maison en A sur un terrain en Dordogne (à Lusignac, plus précisement), il y a de cela maintenant dix ans.

Après sept ans d'études en architecture, en Angleterre, Elizabeth s'installe en France. N'ayant pas passé l'équivalence entre ses diplômes anglais, et ceux nécessaires à une activité en France, elle n'a jamais été considérée par ses pairs comme faisant partie de l'ordre des architectes. « Baba cool, militante féministe écolo », c'est ainsi qu'elle se présente. Toute sa vie, Elizabeth est restée au RSA, refusant de travailler dans de grands cabinets d'architectes, par extension donc pour les riches. Elle s'est tournée vers des rénovations et des chantiers participatifs, avec une volonté de construire avec et pour les pauvres.



26. A-Frame d'Elizabeth,
photo extérieur
Cynthia SARTRE. 05.05.2024



27. A-Frame d'Elizabeth,
photo terrasse
Cynthia SARTRE. 05.11.2022



28. Le salon. Ici Elizabeth a créé une ouverture a posteriori
Cynthia SARTRE. 05.11.2022



29. Le cabanon dans lequel Elizabeth a vécu durant le chantier
Cynthia SARTRE. 05.11.2022



30. La cuisine d'Elizabeth
Cynthia SARTRE. 05.11.2022



31. L'étage, pas tout à fait terminé
Cynthia SARTRE. 05.11.2022

Lionel



32. Au jardin de Lionel, Bergerac
Photographie. Cynthia SARTRE. 23.03.2024

J'ai rencontré Lionel sur un groupe facebook intitulé « Accueil et Entraide entre Nomades et Écolieux. » sur lequel j'ai posté une annonce pour le mémoire. Nous nous sommes vus une première fois en mars 2024.

> « J'ai commencé avec une petite malette toute faite à 25 euros chez Ikea avec deux tournevis, un pince, une scie. Tu arrives dans ton nouvel appart, tu fais un trou, alors après tu sais reboucher un trou. Après tu apprends à ne pas faire de gros trous, etc. Mon ancien appartement c'était ma première rénovation et quand je voyais ce qu'il y avait à faire je me disais que je n'y arriverais pas. Que ce sont des travaux de professionnels. Mais tu essaies et tu y arrives, tu mets plus de temps mais les choses se font. Il y a une phrase qui dit «une erreur par jour mais jamais la même», et c'est comme ça que tu avances. En fait il n'y a pas grand chose d'insurmontable en bricolage. »
>
> [...]
>
> «Combien ça me coûterait de le faire faire ? Et combien de temps il faudrait que je travaille pour payer ça ?» Si le temps que je dois travailler pour le payer est supérieur au temps que je vais mettre pour le faire alors je le fais moi-même.»

Agé de 40 ans, Lionel est un ancien militaire et gendarme reconverti en dresseur canin. Avec un caractère fort indépendant, il s'est trouvé un terrain et un « cabanon de jardin » non loin du chateau de Montastruc. D'une nature calme et détendue, il vit au gré de son travail et fait des allers-retours récurrents entre ses deux chez lui, le temps de s'installer de manière permanente dans sa construction. Il voyage beaucoup en van, et s'interroge toujours sur la manière dont il pourrait être plus responsable.



33. Le « cabanon de jardin » de Lionel. Cynthia SARTRE. 23.03.2024







34. Une décoration minimaliste. Sport, chauffage, douche. Cynthia SARTRE. 23.03.2024



35. Lionel a 2,5 hectares de bois. Il nous a accueilli à bras ouvert. Cynthia SARTRE. 23.03.2024



36. Le van aménagé de Lionel. Cynthia SARTRE. 23.03.2024



37. Un aménagement succin. Cynthia SARTRE. 23.03.2024

Chapitre I

Auto-construire, c'est s'adapter

I. 1. Des compétences et des apports différents suivant le projet.

Lorsque l'on entreprend d'auto-construire, c'est souvent le moment de faire un point sur nos propres compétences. Un bilan s'impose lorsque, confrontés à un matériau, nous devons le manipuler et en extraire le potentiel. Le tout, en espérant construire un bâti qui tienne dans le temps.

Pour auto-construire, le chemin est long. Il faut pouvoir obtenir un prêt à la banque, proposer un projet dont le permis de construire serait accepté par la commune, et mettre la main à la pâte. Pas toujours évident, dès lors que l'on a des enfants, qu'on est en situation de handicap, que l'on soit tenu par un travail déjà physique ou long, ou encore que l'on soit à la retraite. Pour un chantier, et au vu du nombre de démarches et du processus, il faut donc s'armer de courage et de patience pour la partie administrative.

Certaines compétences ont donc l'air prérequises, en raison de l'organisation que cela demande, et suivant le type de projet incluant les moyens et les matériaux utilisés. Le «capital humain» à savoir les ressources relationnelles autour de nous pour faire face à des projets de petite ou de grande ampleur sont également à prendre en compte. Chaque projet n'implique pas les mêmes besoins en compétences, et une partie des auto-constructeurs décident d'apprendre sur le tas, en étant confrontés à leur chantier, persuadés qu'ils ont les ressources nécessaires. Or, ce n'est pas toujours vrai, et les banques sont frileuses à l'idée de fournir des prêts dans le cadre d'auto-construction car l'aboutissement du projet est incertain : *quid* d'un chantier géré par un couple usé par les travaux et qui serait amené à se séparer ? *Quid* des aléas de la vie, de la perte d'un emploi, d'un licenciement, d'un accident de la route, en passant par d'inombrables autres obstacles ? Dans le cas d'un bâti, la banque peut décider d'hypothéquer la maison.

Quand il n'y a rien à hypothéquer, comme c'est le cas dans une auto-construction, les banques sont frileuses à l'idée de prêter de l'argent.

Aussi, et chacun à sa manière, les enquêtés m'ont fait part de leur enfance, de leur évolution et des compétences qu'ils avaient accumulé au cours de leur vie. Le pannel des enquêtés est large : il va de 27 à 74 ans, et est composé de femmes et d'hommes à représentation égale. Il va donc de soi que les apports au cours de leur vie sont différents, par leur longueur et par leur formation. De l'architecte à la retraite à l'AED et mère d'une petite fille, en passant par un ancien militaire et un couple d'aménageurs, cet écrit nous permet d'avoir une vision globale sur les compétences de chacun.

I.1.a. Une affaire d'éducation

Notre socialisation primaire, théorisée par le sociologue américain Talcott Parsons au XXe siècle, explique comment les individus, dès leur plus jeune âge, sont façonnés par leur environnement familial et social pour devenir des membres actifs de la société. La famille est sans doute l'instance de socialisation la plus déterminante, puisqu'elle est chronologiquement la première. Les enfants sont exposés aux activités de leurs parents ou grands-parents, qu'ils observent et imitent. Dans une famille de musiciens, un enfant grandit en assistant à des répétitions, en touchant des instruments et en s'imprégnant de la culture musicale familiale. Cette transmission repose sur plusieurs éléments clés. Les jeunes membres de la famille regardent les aînés pratiquer leur métier ou leur passion, apprenant ainsi par mimétisme. L'apprentissage par la pratique vient en suivant. Les enfants sont souvent encouragés à participer activement à la vie du foyer, voire parfois à la vie professionnelle de leurs parents. Nombre d'entre nous ont déjà vu, en allant au restaurant, les enfants des gérants donner un coup de main ou traîner dans les parages.

Que ce soit en aidant dans l'atelier de menuiserie, en cuisinant avec leurs parents ou en jouant de la musique avec leurs aînés, l'éducation par l'observation, le mimétisme et la participation permet aux jeunes de développer à leur tour un attrait pour un domaine en particulier, voire à trouver leur voie et à reprendre, par exemple, l'entreprise familiale, qui constitue à la fois un héritage culturel et un héritage matériel.

Mickaël me dit que « Mon père avait une entreprise de maçonnerie et donc moi j'ai toujours baigné dans ce monde d'entrepreneuriat, d'artisan, de se débrouiller par soi-même. Mon père travaillait beaucoup, et quand il allait souvent à la déchetterie il ramenait toujours des postes, des trucs qui fallait démonter pour fouiller ce qu'il se cachait à l'intérieur, comment ça fonctionne, il nous montrait, il nous donnait tout à disposition, les outils pour aller démonter des choses. On les démontait, on les cassait, on les reconstruisait, on avait toujours des cabanes, des ci, des ça, donc on a toujours été curieux d'aller voir ce qui se cachait chez le voisin, d'aller fouiller à droite à gauche.»[1]

Et il faut dire qu'ils se sont bien trouvés avec sa femme, Marie-Sophie, qui l'accompagne dans cette aventure à travers l'entreprise qu'ils ont fondée ensemble. Elle aussi a baigné dans une éducation favorisante : « Moi j'ai toujours été créative, et aimer faire des choses de mes mains depuis toujours, et c'est vrai que ma mère m'a poussée à faire des choses comme ça. »[2]

Tous partent avec plus ou moins de bagages. Elizabeth, elle, est architecte. Les dossiers de permis de construire déposés en mairie, elle s'y connait. Les rénovations, les bricolages et les systèmes D, elle sait les faire.

1 CF «L'entretien de Marie-Sophie et Mickaël» p. 176
2 *Op. Cit.* p.177

Mais tout le monde n'est pas architecte. Si le père de Lionel était bricoleur, ce n'est pourtant pas avec lui qu'il a vécu. Il dit « je sais pas trop d'où ça vient. Je pense que c'est venu parce que je voulais me débrouiller seul et apprendre comment les choses fonctionnent et faire soi-même c'est le meilleur moyen de comprendre.»[1]

Si certains partent avec un environnement favorisant, d'autres sont complètement livrés à eux-mêmes. Sylvain lui, c'est le travail du bois qui lui est tombé dessus. Petit, il casse un skateboard qu'un copain lui a prêté. Il se rend compte que ça coûte cher, et il décide donc d'en frabriquer un. Il ne s'orientera pas professionnellement autour de ce travail, qu'il garde en *hobby*[2], mais il construira par ce biais une curiosité à toutes épreuves. Il sera également aidé sur un plan matériel avec l'atelier d'un ami de son grand-père, dont il pouvait vraisemblablement disposer.

Quand on demande à Lionel quelles compétences il avait avant de se lancer dans son projet, il répond avec aplomb « Aucune ! »[3]. Etonnant, pour quelqu'un qui décide de tout faire par lui-même, refusant même de demander de l'aide à son entourage.

A contrario, Shannah elle, s'appuie beaucoup sur les compétences des autres. Alors qu'elle n'a pas baigné dans les métiers de la construction, elle décide que pour ses projets elle apprendrait sur le tas, aidée de sa famille : « Moi je comptais m'appuyer sur les ressources dont je dispose au niveau de l'entourage [...] j'ai la chance d'être entourée par un grand-père, un beau-père qui sont hyper manuels ».[4]

1 CF «L'entretien de Lionel», p. 220
2 Trad. «Loisir»
3 *Op. cit.* p. 220
4 CF «L'entretien de Shannah», p. 196

Sans pour autant dépendre d'eux, elle souhaite s'y appuyer pour apprendre à faire les choses elle-même : « ma vraie volonté là-dedans c'était de tout faire moi-même. Je sais que pour l'électricité, la plomberie, j'aurai peut-être confié ça à mon grand-père, mais tout ce qui est aménagement, la volonté elle est plutôt qu'on me montre et qu'ensuite je fasse.»[1]

Une forme d'éducation donc, qui ressemble à s'y méprendre avec celle que l'on nous donne quand on est enfant, et qui intervient à tout âge. Qu'il s'agisse d'un environnement prédisposant ou des envies évolutives avec les années, l'éducation et la formation par nos proches est un élément *quasi* systématique dans les projets d'auto-construire.

I.1.b. Bilan de compétences et progression

Dans un monde où les options préfabriquées et les solutions prêtes à l'emploi prédominent, l'action d'auto-construire se démarque comme une réelle reprise en main de son destin, par et pour l'individu. Souvent conditionnée -nous le verrons au fil de cet écrit- par des contraintes techniques, financières et politiques, l'auto-construction donne naissance à son lot d'aventures. Alors il faudra se montrer astucieux, curieux et adaptable, pour pouvoir ouvrir son champ des possibles.

Des débrouillards, voilà ce que l'auto-construction formate. Pour certains, cette adaptation se fait plus ou moins naturellement. Elizabeth n'a jamais eu de mal à se faire à la vie de chantier. Elle-même me confie avoir vécu en communauté et à la « roots », dans ce qui semblait être un squat, mais qui était bel et bien chez elle. Il n'empêche qu'avant de se lancer dans une MOB[2] à un étage de 180m2, elle n'y connaissait strictement rien.

1 *Ibid*
2 Acronyme : Maison Ossature Bois

« Je savais me servir d'une perceuse, je savais faire plein de trucs mais c'étaient toujours des maisons en pierre. [...] J'ai appris au fur et à mesure. Au début je savais pas faire grand chose.» Elizabeth, c'est une dure à cuire, une fonceuse, elle ne parle pas sans rien faire : elle se lance. Lionel, lui aussi, a appris sur le tas. Il m'explique : « Tu arrives dans ton nouvel appart, tu fais un trou, alors après tu sais reboucher un trou. Après tu apprends à ne pas faire de gros trous [...] quand je voyais ce qu'il y avait à faire je me disais que je n'y arriverais pas. Que ce sont des travaux de professionnels. Mais tu essaies et tu y arrives, tu mets plus de temps mais les choses se font. »[1]

Bien que facilitante, une formation diplômante ou informelle par l'entourage n'est pas indispensable pour mener à bien ce type de proje. Pour nos auto-constructeurs, il est question d'avoir le droit de ne pas réussir du premier coup, le droit à l'erreur, le droit de recommencer.

Certaines structures et certains matériaux ont l'avantage d'être plus maléables et plus faciles à travailler. Le droit à l'erreur est peut-être conditionné par cet état de fait. Lorsqu'Elizabeth construit sa maison, elle met l'accent sur le fait que le bois est un matériau avec lequel on peut tout faire, et que sa mise en oeuvre est accessible.

Sylvain, avec sa grange du XIIe siècle, vient appuyer le propos d'Elizabeth : « Là c'est du bois, de la terre, de la paille. Si ça marche pas tu t'es planté, tu mouilles tu recommences c'est reparti quoi. »[2]

Et puis, pour être honnêtes, ni Lionel ni Sylvain ne se sont attaqués aux gros oeuvres comme la charpente. Sans compétence, le risque leur parait trop grand, et puis contrairement à Elizabeth, ils n'ont ni les outils ni la fougue. Sylvain a préféré y mettre le prix, et Lionel a eu cette chance d'avoir une charpente déjà présente, en bon état.

1 *Op. Cit*, p. 222
2 CF «L'entretien de Sylvain», p. 190

S'il avait fallu la refaire, Lionel aurait abandonné : « Il y a des choses qui sont compliquées évidemment. Une charpente ce n'est pas en regardant un tuto que ça va le faire. [...] D'où l'avantage des auto-constructions sur des surfaces de 30m2, sur une yourte ou un habitat léger [...]. Les contraintes en poids sont bien moindres donc il y a une marge d'erreur qui est beaucoup plus large. »[1]

Il y a des normes à respecter lorsque l'on auto-construit. Si, par exemple, on ne fait pas appel à des professionnels pour l'électricité, et qu'on veut que notre habitation soit assurée, il faut respecter un certain nombre de normes pour ne pas se retrouver avec une bâtisse incendiée, ou face à un danger immédiat d'électrocution. Ces normes, parfois perçues comme restrictives, permettent tout de même d'assurer[2] les auto-constructeurs face aux aléas que pourraient rencontrer leur habitat. Si l'on parle ici d'acquérir de nouvelles compétences, il en va de même pour les savoirs. Connaitre les normes en vigueur est également indispensable pour pouvoir concevoir son habitation en toute sécurité.
Lorsque j'interroge Mickaël sur un conseil qu'il aurait à donner à celles et ceux qui entreprennent d'auto-construire, il me dit « de s'armer de patience. Faut vraiment être patient, faut faire les choses avec beaucoup de réflexions, de rigueur. »[3]. Cette patience, cette curiosité et cette recherche permanente d'acquérir de nouvelles compétences et de nouveaux savoirs, semblent être un moteur vertueux pour nos auto-constructeurs, et ce pour une bonne raison : à mesure qu'ils apprennent par le biais de leurs erreurs, ils s'autonomisent.

> « Je vais me gratter la tête contre un mur, je vais essayer de trouver la solution. S'il faut je vais penser l'avoir trouvé et en fait je vais me planter mille fois. J'apprendrai. »[4]

1 *Op. Cit*, p.222
2 A la fin de leur chantier, les auto-constructeurs doivent assurer leur bien. Pour cela, ils font appel à un consuel qui vérifie les installations éléctriques. Sans son aval, la construction ne peut être assurée.
3 *Op. Cit*, p. 181
4 *Op. Cit*, p. 184

Marie-Sophie complète le propos de son mari : « C'est sûr que je sais faire plein de choses que je savais pas faire avant. J'ai isolé toute la maison, j'ai monté du lambris [...] l'électricité, la plomberie, passer tous les câbles, comprendre que quand t'allumes l'interrupteur faut que ça aille jusqu'à la lumière, après t'as un pontage pour aller jusqu'à l'autre lumière... [...] si on avait fait construire notre maison je l'aurais jamais su. »[1]

Au fond, il y aurait donc des pans entiers dédiés à des métiers spécifiques qui s'apprennent sur le tas, à la façon d'un apprentissage. Auto-didactes, nos auto-constructeurs me donnent le sentiment que dans des conditions favorables, et avec une peur *quasi* absente de l'échec, il est possible pour tout un chacun d'arriver à se contruire un chez soi. Progressivement, la démocratisation et la transmission des savoirs permet de se soustraire du réflexe premier de se tourner vers des professionnels. Du premier au second oeuvre, chacun se sent la possibilité de faire face à l'imprévu, et d'en tirer profit pour plus tard.

I. 2. La question du budget, une question centrale

Au-delà de la satisfaction d'accomplir un projet d'une telle ampleur et d'accumuler des compétences qui nous serviront tout au long de notre vie, auto-construire permet, en se passant des services de professionnels du bâtiment (maçons, charpentiers, plombiers, électriciens, etc.), d'économiser une part importante du budget de la construction. La main-d'œuvre représente généralement une portion significative. Faire appel à des professionnels et à des intermédiaires à un coût. Ainsi, un chantier en auto-construction peut permettre de réaliser entre 30 et 50 % d'économie par rapport à un chantier normal en faisant appel à une entreprise.

1 *Ibid*

En France, on estime que le coût de la construction par un constructeur varie de 1 600€ à 2 500€/m2 suivant les régions et les matériaux utilisés. En auto-construction, ce prix varie de 900€ à 1400€.

> « J'ai un ami qui travaille dans une banque et là il m'a dit que les projets d'autoconstruction ils n'en valident plus aucun. C'était au moment où les taux se resserraient mais ce n'était pas que ça. Il disait qu'ils avaient eu tellement de projets qui n'allaient pas à leur terme, les gens ne pouvaient plus rembourser et les banques n'avaient rien à vendre. Parce que c'est une sécurité pour la banque : quand tu achètes une maison, tu ne peux plus payer le crédit, la banque vend la maison et se rembourse. Mais sur une autoconstruction, ils se retrouvent avec un terrain, trois murs et deux bottes de pailles parce que les gens ne sont pas allés au bout, ils n'ont rien à vendre. Donc ils n'acceptent plus aucun projet d'auto-construction. Ils ne prennent même pas les dossiers. » [1]

Si les banques sont très frileuses à l'idée de prêter de l'argent pour des auto-constructions, l'avantage de cette démarche se déploie en un panel de solutions alternatives. D'abord, les auto-constructeurs ajustent leur projet en fonction de leur budget disponible. Ils peuvent choisir des matériaux plus économiques, ou encore faire des compromis sur certains aspects non essentiels pour réduire les dépenses. Le choix de la forme de la construction est *quasi* sans limite si le projet n'est pas basé uniquement sur l'aspect financier. L'auto-construction permet également de financer le projet progressivement. Au lieu de devoir disposer d'un financement complet dès le départ, les auto-constructeurs peuvent avancer au rythme de leurs capacités financières, répartissant ainsi l'investissement sur une plus longue période.

Elizabeth n'a par exemple pas pu finir l'étage, mais elle s'en moque, elle a ce qu'il faut pour vivre au rez-de-chaussée.

1 *Op. Cit*, p. 228

I. 2. a. Un budget pour un projet

La décision d'auto-construire plutôt que de faire faire par une entreprise est, nous l'avons vu précedemment, principalement motivée par des raisons financières. Le coût de la main d'oeuvre et le choix des matériaux nous échappent dès lors que l'on délègue. Les auto-constructeurs ne comptent pas les heures passées sur le chantier, mais ce qui est sûr, c'est que s'ils avaient eu plus d'argent, certains d'entre eux auraient abordé la chose d'une manière bien différente.

Sylvain me dit que « si j'avais de la thune j'embaucherai des mecs pour faire le truc. Bon ça me plaît de le faire, mais pour aller plus vite si j'avais de la thune je prendrai des mecs.»[1]

Le panel des enquêtés est, une fois encore, assez varié. Il comprend de nombreux précaires, et d'autres, plus à l'aise financièrement. Shannah fait partie de la tranche la plus précaire, elle me confie que «si j'avais eu les moyens, j'aurai acheté un camion dernière génération, j'aurai pris une entreprise incroyable, j'aurai fait une isolation à 20 000 €, j'aurai eu un système électrique et d'eau hyper qualitatif, j'aurai eu un panneau solaire ultra performant, une batterie au lithium... [...] Si j'avais eu des moyens illimités, j'aurais dessiné tous mes plans, j'aurais choisi les matériaux à utiliser, j'aurai choisi tout dans les détails, je me serais investie de ce côté là, par contre j'aurai délégué pour tout ce qui est main d'œuvre.»[2] Elle s'est fixée 10 000€ de budget pour son projet de camion. Pour 6m^2, cela représente 1666€/m^2. Elizabeth, elle, a construit sa maison en A avec 38 000€. 211€/m^2.

1 *Op. Cit*, p. 193
2 *Op. Cit*, p. 197

Des budgets et des projets bien différents, car Elizabeth ne peut pas se vanter de pouvoir balader sa maison, tandis que Shannah va devoir redoubler d'astuces pour pouvoir caser l'ensemble de ses affaires, de sa vie, dans un espace exigü. L'une a un grand salon, l'autre a des roues.

Si le budget est une question centrale dans l'auto-construction, il existe aussi des auto-constructeurs qui ne peuvent pas lésiner sur des parties importantes voire cruciale de leur chantier. Si Sylvain a bien des qualités, il n'a pas celle d'être charpentier. Dans sa grange du XIIe siècle, il a été contraint de faire intervenir une entreprise. Cette obligation lui aura coûté plus cher que d'acheter la grange et le terrain attenant. 80 000€ pour une nouvelle charpente, contre 72 000€ pour l'ensemble au moment de l'achat. Lionel, lui, pense qu'il peut envisager de faire sa toiture seul, et espère par la même économiser un peu d'argent : « Le devis pour la toiture entre 8 000 et 15 000 euros, mais la question se pose de savoir si je le fais moi-même. »[1] Pour leur Tiny, Marie-Sophie et Mickaël ont tout fait tout seuls, et se sont fait plaisir. « On a arrêté de compter à 50 mais on est plus autour des 60 000€. Le ratio pour le m2... Les gens ils sont choqués du prix, mais nous on a mis l'accent sur d'autres choses. Pour une Tiny tout seul tu peux t'en sortir pour beaucoup moins.»[2] Eux, avaient fait le choix d'une structure et d'un aménagement confortable, en raison d'un projet d'agrandissement de leur famille.

> « M : On voulait avoir un bébé. Donc on savait qu'on construirait la Tiny et qu'il y allait avoir deux chambres à l'intérieur, par exemple. Y a un certain confort sur lequel on voulait pas lésiner. Je m'en rappelle très bien, dans les idées qu'on avait sur le papier on voulait vraiment avoir un grand espace cuisine et deux chambres séparées, parce qu'on savait qu'on voulait notre espace à nous.
>
> MS : Dans le van on avait une toute petite cuisine, on se disait « on veut un énorme plan de travail », c'était la folie des grandeurs pour nous la Tiny. »[1]

Suivant le projet visé, l'enveloppe à prévoir comprend également la vie de tous les jours et la consommation. En informel, je me souviens que Mickaël m'avait expliqué que dans leur Tiny, la consommation en eau du couple était davantage raisonnée du fait de son rationnement. Avoir une cuve de stockage plutôt que l'eau courante permet donc de vivre avec peu. Il m'avait confié qu'*a contrario*, en retournant à une vie sédentaire avec ce que cela implique au niveau des raccordements en eau et en électricité, ils ne faisaient désormais plus trop attention ni à leurs dépenses, ni à leur consommation réelle.

Quand j'ai rencontré Sylvain, il ne travaillait pas dans un emploi salarié. Pas de problème pour ce quinquagénaire : « J'ai pas de charges ici. J'ai rien. [...] je vis avec... je sais pas, de quoi s'acheter à bouffer, y a 30 balles d'élec, 20 balles d'eau... »[2]. Lionel lui, qui est salarié dans une entreprise de réapprovisionnement de distributeurs, me confie qu'il peut vivre dans son cabanon avec 500€. De quoi faire pâlir d'envie celui qui aspire à une vie reculée, au calme, et qui se contenterait d'un SMIC[3].

I. 2. b. Contraintes, envies, confort : des projets évolutifs

Vivre à la fois entre l'essentiel, le suffisant et les envies pour pouvoir être en cohérence avec ses nouveaux projets, voilà une voie qui ouvre le champ des possibles. Si pour Marie-Sophie et Mickaël, le confort résidait à ce moment précis en l'acquisition d'un espace plus généreux, pour d'autres, la notion de confort est toute différente.

1 *Op. Cit*, p. 219
2 *Op. Cit*, p. 180

1 *Ibid*
2 *Op. Cit*, p. 190
3 Acronyme. Salaire Minimum Interprofessionnel de Croissance.

L'indépendance reste un marqueur principal de l'argument de confort. Chez Sylvain, « la bouilloire électrique c'est pas le confort. Le but c'était surtout d'éliminer le maximum de tout ce qui était électrique, de trouver une alternative, pour réduire au maximum [ses] besoins en électricité. »[1]

Chez lui, j'ai eu l'honneur de me voir servir un thé très attendu car, sans bouilloire et seulement à l'aide des restes de chaleur sur ses plaques de cuisson du midi, Sylvain avait mis une heure à faire chauffer de l'eau. Une expérience où l'on s'affranchit du temps qui passe, dans laquelle on n'est pas pressé.

Si Shannah dit, elle, qu'elle pense toujours avoir besoin d'électricité car elle veut conserver un niveau de vie relativement proche de ce qu'elle connait aujourd'hui (à savoir « dormir au sec, ne pas avoir froid la nuit, avoir des douches chaudes, boire des choses chaudes, manger des choses chaudes, avoir des vêtements propres, pouvoir me laver...»[2]), elle voit un confort dans le fait d'arrêter de payer les factures, et veut « arrêter de dépendre des réseaux nationaux. »[3]

Si l'on se concentre sur nos besoins, sur les fondamentaux pour vivre dignement, de quelle surface aurions-nous besoin ? Pourrait-on envisager de revenir à des habitations semblables à celles de nos grands-parents qui, entretenues, restent encore debouts ? Que penser des maisons laissées à l'abandon quand nos parents vieillissent, qu'ils finissent par ne plus pouvoir s'en occuper et qu'ils sont en maison de retraite ? Lionel m'a interrogé, lors de notre entretien, sur le devenir de ces constructions. Il dit qu'au début, on construit grand, parce qu'on veut une famille ou qu'on en a déjà une. Et puis les enfants grandissent et finissent par partir, alors il y a une, deux, des fois trois chambres vides, un salon tout à coup démesuré, et des objets qui s'accumulent.

1 *Op. Cit*, p. 191
2 *Op. Cit*, p. 201
3 *Ibid*

Il dit aussi que si on perd en mobilité avec l'âge, on n'utilise plus les étages, que la maison se meurt parce qu'une grande maison, il faut pouvoir être en mesure de l'entretenir.

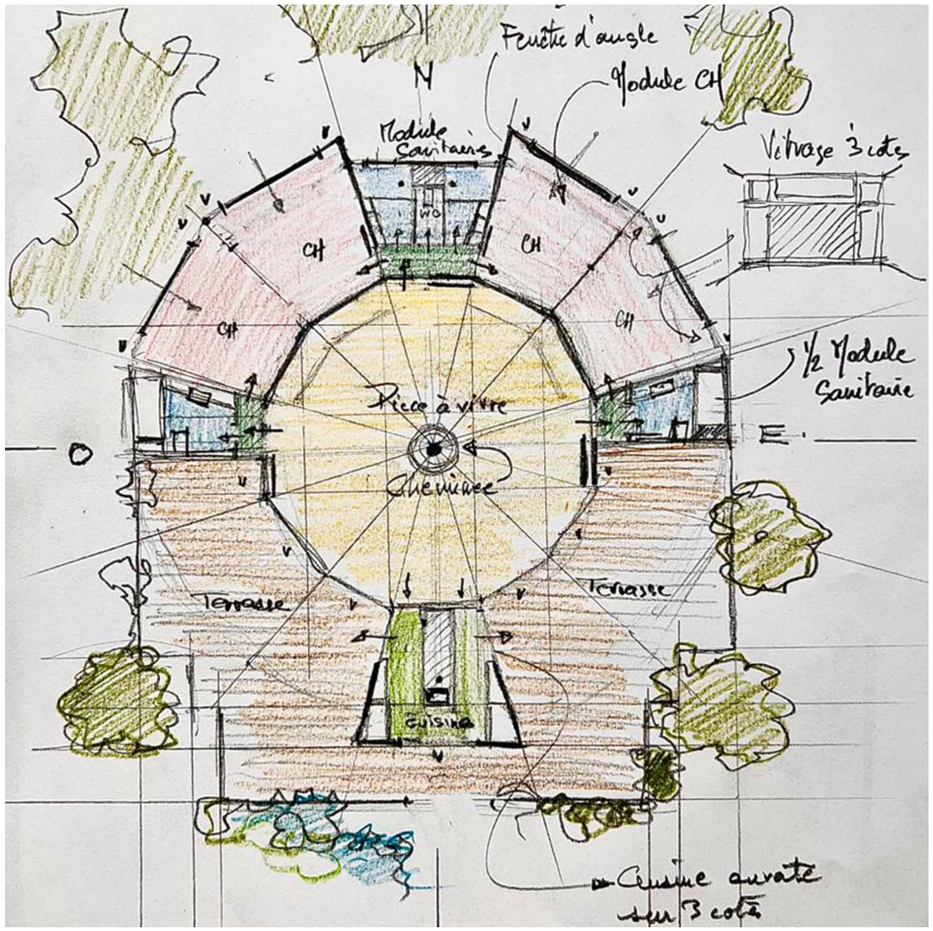
A cela, les architectes Romane Dutour et Michel De La Fregeyre, l'éco-constructeur Antoine Tabariès, et le créateur de la «maison nomade»[1] Yves Desarzens ont trouvé une solution remarquable. Avec au coeur de leur projet un habitat léger donc démontable, déplaçable et économique, ils ont réussi à établir un cahier des charges pour créer une « maison pétales »[2], qui n'est ni plus ni moins qu'une maison qui s'adapte aux changements de vie des familles qui l'occupent. Le principe est simple : il y a une pièce centrale, en forme de dodécagone, destinée à la vie en commun et autour de laquelle viennent se greffer d'autres pièces, comme la salle de bain, et la ou les chambres. Si un enfant s'ajoute (ou un ami, un membre de la famille, peu importe), alors un pétale s'ajoute.

Si les enfants partent, et que les propriétaires ne voient aucun interêt à conserver ces pièces supplémentaires, alors les pétales peuvent être vendues ou données à d'autres habitations pétales qui en feraient la demande. Un mouvement fluide, en somme, qui permet de réduire nos besoins d'agrandir, et ne nous oblige pas à déménager pour trouver, à notre guise, un endroit plus grand ou plus petit. L'idée d'une habitation évolutive, qui vit en même temps que ses occupants, est peut-être une clef pour considérer le logement comme un organe à part entière, dont il faudrait prendre soin et qui nous suit dans chacune de nos évolutions.

1 Pensée et conçue par Yves Desarzens, artisan et fondateur du site MaisonsNomades, cette habitation est pensée pour être accessible aux auto-constructeurs ayant un faible budget (environ 10000€). C'est un habitat performant, démontable, avec un faible impact sur l'environnement. Coté architecture, elle prend une forme ronde ce qui permet une optimisation de l'espace par rapport à la surface en contact avec l'extérieur, et ainsi de minimiser les déperditions thermiques. L'habitat fait moins de 40m².
2 CF planche p. 62-63

« Parce qu'acheter du déjà construit c'est super compliqué de trouver exactement ce qu'il te faut. Alors que si tu fais les choses toi-même tu peux faire comme tu veux. C'est ce que je fais avec le van. Au fur et à mesure des voyages je me rends compte de certaines choses et je peux les ajuster ou les changer. Je prends le temps de voir ce que je veux. »[1]

Lionel



38. Croquis de la « Maison en pétales », Yves Desarzens, 2023



39. La « Maison en pétales » En plein chantier à Marval (Haute-Vienne). Photographie Stephane LEFEVRE



40. Chantier de la maison en pétales. Photographie Ivan SIGG

1 CF «L'entretien de Lionel», p.

I. 3. A contre-courant du prêt-à-vivre : connaitre son chez soi

> « Au milieu des maisons des paysans qui n'ont pas été faites par eux, mais par Dieu, se dresse une villa. L'œuvre d'un bon ou d'un mauvais architecte ? Je ne sais. Je sais seulement que paix, calme et beauté s'en sont allés. [...] pourquoi l'architecte, bon ou mauvais, profane-t-il le lac ? Comme presque tout citadin, l'architecte n'a pas de culture. Il lui manque cette sûreté du paysan qui, lui, possède une culture. Le citadin est un déraciné. »[1]
>
> Adolf LOOS

Dans son ouvrage intitulé Ornement et Crime édité en 1908, Adolf Loos critiquait le détachement et le manque cruel de culture et de connaissances des citadins sur leur environnement. Cent ans plus tard, le citadin est toujours stigmatisé par ses cousins ruraux. Cependant, les flux entre la ville et la campagne sont plus fréquents depuis les années 80-90[2], et de nombreux citadins ont décidé d'un changement de vie radical pour aller chercher la tranquilité à la campagne, un cadre de vie correspondant à leurs aspirations, devenant par la même des ruraux ou des néo-ruraux. Difficile d'auto-construire en pleine ville, c'est pourquoi l'ensemble de mes enquêtés se retrouvent dans des ensembles, villes ou des villages à taille humaine : Bergerac, Lusignac, Villeneuve-de-la-Raho, et dans les pays de Lomagne.

1 LOOS Adolpf, *Ornement et Crime*, Editions Rivages, 2015

2 Après la fin de plusieurs décennies d'exode rural vers 1975, un retournement démographique est observé dans les campagnes des pays développés.

Tous, sans exception, seraient capables de me dire ce qui se cache derrnière chaque mur de leur habitation. Ils la connaissent par coeur, on ne peut pas en dire de même dans nos foyers prêt-à-vivre.

I. 3. a. Rapport à l'objet maison

Les auto-constructeurs entretiennent un lien intime avec leur projet. Ils ont cela d'avantages qu'ils la connaissent littéralement sur le bout des doigts.

> « MS : Quand tu construis ta maison tu la connais par cœur tu sais où sont les failles, tu sais comment t'as fait les choses, et tu sais les réparer.
>
> M : C'est un amour... C'est un bébé que t'as réussi à construire de tes propres mains. [...] Quand tu construis quelque chose de tes propres mains, y a une satisfaction qu'on pourra jamais t'enlever. »[1]

Si Mickaël attribue à sa maison des caractéristiques *quasi* humaines («c'est un bébé»), c'est aussi en raison du fait que c'est un projet que l'on voit évoluer, grandir sous nos yeux, se transformer. Quand on passe autant de temps à concevoir et à réaliser un projet, on est parfois presque en mesure de le considérer comme un membre à part entière de nous-même. Et puis, on évolue avec, on enchaine les obstacles et les contraintes qu'implique un chantier d'une telle ampleur. La satisfaction est en cela d'autant plus grande :

1 *Op. Cit*, p. 183

> « Évidemment que si quand je suis arrivé dans la maison tout était fait ça aurait été plus facile. Mais d'avoir galéré pendant deux ans, de m'être douché dehors à la douchette, de m'éclairer à la bougie par exemple, maintenant j'apprécie vraiment ce que j'ai. Puis c'est moi qui l'ai fait. D'avoir commencé par «petit», de se souvenir de «avant» quand tu te douchais à l'eau froide alors maintenant j'ai de l'eau chaude. »[1]

Le sentiment d'avoir tout donné pour cet objet qu'est la maison, le foyer, sans doute l'espace le plus intime qui puisse être, est tout puissant. En fin d'entretien, alors que nous faisons le tour de la bâtisse, Sylvain me confie : « t'y as mis ton cœur, t'y as mis ta sueur. C'est comme dans tous projets, que tu fasses n'importe quoi, quand tu fais un truc qui te plaît t'as un lien particulier avec le truc que t'as créé, c'est sûr.»

Une vraie relation se crée au fur et à mesure entre l'auto-constructeur et son auto-construction. Une machine bien huilée, qui ne tient qu'à la condition de cette relation, et pour cause : si la construction présente des failles, seuls les auto-constructeurs seraient en mesure de pouvoir les réparer. Plus qu'une relation, un lien d'inter-dépendance se construit entre ces deux entités. C'est en tout cas ce que m'expliquent respectivement Sylvain, Lionel et Marie-Sophie : « Quand tu fais ta maison t'as pas le stress de mauvaises surprises, tu sais comment ça a été fait, si tu fais construire une maison si les mecs veulent tricher, tu peux découvrir des trucs. Là je connais les points faibles, je sais ce qui va pas, ou je sais que là il faut que je fasse attention.». « L'avantage de construire soi-même, c'est que l'on peut tout réparer soi-même.» « Si y a un soucis tu sais changer le fusible, tu sais où il est déjà. Tu sais comment tout fonctionne. [...] Quand tu construis ta maison tu la connais par cœur tu sais où sont les failles, tu sais comment t'as fait les choses, et tu sais les réparer. »

1 *Op. Cit*, p. 228

Savoir se débrouiller par soi-même, construire un bâti qui nous ressemble, qui ressemble à nos aspirations, savoir l'entretenir et le réparer... Comme dans n'importe quelle forme d'intimité, les liens se resserrent à chaque nouvelle idée, à chaque nouveau projet. Le sentiment de travailler pour soi, par soi, la satisfaction de pouvoir essayer, recommencer, améliorer, casser, refaire, reprendre, que cela nous prenne des heures de réflexions, des nuits d'excitation, parfois les recherches qui nous mènent à trouver la forme idéale, le lieu souhaité, pour toucher du bout des doigts, à la fin, notre « bébé» , comme le dit si bien Mickaël, est une aventure à part entière.

I. 3. b. Minimalisme : vivre au plus près de soi

Le minimalisme est à la fois un courant de pensée et un mode de vie alternatif qui privilégie la simplicité et l'élimination du superflu. L'objectif du minimalisme est de se concentrer sur l'essentiel en réduisant les possessions matérielles et en épurant les espaces de vie. Cette approche vise à alléger la charge mentale et physique en se débarrassant des objets inutiles, des distractions et des obligations non essentielles. Véritable philosophie de vie, le minimalisme se rapproche du concept de « simplicité volontaire » ou encore de « sobriété heureuse ».

Dans les années 60, et en ce qui concerne l'architecture, le minimalisme a émergé comme une réaction contre les styles plus ornés et plus complexes qui avaient dominé la première moitié du XXème siècle. Influencé par les principes du Bauhaus et le modernisme, le minimalisme architectural avait pour objectif de créer des espaces épurés et fonctionnels.

L'un des principaux pionniers de cette approche était Ludwig MIES VAN DER ROHE[1], célèbre pour son adage « *less is more* »[2]. Son oeuvre Farnsworth House en Illinois, est un exemple emblématique du travail de l'architecte et du mouvement architectural minimalisme dans lequel il s'inscrit. Ses bâtiments sont caractérisés par des lignes épurées, des formes géométriques simples faites à partir de matériaux industriels, et une absence d'ornementation.

Mies concevait le bâtiment comme un abri architectural mêlant l'intérieur et l'extérieur, en même temps indépendant et entremêlé avec l'élément naturel.



41. Farnsworth House, Illinois. Photo Victor GRIGAS

1 Ludwig MIES VAN DER ROHE (1886-1969) était un architecte allemand naturalisé américain qui a profondément influencé l'architecture moderne avec son esthétique minimaliste et sa quête de pureté formelle. Il fut également à la tête du Bahaus de 1930 à sa fermeture en 1933.

2 Trad. « Moins c'est plus »



42. Farnsworth House, Illinois. Library of Congress, Prints and Photographs Division, Historic American Buildings Survey. Photo Jack E. BOUCHER



43. Farnsworth House, Illinois. Library of Congress, Prints and Photographs Division, Historic American Buildings Survey. Photo Jack E. BOUCHER

Le lien entre le minimalisme et la vie en van, en Tiny House, ou en habitation légère est donc évident : pour vivre confortablement, il faut à la fois se passer du superflu, et garder ce dont on a réellement besoin. Quand Mickael décrit son enfance, il me dit : « moi j'ai grandi dans « toujours avoir beaucoup d'espace » et en fait plus on a évolué, plus j'ai compris que les petits espaces m'intéressaient mieux, je me sentais plus à l'aise dans un petit truc, avoir tout à portée de main, se sentir plus en sécurité... [...] Dans une grande maison t'as beaucoup de superflu, t'as des choses qui servent strictement à rien, qui sont juste là pour être là. C'est de la pollution visuelle. »[1]

Les raisons qui poussent les auto-constructeurs à adopter des comportements minimalistes sont semblables à celles qui les ont poussés à auto-construire : par contraintes financières, le minimalisme s'impose parfois de lui même. Quand ça n'est pas pour une question d'argent, c'est une affaire de conviction. Sylvain, alors qu'il est relié à sa voisine pour le peu d'électricité qu'il consomme, a décidé de se délester de ses derniers gadgets : « J'ai tout réduit. Je me suis rendu compte que j'avais plus besoin de plaques à gaz avec la cuisinière que je m'étais faite. J'ai plus un seul ustensile de cuisine électrique. J'ai pas de micro-ondes, j'ai une bouilloire et un grille-pain dont je ne me sers plus, et je vis très bien comme ça. »[2]

Chez Lionel, l'ensemble est assez succin. Son salon est *quasi* vide, il y trône un canapé fait main, un sac de frappe et quelques autres affaires de sport, une petite table, de quoi s'éclairer et puis... c'est tout. Sa cuisine n'est pas davantage remplie : une grande table, un poele à bois, une plaque d'appoint et un évier. A l'étage, pas de fioritures non plus : un lit, une baignoire, et un bureau viennent compléter le tout. A l'instar de son cabanon de jardin, son camion aménagé est tout aussi fait de bric et de broc, tout comme Sylvain :

1 *Op. Cit*, p. 178
2 *Op. Cit*, p. 191

> C'est mon premier aménagement de camion, Mais c'est un aménagement succin parce que je voulais pas le faire VASP[1], du coup j'ai tout fait en petit élément bois, des petits caissons, des petits coffres. Y a deux coffres latéraux à l'arrière qui servent de support pour un lit qui est en place, devant y a deux sièges, un dans lequel y a le chauffage et l'autre dans lequel y a les toilettes sèches, y a une tablette, une table, un petit meuble juste à la porte pour les bidons d'eau prêt à sortir, juste un petit évier, 3-4 étagères, c'est succin, c'est juste pour pouvoir se faire à manger, boire un thé au chaud, dormir, parce que nous on était pas dedans, on était dehors à rider.[2]
>
> Sylvain

Pour Shannah, être minimaliste est une affaire de bon sens, un avenir souhaitable, même si, de prime abord, elle semble trouver cela fastidieux : « Je suis quelqu'un qui consomme vachement de fringues, vachement de chaussures, vachement de bouffe – et de la malbouffe -, donc en fait je pense qu'il va falloir un temps d'adaptation [...] La base du projet elle reste là-même : quelque chose d'écologique, de minimaliste, de raisonnable, et de seconde main aussi dans l'ameublement.»[3]

Andrea Zittel, artiste américaine connue pour ses sculptures et installations, réalise, au début des années 1990, ses premières Living Units[4], cellules d'habitation expérimentales au design minimal et géométrique, qui, dans un format compact, regroupent tout ce qui est nécessaire pour vivre : salle de bain, lit, cuisine sont ainsi contenus dans une boîte transportable et dépliable en bois – la matière dominante. Zittel a également exploré le minimalisme à travers le design de meubles avec sa série Raugh Furniture.

1 Acronyme. Véhicule Auto-moteur SPécialisé
2 *Op. Cit*, p. 186
3 *Op. Cit*, p. 206
4 Trad. «Unité d'habitation». CF planche p. 72-74

Ces pièces sont faites à partir de matériaux simples et non traités, favorisant une esthétique brute et dépouillée qui encourage une interaction directe et naturelle avec les objets. Ces unités reflètent son intérêt pour la réduction de la complexité de la vie quotidienne et l'optimisation de l'espace.

A l'instar des installations d'Andréa Zittel, les Tiny House, van aménagés, et habitations légères sont comme de petits studios dans lesquels on devrait redoubler d'ingéniosité pour caser, en de petits espaces, l'essentiel de ce qu'il faut pour vivre. Qu'elle soit contrainte ou choisie, l'adoption des comportements minimalistes se retrouvent dans bon nombre de projets d'auto-constructions.



44. A-Z Living Unit - Andrea Zittel



45. AZ, Andrea ZITTEL, Photo par Lance BREWER 2015



46. AZ, Andrea Zittel, Photo par Lance BREWER, 2015




47-48. A-Z Living Unit - Andrea Zittel



49. A-Z Living Unit - Andrea Zittel

Chapitre II

Se rapprocher du vivant : un mouvement anticapitaliste

II.1. Mouvances écologiques

« Comment osez-vous ? Vous avez volé mes rêves et mon enfance, avec vos paroles vides de sens. Et encore, je fais partie des plus chanceux. Des gens souffrent, des gens meurent, des écosystèmes entiers s'effondrent. Nous sommes au début d'une extinction de masse. Et tout ce dont vous parlez c'est d'argent, du conte de fées d'une croissance économie éternelle. Comment osez-vous ? Depuis plus de trente ans, la science est parfaitement claire. Comment osez-vous encore regarder ailleurs ? Et venir en disant que vous agissez assez, alors que les politiques et actions nécessaires ne sont en vue nulle part. Vous dites que vous nous entendez et que vous comprenez l'urgence, mais peu importe que je sois triste ou en colère, je ne veux pas croire à cela. Parce que si vous compreniez vraiment la situation, tout en continuant d'échouer à agir, c'est que vous êtes mauvais, et ça, je refuse de le croire.»[1]

Greta THUNBERG

1 Traduction de l'anglais issue du discours à l'ONU de Greta THUNBERG, militante suédoise pour le climat, le 23/09/2019

II.1.a. Urgence climatique

Le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) alerte sur le réchaufffement climatique depuis leur premier rapport publié en 1990, soit deux ans après la création du groupe. Dans les cinq rapports qui feront suite à celui-ci, le GIEC pointe du doigt la responsabilité croissante de la main de l'Homme dans les déréglements climatiques, tout en indiquant que l'action doit être immédiate, à l'échelle planétaire, et prévient que sans action directe, l'humanité fonce tout droit vers sa perte. Alors que le problème est identifié depuis au moins les années 70, et que des groupes militants se sont formés ici et là pour dénoncer les industries les plus polluantes, ainsi que les lobbies qui font peser le plus de pression sur des gouvernements au demeurant inactifs, l'être humain semble toujours très distancé des problématiques inhérentes à la préservation de son habitat naturel.

Pendant la crise sanitaire liée au covid, en 2020, de nombreux pays ont du voir une partie de leurs productions, et donc de leur économie, s'arrêter un temps. Alors que des millions de personnes se sont retrouvées confinées au même moment, la planète a pu respirer de nouveau : certains courants d'eau, autrefois ternis par la pollution, ont retrouvé leurs couleurs d'origine, tandis que l'on a pu voir des animaux revenir sur les terres, protégés de la présence de l'Homme. La leçon est sans appel : nos sociétés, telles qu'elles existent aujourd'hui, développées à l'occidentale ou en voie de le devenir, ne peuvent pas tenir la promesse d'un avenir stable, pérenne, en bénéficiant de ressources hypothétiquement illimitées, sans détruire ce qui lui reste de vie.

Shannah le relève parfaitement dans l'entretien en disant qu'il « Y a aussi plein de gens qui pensent que le modèle économique tel qu'il est arrive à sa fin, et donc il faut trouver aussi des alternatives pour ne pas flipper de ne plus pouvoir manger, consommer, ou de s'habituer tranquillement à consommer moins pour le jour où on n'aura plus le choix. »[1]

De nouveaux marchés répondant en partie aux questions soulevées pendant la crise, font leur apparition, ou continuent de gagner du terrain. Nombreuses sont les initiatives pour consommer autrement, pour réduire nos déchets, pour réduire les excès de nos modes de vie. De la création de communautés au sein de fermes partagées, à l'apprentissage de la permaculture, en passant par celui du faire soi, du tri, du recyclage, de la réparation, du bricolage à la construction, chacun peut contribuer à laisser en héritage des terres moins saccagées et à produire de manière plus responsable, pour les générations à venir.

Les habitats alternatifs, qui prônent le minimalisme - à contre-courant donc de la surconsommation et de la surproduction de déchets - gagnent du terrain. La plupart des entreprises qui produisent et vendent des Tiny House, des van aménagés pour une vie à l'année, construisent avec des matériaux biosourcés. Les particuliers, de plus en plus conscients de leur empreinte sur la planète, notamment chez les jeunes, consomment et se déplacent en prenant en compte leur impact sur l'environnement.

A propos de la marque Occi'Tiny créée par l'entreprise Toul'Bois à Colomiers, le journal La Dépêche écrit que Guillaume Cordier, son gérant, a vu le phénomène Tiny House exploser. « Depuis la rentrée 2020, nous avons vu nos demandes et nos ventes croître. Les Tiny House, ces logements écoresponsables de tout premier ordre suscitent la curiosité et attirent.

1 *Op. Cit*, p. 199

Cette petite maison donne la possibilité de vivre en extérieur, d'apprécier son environnement et d'y faire plus attention.»[1] Le gérant évoque lui aussi les conséquences du Covid et l'envie pour beaucoup d'investir dans un espace naturel : « De nombreuses personnes ont vu les choses différemment avec les confinements successifs. Ce besoin de posséder un pied à terre loin des villes et des terres urbaines. »[2]

Si l'entreprise était pleine de commandes jusqu'à il y a deux ans, l'inflation, la crise du pouvoir d'achat et le retrait des banques sur des projets *quasi* lancés ont mené la vie dure à ses salariés, mais aussi à toutes les personnes qui entreprenaient un changement de vie radical, grâce aux économies qu'elles avaient fait pendant le confinement.

Il faut croire que l'on y gagnerait à voir des auto-constructions aboutir et permettre à celles et ceux qui le veulent, de s'installer dans des habitations légères. Pourtant, et même si ces projets minimalistes ont le mérite de moins peser dans la balance du bouleversement du climat, les acteurs économiques et politiques n'ont pas l'air très favorables à de telles ouvertures.

II.1.b. Situations des matériaux

En 2018, le Figaro publie un article intitulé «Cinq choses à connaître sur les déchets et le recyclage en France». On y apprend que « Si l'on écarte le secteur de la construction, la France fait partie des pays européens qui produisent le moins de déchets issus d'activités économiques[...]. En revanche, la construction produit en moyenne deux fois plus de déchets en France que dans les autres pays étudiés. »[3]

1 La Dépêche, *Colomiers. Le boom des Tiny House*, 03/11/2021
2 *Ibid*
3 Le Figaro, *Cinq choses à connaître sur les déchets et le recyclage en France*, 2018

Notre société est presque un cas clinique. Le syndrome de Diogène a été décrit en 1975 par Clark pour caractériser, chez la personne âgée, un trouble du comportement associant une négligence extrême de l'hygiène corporelle et domestique ainsi qu'une accumulation d'objets qui conduisent à des conditions de vie insalubres. Faire le lien entre une pathologie individuelle et une crise structurelle est sans doute un paralogisme. Il n'empêche que la course folle à la consommation entraine une accumulation déraisonnée, et déraisonnable, dont la conséquence directe est la dégradation de notre environnement, et le rend de jour en jour inhabitable.

Nous détruisons des forêts partout dans le monde pour nos besoins en mobilier. Nous changeons régulièrement nos penderies, nous accumulons des objets pour lesquels nous n'éprouvons pas d'attachement fort. Nous sommes lassés facilement, et il en va de même pour nos besoins en matière d'habitat.

Dans son mémoire intitulé «Voyages en Utopie»,[1] Julie Dérobert rappelle combien nous éprouvons le besoin voire l'urgence, de construire un idéal comme réponse à l'éloignement les uns vis à vis des autres, et au regard des crises diverses que nous traversons. Elle y mêle autant d'endroits décrits par Michel Foucault comme étant des hétérotopies. Elle interroge «L'utopie en tant qu'échappatoire» et propose à ce titre un certain nombre d'amorces et de possibilités sur ce qu'il reste à faire, pour joindre l'utile à l'idéal. C'est dans cet objectif, bien souvent, que les autoconstructeurs impliquent leur autoconstruction dans une démarche écologique, responsable et respecteuse de l'environnement : en visant l'utopie.

1 Le mémoire de Julie Dérobert n'est pas disponible sur Dante ou en ligne. J'ai eu l'honneur de le lire pour en faire la correction au cours de ma licence d'Art Plastique. Son mémoire parle des utopies au centre de nos vies, citadines en l'occurence, et entraine des réflexions sur l'idéologie, la nécessité de penser en dehors des limites de nos villes, et propose une voie subjective vers l'idéalisme.

La plupart des auto-constructeurs que j'ai rencontré étaient viscéralement attachés à construire avec des matériaux appropriés, soit issus de la réutilisation de matériaux existants (comme Sylvain qui réutilise les pierres de sa grange dans son chantier pour de nouveaux murs), soit par l'utilisation de matériaux locaux et durables (mon ancien tuteur de stage, Guillaume Cordier, dirigeant de «Toul'bois» et fabricant de Tiny House, utilise des bois issus d'essences durables et/ou locales), soit encore dans l'utilisation au strict minimum de leurs consommations de matériaux (comme c'est le cas de l'aménagement d'un van d'occasion pour Marie-Sophie, Mickaël, Shannah, Sylvain et Lionel). La conscience écologique qui se crée autour de l'utilisation ou du recyclage de certains matériaux peut parfois être motivée par les économies que cela représente. Pourtant, Shannah nous explique très bien que le budget n'est pas la principale source de motivation d'une conscience écologique :

« Je pense pas que mon désir de me tourner vers l'écologique et tout ce qui s'en rapporte au niveau des matériaux et de la consommation ce soit uniquement lié à ma classe sociale, parce qu'en fait y a aussi des possibilités de vachement consommer et d'avoir des matériaux pourris en étant pauvre dans un camion aménagé. Donc je pense qu'il y a quand même une recherche un peu plus profonde que ma précarité. Je pense d'ailleurs que pour certains matériaux ou mode de vie, vivre pas écologique c'est quand même plus rentable, ou moins dépensier, donc non je pense pas que ce soit que lié. Maintenant je pense quand même qu'il y a un lien entre les deux parce que peut-être que ça m'apparaîtrait pas si clairement si j'étais pas dans ma situation. Je vois des choses et je vis des choses que je vivrais sûrement pas, où auxquelles je me soucierai moins si j'avais plus de moyens.»

Shannah

Les pavillons construits en un temps record, qui sont fait de matériaux en général peu durables, présentent malheureusement des fragilités dès la première décennie. Les ressources s'épuisent de manière exponentielle, il y a urgence, partout, et pour tout le monde, de pousser nos sociétés à ralentir la croissance, voire à l'inverser, et à prioriser l'utilisation et la réutilisation du préexistant, au détriment du consumérisme. Recyclage, troc, réparation, technologies biosourcées, et énergies vertes collectivisées sont autant de moyens à mettre en oeuvre dès aujourd'hui pour limiter les dégâts à venir. Pour répondre à cette urgence, de nombreuses et nombreux artistes, designers et architectes ont mis en place des systèmes responsables permettant en partie de répondre aux besoins tout en faisant la promotion d'un impact minimum sur les ressources et la biosphère.

Des artistes Land Art dès 1968 avec l'exposition Earth Works à la Dwan Gallery, jusqu'à l'architecte Neri Oxman, célèbre pour ses structures impliquant des processus lents et complexes comme la fabrication d'un dôme par 6500 vers à soie, les créateurs et créatrices de notre monde sont nombreuses et nombreux à imaginer un monde alternatif à celui du capitalisme qui implique des fabrications et des constructions de plus en plus rapides et bon marché.

Alors pour construire durable, encore faut-il prendre le temps de se renseigner sur les matériaux les moins coûteux pour l'environnement, et les plus durables dans le temps. De la pectine, de la cellulose ou des algues prolifiques pour remplacer le plastique, au carton recyclé pour l'isolation des murs et le mobilier, en passant par les vers à soie de Mme Oxman, l'auto-construction écologique a pour futur une réelle reprise en main des productions existantes et l'intégration de processus plus lents, contrairement au pré-fabriqué industriel ou au tout-béton.



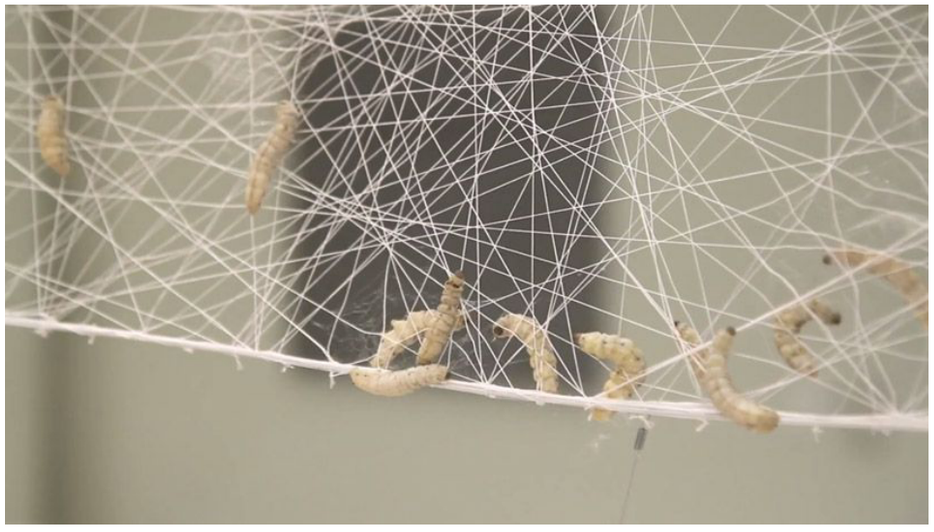
50. Neri Oxman, Dôme réalisé par des vers à soie, Installation, 2013, Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu



51. Neri Oxman, Dôme réalisé par des vers à soie, Installation, 2013, Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu



52. Neri Oxman, Dôme réalisé par des vers à soie, Installation, 2013,
Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu



53. Neri Oxman, Le travail des vers à soie, Installation, 2013,
Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu

II.2. Ôde à la lenteur

« Si t'as du temps pour auto-construire c'est le mieux. Si tu te dis « j'ai 6 mois ou 1 an pour auto-construire, et j'arrive à avoir un salaire et en plus à construire mon chez-moi », là c'est pompelup. Moi je rêverai d'avoir un an pour faire notre projet, et t'es focus, tu ne penses qu'à ça, tu soulèves des montagnes en fait. »[1]

Mickaël

1 *Op. Cit*, p. 183

II.2.a. Avant et pendant le chantier

Quand je suis arrivée chez Sylvain, que je me suis excusée pour les quinze minutes de retard que j'avais, et avant même de me dire bonjour, il m'a répondu « Ne t'excuse pas, je ne sais pas du tout quelle heure il est. »

Après une demi-heure à discuter, il m'a proposé un thé. Il m'a expliqué que ça prendrait du temps à chauffer, et quand après une heure le thé fut prêt, il m'a expliqué combien cette vie lente était tout ce qu'il recherchait.

> « Je mange quand j'ai faim, je regarde pas si c'est midi. Bien souvent j'ai la dalle, j'ai bossé j'ai la dalle, je pense qu'il est 12h30-13h, il est 14h ou 15h tu vois. Après des fois j'ai des rendez-vous en ville : « alors attend, c'est quelle heure, c'est quel jour, on est quel jour, ha putain, c'est demain, bon ok demain réveil. »[1]

Pour une partie des personnes qui entreprennent une auto-construction, le temps est compté : suivant leur situation, qu'ils aient des enfants ou qu'ils soient dans l'incapacité de payer à la fois un loyer, et un prêt, le risque de s'étendre sur un chantier est conditionné par l'urgence d'avoir un toit.

Sylvain, lui, a vécu quelques mois dans son camion aménagé en attendant d'avoir une pièce hors-d'eau hors-d'air. D'autres encore, trouvent refuge chez leurs proches ou s'arment de solutions temporaires, comme Elizabeth qui, pour rester sur son chantier, s'est construit un abri de fortune semblable à une cabane de jardin, en attendant la fin de la construction de sa maison en A.

1 *Op. Cit*, p. 193

Pour certains d'entre eux, le gain de temps se trouve déjà dans le bâti envisagé : les dômes géodésiques, les yourtes, et les containers transformés ont l'avantage d'être faciles à monter, et rendus très vite hors-d'eau hors-d'air. Les coupes nécessaires à la construction d'un dôme géodésique peuvent, par exemple, être faites en amont du montage pour n'avoir qu'une journée ou deux pour l'ériger. Si certaines structures peuvent avoir l'air d'être montées rapidement, c'est bien le temps de la réflexion et la mise en place du chantier qui est longue. Parfois, même la recherche du terrain prend plusieurs années.

Les solutions préfabriquées envisagent l'habitation sous forme de kit et s'inspirent directement des premiers bâtis en métal et en verre du XIXe siècle. Le gain de temps est un argument marketing important, crucial. Les personnes qui décident d'auto-construire vont, à leur manière, à contre-courant de ce mouvement de production rapide. Lionel a sa toiture à refaire. Il se questionne sur le temps que ça pourrait lui prendre de poser ses 4 400 tuiles. Et puis, au fil de l'entretien, je comprends qu'il veut aussi les réaliser lui-même. 4 400 tuiles, faites main. Un travail intense, qu'il voit comme un processus, et qu'il décrit presque de manière organique. Il s'imagine l'hiver, s'occupant d'une quantité définie et non-imposée de tavaillons à fabriquer. Et résigné, il finit par dire : « il y a des travaux qui prennent plus de temps que d'autres. J'aimerais faire la toiture en tavaillons mais en travaillant c'est compliqué. Si je ne travaillais pas pendant un an ce serait faisable mais en travaillant c'est trop compliqué.»[1]. Lionel pointe ici du doigt que le temps que nous passons au travail, nous ne le passons évidemment pas à entretenir notre foyer. Il estime qu'il y a un équilibre à avoir entre le temps de travail rémunéré, le plus commun, et le travail inestimable, fruit des entrailles, poussé par la passion ou l'envie de se soustraire de la facilité de faire produire par quelqu'un d'autre.

1 *Op. Cit*, p. 220

II.2.b. La vie après le chantier

Pour beaucoup, l'auto-construction permet de s'affranchir d'un lot d'inconvénients liés à la subordination d'un constructeur ou d'un propriétaire. Au-delà de cet état de fait, une partie d'entre eux a des projets d'auto-suffisance, comme Sylvain qui, à l'image de Lionel, préfère passer son temps à cultiver plutôt que de travailler pour s'acheter à manger : «Je préfère passer mon temps dans mon jardin à travailler avec Sylvain (son voisin)[1] à ramener mes légumes, que d'avoir à aller travailler pour aller m'acheter mes légumes.»[2]
Il relève ici ce qu'on pourrait ici qualifier d'absurdité, et compare son projet avec sa vie d'avant : « Alors oui j'avais du pouvoir d'achat, je pouvais m'acheter un ordi, un portable, faire comme tout le monde, faire le kéké avec mon truc, j'ai les moyens de me faire ci, de me faire ça, mais au fond qu'est-ce que t'as fait de ta vie ? T'as travaillé, t'as consommé, t'avais des rêves, tu les as réalisés le week end, ça fait peur tu vois. »[3]

Seulement la transition d'un monde à un autre nécessité une adaptation à des enjeux qui sont nouveaux. Lionel met le point sur une difficulté inhérente à d'autres domaines que l'auto-construction, et parle de tenir sur le long terme, d'envisager la transition entre sa vie d'avant et sa vie future comme un processus nécessairement lent : « Surtout éviter les transitions trop brutales. C'est comme pour tout, avec le sport si on décide d'en faire trois fois par semaine alors qu'on en a jamais fait, on ne va pas tenir le rythme. J'ai déjà tenté des trucs comme ça et ça n'a jamais marché. Par contre, quand tu fais ça progressivement, déjà c'est beaucoup moins dur et ça tient dans le temps. Je pense que si j'avais vendu mon appartement du jour au lendemain et que j'étais venu vivre ici avant qu'il y ait déjà le minimum de confort j'aurais tenu un mois.»[4]

1 NDLR : Le voisin de Sylvain, agriculteur, s'appelle également Sylvain.
2 *Op. Cit*, p. 189
3 *Op. Cit*, p. 194
4 *Op. Cit*, p. 217

Aujourd'hui, Lionel prend davantage son temps. Il jongle entre deux lieux de vie, ce qui lui permet de venir sur son chantier quand ça lui chante, et de faire les choses à son rythme. Pour les auto-constructeurs, le temps est relatif. Si l'urgence se tourne d'abord vers le fait de se créer un abri, d'être «hors-d'eau, hors d'air[1]», force est de constater que le lien qui unit ces personnes là s'étend au-delà de la seule urgence de se procurer un toit. Le processus, l'apprentissage et la lenteur sont à la fois des moyens et des objectifs. Pour Shannah, qui envisage une parenthèse de sa vie sur les routes, le changement de son rapport au temps constitue sa première motivation : « Pas regarder l'heure. Ça a été une des motivations les plus intenses, c'est ce que j'ai remarqué vraiment. Faire en fonction du moment où on a faim, du moment où il faut qu'on se pose pour trouver un coin pour dormir, le moment où on se lève...»[2] Pour Sylvain, il en est de même : «Le but de ce changement de vie c'est de prendre le temps.»[3] Et ce changement de vie dont parle Sylvain, se traduit généralement par un ensemble de nouvelles manières de se satisfaire. Nous, qui avons pour la plupart l'habitude d'une arrivée d'eau chaude rapide, d'un chauffage *quasi* instantanné, d'un four à température maitrisée, et tout le confort de la vie moderne, nous avons pris le pli de la rapidité, de l'immédiateté. Dans l'auto-construction, et pour la vie qu'elle peut parfois entrainer, les changements de paradygme sont profonds. Lionel insiste sur ce faux luxe dont nous disposons, puisqu'il le compare au temps passé à l'acquérir :

> « Les choses prennent plus de temps. Par exemple, pour l'eau chaude, il me faut une heure pour que le ballon chauffe, mais après j'en ai pour trois jours d'eau chaude. En plus, ça me coûte quasiment rien. On se rend compte que le temps qu'on « perd » à faire les choses, on le gagne en argent. Les choses qu'on fait maintenant dans la vie, c'est rapide et facile, mais ça a un coût. Donc on va travailler pour payer ce coût, mais on perd du temps à aller travailler. »[4]

1 Le fait d'avoir un logement hors d'eau et hors d'air signifie qu'il est à l'abri des aléas climatiques. Une fois la couverture réalisée, on dit que la maison est hors d'eau, car elle est désormais imperméable à l'eau. L'étape de mise hors d'air quant à elle correspond à l'étape de la pose des menuiseries, portes et fenêtres, pour rendre la maison étanche à l'air.
2 *Op. Cit*, p. 201
3 *Op. Cit*, p. 188
4 *Op. Cit*, p. 216

II.3. Décentralisation de la valeur travail

« J'ai rencontré Claudie Besse par hasard, à un débat sur le travail organisé par un groupe de femmes. Elle travaille aux Chèques postaux depuis vingt ans. Ce slogan qu'elle voit tous les matins sur les murs de Paris-Chèques : « Perdre sa vie à la gagner », un jour il lui a paru évident et elle a décidé de ne plus travailler qu'à mi-temps. Ce qui frappe chez Claudie, c'est la calme détermination avec laquelle elle suit son idée. Pour elle, le travail, sa durée, sa nature, ça n'est maintenant qu'un détail, un aspect parmi d'autres de ce que notre société malade a fait de la vie des gens.
[...]
Il n'est pas facile de s'interroger sur son travail. Dans notre société, la question « A quoi sert mon travail ? » risque vite de déboucher sur « A quoi est-ce que je sers ? ».[1]

Adret[2]

« Combien de matins ai-je volés, préférant passer la part la plus précieuse du jour à ne rien faire ; car j'étais riche, certes pas en argent, mais en heures de soleil et en journées d'été, et je les dépensais sans compter ; et je n'éprouve aucun regret à ne pas en avoir gâché davantage dans un atelier ou à mon bureau de professeur.»[3]

Henry David THOREAU

1 Adret, *Travailler deux heures par jour*, Editions du seuil, 1977, p.11
2 « Adret » désigne, en pays montagneux, le versant exposé au soleil. Sous le nom d'auteur " Adret " se cachent des écrivains d'occasion, témoins ou acteurs des évolutions de la société.
3 THOREAU Henry-David, *Walden ou la Vie dans les bois* (titre original Walden; or, Life in the Woods), Ticknor and Fields, 1854

II.3.a. Périodes de crise et quête de sens

Pour Elizabeth, nul besoin de se soucier du travail lorsqu'elle auto-construit sa maison en A, en raison du fait qu'elle est à la retraite. Elle aura néanmoins, tout au long de sa carrière d'architecte, aidé les plus pauvres dans leur projet. Elle n'aura pas amassé beaucoup d'argent, mais pour cette femme qui se décrit comme une hyppie, cela correspondait à ses convictions. Pour les autres enquêtés, qui ont l'âge de travailler, la question de la centralité du travail s'est déplacée. La plupart ont enchainé des boulots ici et là, ou ont fait carrière dans un domaine précis. Ce qui les relie aujourd'hui, c'est la volonté de travailler pour soi et pas pour un autre. Sylvain décrit sa vie parisienne de manière aliénante :

« J'avais l'impression d'être un hamster dans une cage, qui court dans son rond. La vie même ailleurs que Paris, tu travailles, tu passes ta vie au boulot, déjà pour même pas te permettre de vivre, donc tu t'investis, tu laisses parfois ta santé et au final, moi je suis arrivé à presque 50 ans, et j'me dis « bon bah j'ai bossé mais qu'est-ce que j'en ai fait de ma vie, est-ce que ça avait du sens ? »[1]

La quête du sens de sa propre existence est un penchant de notre ère. Les recruteurs l'ont bien compris, et mettent en avant des avantages autrefois mis sur le bas-côté, comme le bien-être au travail, et les objectifs humains reliés aux missions d'un poste. Après la crise du Covid en 2020 et le confinement qui l'accompagne, de nouvelles réflexions sur l'utilité de métiers ou de secteurs entiers se sont confrontées à celles sur l'inutilité des autres. Pendant les deux mois de confinement, une partie des personnes exercant un *bullshit job*[2] ont remis en question leurs perspectives d'avenir.

1 *Op. Cit*, p. 193
2 Trad. «Emplois à la con». Théorie dictée sous la plume de l'anthropologue américain David Graeber qui postule que la société moderne repose sur l'aliénation de la vaste majorité des travailleurs de bureau, amenés à dédier leur vie à des tâches inutiles et sans réel intérêt pour la société, mais qui permettent malgré tout de maintenir de l'emploi.

La crise du Covid n'est pas seule responsable de la mise en lumière d'un travail possiblement aliénant et inutile au travailleur. Une majeure partie des générations entrantes sur le marché du travail (18-25 ans) considère que le sens donné à leur travail correspond à un critère prépondérant dans leur recherche.

Plus encore : la crise du Covid a entrainé avec elle son lot de changements de paradygmes. Devoir rester enfermé chez soi a conduit les individus à être force de créativité. Les activités manuelles, la cuisine à la maison, les enfants présents 24/24h, et les regroupements par visioconférence ont permis de rapprocher les gens, alors même qu'ils n'avaient, pour certains, jamais été autant éloignés. Le soutien dans la peur a conduit à la productivité. La procrastination elle aussi fut une source de bienfaisance, d'abord envers soi-même. Au déconfinement, le nombre de demandes de reconversion s'est accru. Le besoin d'obtenir un résultat satisfaisant et utile à son travail s'est mis à prendre de l'ampleur.

Puis, les demandes pour des habitations bénéficiant d'un jardin ou d'un bout de terrain se sont envolées. Chaque individu enfermé entre quatre murs s'est mis à rêver de grands espaces. Moi-même, dans une chambre de 15m2 occupée à Toulouse, et alors même que j'avais eu la chance de travailler pendant le confinement, j'avais eu l'envie d'être toujours dehors, et au plus proche de la Nature. Les mouvement écologistes se succédant, avec les manifestations régulières de *Youth for Climat*[1] mobilisant les jeunes à travers le monde, de nouvelles oppositions, plus fermes, ont émergé dans les grandes écoles du Capital.

1 *Youth for Climate* est un mouvement de jeunes, impulsé en 2019 par l'appel à la grève scolaire pour le climat de Greta Thunberg, qui se mobilisent pour la justice climatique et sociale, la protection de l'environnement et de la biodiversité. *Youth for Climate* représente ce mouvement global de jeunes, et relaye, aide, participe à la structuration d'un mouvement international de collégiens, lycéens et étudiants. Ce mouvement prend différents noms autour de la planète (*Fridays for Future, School Strike for Climate* ou encore *ClimateStrike*).

En avril 2022, lors de leur cérémonie de remise de diplôme, un groupe de huit étudiants de l'école d'ingénieurs AgroParisTech avait dénoncé les métiers auxquels l'établissement les forme, et avait déclaré « Nous sommes plusieurs à ne pas vouloir faire mine d'être fiers et méritants d'obtenir ce diplôme à l'issue d'une formation qui pousse globalement à participer aux ravages sociaux et écologiques en cours ».[1] « Le temps m'est compté et je dois parler de justice écologique et sociale donc je ne vais pas y aller par quatre chemins »[2] avait déclaré à son tour Albane, tout juste diplômée de l'Essec à Paris, à l'automne 2022. A ses camarades, elle avait ajouté que « personne ne nous oblige à vendre des jets privés, à commercialiser l'eau douce ou à remplir les océans de plastique (...) Ne soyons pas passifs et ne laissons jamais le système faire de nous des êtres indifférents, apathiques voire résignés ».[3]

Il ne s'agit pas pour autant de s'extraire du monde du travail, mais plutôt de modifier notre rapport à ce dernier. Plutôt que d'avoir l'assurance d'une rentrée d'argent stable, les personnes qui s'inscrivent dans un mouvement alternatif envisagent d'autres manières de se suffire. Travailler, oui, mais avec quelle éthique ?

II.3.b. Le travail remanié comme nouvel appui

> « Je pense que nos parents, nos grand-parents, ils étaient quand même hyper stressés par le fait d'avoir du travail, de garder leur travail, de faire carrière dans le même travail, sans s'écouter, en subissant ».[4]
>
> Shannah

1 Des agros qui bifurquent, *Appel à déserter - Remise des diplômes AgroParisTech 2022*, YouTube, 10/05/2022
2 Les Indignés, Indignons-nous : Discours de la remise de diplômes de l'ESSEC, 2022, YouTube, 30/10/2022
3 *Ibid*
4 *Op. Cit*, p. 198

Nous le remarquons autour de nous, le rapport au travail est en train de subir des mutations profondes et ce depuis un demi-siècle. Quand mon grand-père était plus jeune, on lui a demandé de choisir entre le métal et le bois : il a choisi le métal. Du fin fond de la Lozère, de là où ils s'étaient rencontrés avec ma grand-mère, ils sont partis sur Grenoble pour que cette dernière puisse faire ses études d'infirmière. Les deux ont plus ou moins fait carrière dans le même domaine, tout le long de leur vie. Il n'était pas courant pour eux à l'époque de partir. C'est devenu plus répandu déjà dans la génération suivante, celle de ma mère. Elle, qui avait grandi dans les années 80, s'était retrouvée à partir de chez parents à l'âge de 22 ans, pour aller vivre ailleurs et enchainer petits boulots et formations diverses.

Quand nous nous sommes retrouvés de nouveau à Grenoble, la crise de 2008[1] était déjà passée par là. Elle a repris ses études, une première fois pour devenir assistante de direction, une deuxième fois pour devenir agent des finances publiques. Si elle a changé un certain nombre de fois de métier, les crises et les périodes de chômage qu'elles ont entrainé, ont mis en lumière de nouvelles insécurités. L'instabilité grandissante de nos modèles, avec le néo-libéralisme appliqué en bonne et due forme, les réformes s'enchainant, une fois sur l'allongement des durées de cotisations pour la retraite, une autre fois sur la mise en place de conventions collectives, une autre encore sur l'assurance chômage - le tout de manière cyclique - ne permet plus vraiment de faire en sorte de se projeter en terme de « carrière ».

1 La crise des subprimes de 2007-2008 a été causée par des prêts hypothécaires risqués accordés à des emprunteurs à faible solvabilité. Quand les taux d'intérêt ont augmenté, beaucoup ont fait défaut, ce qui a dévalué les titres financiers associés, provoquant la faillite de grandes institutions financières et une récession mondiale sévère.

En Angleterre, là où le libéralisme est appliqué depuis plus longtemps sous la gouvernance de Thatcher[1], le contrat « zéro heure »[2] est l'aboutissement de l'uberisation[3] de nos métiers, la promotion de l'ultra-flexibilité implique une insécurité constante vis-à-vis de la conservation d'un emploi. Une forme d'intérim à grande échelle, qui précarise des centaines de milliers d'anglais. En France, la même logique est en marche, il est désormais question de s'interroger sur le fait de pouvoir licencier des fonctionnaires titularisés, comme cela se produit dans le secteur privé, alors même que la fonction publique représente un des derniers bastions de la sécurité de l'emploi.

Ma génération est conditionnée par cette insécurité, et réagit à son tour. Nous changeons plus facilement d'entreprise, de métier, de lieu de vie, et de projets. Nous faisons des enfants sur le tard, contrairement à nos grands-parents, car nous n'avons aucune assurance de pouvoir élever un enfant dans la sécurité. Nous n'acceptons plus les mauvais traitements, les managers inhumains, les heures supplémentaires non-payées, tant les salaires ont peu de chances d'augmenter. Nous privilégions parfois le télétravail, la mobilité, et nous aspirons à créer notre entreprise plutôt que d'être sous le joug d'un supérieur hiérarchique. Aussi, nous essayons de donner du sens à notre travail.

1 Margaret Thatcher est la première femme élue pour diriger le Parti conservateur (1975), puis à accéder à la fonction de Première ministre du Royaume-Uni (1979). L'idéologie de Margaret Thatcher, connue sous le nom de «thatchérisme,» repose sur le libéralisme économique, la privatisation des entreprises publiques, la réduction du rôle de l'État et des dépenses publiques, et la dérégulation des marchés.

2 Le contrat zéro heure (Zero-hour contract) est un type de contrat de travail. Sa caractéristique principale est que l'employeur ne mentionne dans le contrat aucune indication d'horaires ou de durée minimum de travail. Le salarié est rémunéré uniquement pour les heures travaillées, et doit pouvoir se rendre disponible à n'importe quel moment de la journée. En 2015, au Royaume-Uni, on recense environ 1,5 million de contrats avec quelques heures par mois et 1,3 million de plus sans aucune heure travaillée.

3 Ce terme, dérivé de l'entreprise Uber, désigne une flexibilité accrue qui entraine la précarisation des conditions de travail, avec des rémunérations fluctuantes, l'absence de contrats à durée indéterminée, et une couverture sociale limitée pour les travailleurs indépendants.

Si le travail et la carrière deviennent de moins en moins importants dans le sentiment d'accomplissement, ça ne veut pas dire pour autant que les personnes qui se détourneraient de ce mode de vie pré-conçu n'ont pas envie de travailler. Elles se tournent davantage vers des projets dont les réussites sont collectives. Travailler, ce n'est pas seulement enfiler une veste et se mettre derrière un bureau. Le travail ménager, le travail au jardin, l'artisanat, la vente sur les marchés, l'accueil de personnes en situation de précarité, l'investissement associatif, sont tout autant de travaux, qui ne sont parfois pas reconnus à leur juste valeur voire pas reconnus du tout.

Aucun auto-constructeur que j'ai pu rencontrer ne s'est reposé sur ses lauriers, attendant comme le pensent les réactionnaires, que l'argent leur tombe dessus. Elizabeth, qui est architecte à la retraite depuis un moment déjà, n'a jamais voulu travailler pour les riches. Elle a été, certes, toute sa vie au RSA, mais pour une bonne raison : elle allait aider les pauvres à rénover leur maison, elle n'a jamais chômé. Lionel, a été militaire, puis gendarme, et enfin éducateur canin, il travaille aujourd'hui dans le réapprovisionnement des distributeurs automatiques et voit le travail comme un moyen de réussir son chantier :

> « Je suis en CDD depuis trois mois comme approvisionneur de machine à café dans les entreprises. C'était une bonne occasion parce que c'est près de chez moi, mais c'est temporaire, parce que maintenant que je n'ai plus trop de charges, je pense faire 6/8 mois l'hiver et prendre les 4 autres mois pour partir en van. Pour l'instant, je suis avec un super patron, donc je vais peut-être rester un peu pour payer la toiture et les gros travaux à venir. »[1]

1 *Op. Cit*, p. 216

Pour Marie-Sophie et Mickaël, c'est l'auto-construction de leur van et, plus tard, de leur tiny qui les a poussé vers le métier d'aménageurs:

> « On avait vécu en van en Nouvelle-Zélande et en Australie, mais on faisait des vans alors qu'on vivait en appart'. [...] quand on s'est mariés, on s'est dit « ok on quitte cet appart' parce que ça nous convient pas du tout » et on va vivre dans un van. Parce qu'en fait on aménageait des vans donc on s'est dit « pour comprendre réellement le besoin des gens, on va vivre dans un van et voir ce dont on a vraiment besoin, comment on vit cette vie en fait ». Pour répondre au mieux aux besoins et aux attentes des clients on va essayer de vivre dans un van.»[1]

Si Marie-Sophie et Mickaël ont maintenant leur entreprise, et que leur rythme de vie n'a pas l'air, par conséquent, si alternatif, ils sont quand même passés tous les deux par des périodes de jugements liés à des inquiétudes et des préconçus de la part de leur famille. Marie-Sophie me confie : « j'ai vraiment été élevée dans « Il faut un métier, rester dans ce métier toute sa vie, ne pas faire de vagues, avoir sa maison, sa famille », moi j'ai vraiment été élevée dans quelque chose de très sécuritaire, c'étaient les valeurs que mon père m'a inculquées. Quand on était en voyage je me suis fâchée fort avec mon père parce qu'il m'a dit « mais vous êtes des saltimbanques en fait ».[2] L'incompréhension qui s'est installée entre le couple et leur (belle-)famille s'est atténuée peu à peu, à mesure que Mickaël et Marie-Sophie ont prouvé que leur projet tenait la route. Quand ils se sont installés et qu'ils ont commencé à apparaitre à la télévision, ils m'ont raconté que l'inquiétude s'était alors rapidement transformée en une très grande fierté. Le projet des uns et des autres est semblable aux nomades et aux saisonniers. Lionel, Shannah et Sylvain, voient le travail comme un approvisionnement pour leurs projets, mais ils ne misent pas sur un emploi salarié ou sur un revenu entrepreneurial. Ils travaillent la terre, le bois, le jardin, et se satisfont d'une vie qui se déroulerait suivant leurs besoins et leurs aspirations.

1 *Op. Cit*, p. 179
2 *Op. Cit*, p. 174

II.4. Se rencentrer sur soi et se rendre autonome

L'autonomie dans l'auto-construction implique une démarche de responsabilisation et de prise de contrôle sur son propre environnement et développement. Comme l'explique Paul Bélanger[1] dans son livre *Parcours éducatifs: construction de soi et transformation sociale*[2], la construction de soi est un processus continu où l'individu participe activement à sa propre transformation en adoptant des méthodes d'apprentissage tout au long de la vie, et en intégrant des expériences diversifiées pour atteindre une autonomie véritable.

1 Paul Bélanger est un professeur émérite à l'UQAM et est également directeur du Centre interdisciplinaire de recherche et de développement en éducation permanente (CIRDEP). Toute sa carrière durant, le sociologue a poursuivi une seule et même mission fondamentale et démocratique : favoriser un accès à l'éducation pour tous, à tous les âges et à toutes les étapes de la vie.

2 BELANGER P. Parcours éducatifs: Construction de soi et transformation sociale (*Self-construction and social transformation: lifelong, lifewide and life-deep learning*), Les Presses de l 'Université de Montréal, UNESCO, 2015

II.4.a. Autonomie relative

De la même manière que l'on parle de cuisine sans avoir soi-même moulu le blé pour en extraire la farine, on parle d'auto-construction sans évoquer la panoplie d'objets et de services préexistants à l'action d'auto-construire. En cela, nous construisons de nous-mêmes mais jamais sans partir de rien, ni d'aucune forme d'aide. Le principe de récupération de matériaux s'inscrit dans la même logique. Pour pouvoir récupérer, encore faut-il qu'il y ait eu une production antérieure des matériaux à réutiliser. L'autonomie complète voire absolue supposerait donc que l'auto-constructeur fabrique ses propres outils, abatte ses propres arbres pour en faire des bastaings, des poutres, des chevrons et autres éléments de structure, qu'il fabrique également son système de tuyauterie, d'évacuation, d'électricité au besoin, mais également son lavabo, ou sa fourchette.

Ne dépendre de rien ni de personne est donc un non-sens. Nous sommes interdépendants et nous avons chacun et chacune reçu une instruction, une éducation qui nous pousse à nous orienter vers certains outils plutôt que d'autres, qu'ils soient matériels ou humains.

Dans le monde merveilleux de l'écologie, l'autonomie se définit également par la capacité à se fournir en énergies, généralement vertes, pour alimenter en électricité et en eau nos modes de vie. Qu'il s'agisse de l'installation de panneaux solaires, de cuves pour récupérer l'eau de pluie, de système de filtration ou de showerloop[1], la mise en place de tels systèmes nécessite des coûts importants, qui parfois ne sont pas rentabilisés avant plusieurs dizaines d'année.

1 Le showerloop est un système qui, fermé, permet de filtrer l'eau qui coule, en temps réel, et ainsi de la réutiliser. La douche fonctionne avec 10 litres d'eau. la Showerloop recycle indéfiniment les mêmes 10 litres d'eau. Techniquement, l'eau versée dans le bac à douche est remontée dans les tuyaux grâce à une pompe. Ce principe peut s'appliquer en continu dans la maison avec, par exemple, la récupération des eaux de la machine à laver, du robinet, etc.

« L'autonomie ça veut dire du fric. Pour mettre des panneaux solaires ou récupérer l'eau il faudrait que j'ai facilement 20 000 ou 30 000 balles de plus. Si je voulais récupérer l'eau de ce toit ce serait carrément génial mais il faut des sacrées cuves, pompes, tout le bordel... Les panneaux solaires pareil. Donc moi l'autonomie j'y ai même pas pensé. J'avais 40 000 balles, tu peux pas tout faire avec 40 000 balles. »[1]

L'autonomie dans la production ne rime pas non plus avec une production autonome. Il faut pouvoir entretenir les panneaux solaires, les pompes, les cuves, pouvoir les réparer. Il ne s'agit donc pas, en somme, d'uniquement les poser et attendre que l'énergie ruisselle. Si Shannah éprouve le désir de se passer de ses factures d'énergie, elle veut aussi pouvoir avoir de l'électricité chez elle. Elle ne veut donc pas, comme Sylvain l'a décidé, se passer de tout un tas d'appareils qui nécessitent de l'électricité. Sylvain lui, est autonome surtout parce qu'il est sobre. Il ne consomme *quasi* rien, et il le dit lui-même : « Le but c'était surtout d'éliminer le maximum de tout ce qui était électrique, de trouver une alternative, pour réduire au maximum mes besoins en électricité. Pour pas être en galère, à faire une installation à 40 000 balles.»[2] Il prévoit également une installation solaire, et il ajoute : « vu la toiture que j'ai et vu comme ça pleut ici, mon idée c'est d'enterrer une citerne de récupération d'eau de pluie et de repomper, filtrer, comme c'était mon métier en plus... L'eau que je récupère c'est pour la boire et s'en servir. Le but du jeu c'est de garder l'abonnement mais seulement si un jour je suis en galère.»[3]. Il me fait également part de ses inquiétudes vis-à-vis des périodes de sécheresse durant l'été. Pour lui, impossible de pouvoir se passer d'un réseau tierce s'il venait à ne plus pleuvoir pendant des semaines consécutives. Il souhaite tout de même conserver une forme d'autonomie sur la nourriture, contrairement à Elizabeth qui y voit tout un tas de contraintes.

1 CF «L'entretien d'Elizabeth», p. 209
2 *Op. Cit*, p. 191
3 *Ibid*

Elle me dit qu'elle ne pourrait cultiver que l'été, que l'autonomie alimentaire (ou auto-suffisance), nécessite trop de moyens (serre, moyens humains...). Sylvain, lui, a cette chance de pouvoir se former auprès de son voisin agriculteur, avec qui il entretient des échanges de bons procédés. «Je préfère passer mon temps dans mon jardin à travailler avec Sylvain (son voisin) à ramener mes légumes, que d'avoir à aller travailler pour aller m'acheter mes légumes.»[1]

Pour Lionel, étonnamment, la balance entre ce qu'il pourrait produire en fruits/légumes et le travail qui lui apporterait l'argent pour s'acheter ces mêmes fruits et légumes, penche drastiquement du côté de l'achat, plutôt que du côté de la production, notamment parce qu'il part souvent en van. : « c'est incompatible avec le fait de partir en vacances déjà. Et en plus avec le temps que tu passes à le faire finalement ça ne rentabilise pas le fait d'acheter. Même si tu achètes au maraîcher du coin. Ici en plus on a la chance que ce soit très paysan donc tu trouves facilement des maraîchers qui font de la vente directe.»[2]

L'autonomie est un objectif pour nombre de nos auto-constructeurs. Ce désir de résilience et de sobriété vient avec l'ensemble de leurs valeurs écologiques. Conscients des enjeux à continuer de développer leur autonomie, chacun adapte ses outils en fonction de ses besoins et de son budget. L'autonomie représente un investissement important, tant sur un plan budgétaire que sur un plan physique. Si Lionel transpire un peu pour aller couper du bois de chauffage[3], tout le monde n'a pas les capacités de le faire. Pour être autonome, il faut avoir l'argent, la santé et le temps.

1 *Op. Cit*, p. 189
2 *Op. Cit*, p. 226
3 Lionel me dit «Les gens qui se tapent des factures à 1500 euros par mois, moi avec le bois il faut juste que je transpire un peu pour aller le couper et je me chaufferai toujours. Je n'aurai jamais à m'inquiéter parce que j'aurai toujours un minimum d'électricité avec ma batterie solaire, toujours de quoi me chauffer et de quoi cuisiner.».
CF «L'entretien de Lionel», p. 218

II.4.b. Recherche d'une autre forme de soi

Si l'autonomie est relative, elle est aussi croissante à mesure que l'on s'autonomise. C'est un processus qui se retrouve dans le faire et dans la finalité du projet, ce qui reviendrait à dire que plus l'on s'autonomise (sur l'alimentation, sur les compétences acquises pour faire soi-même, sur les énergies consommées, etc), et plus l'on peut pousser l'autonomisation jusqu'à sa forme la plus complète.

Pour Marx, nos sociétés contemporaines - principalement avec la division du travail actuelle - tendent à diviser l'homme, ne plus en faire un homme complet. Les individus se spécialisent et ne sont pas reconnus pour l'ensemble de leurs compétences, par l'organisation du travail, ils n'en voient plus le fruit, puisque ce dernier est souvent découpé et divisé entre plusieurs acteurs, dans un but d'optimisation, de rendement, mais qui aliène les travailleurs à la répétition d'une tâche. Selon Marx, le fait que les travailleurs ne soient pas détenteurs des moyens de production entraîne une situation de dépendance les empêchant d'exercer pleinement leur liberté. Selon cette théorie, ils sont dépossédés d'une partie d'eux-mêmes : ce processus correspond à l'aliénation sociale. La pratique de l'auto-construction, telle que j'ai pu l'observer semble à même de favoriser la désaliénation sociale en permettant de centrer la perception des individus sur leurs capacités, et non plus sur leur rôle. En entreprenant d'auto-construire, les auto-constructeurs doivent, à la manière des auto-entrepreneurs, se munir de diverses casquettes, allant de celle du comptable au gestionnaire de projet, en passant par le directeur des travaux, l'architecte, et parfois le charpentier, le couvreur, le plaquiste, le peintre en bâtiment, le carreleur, l'électricien, le plombier, le menuisier, ou encore le cuisiniste. L'ensemble de ces métiers qui représentent, à travers leurs rôles, un vocabulaire, une posture et une manière de travailler différente, sont regroupés sur un même chantier, et parfois en une même personne.

Quand je me suis questionnée sur une éventuelle réorientation en Graphisme à l'ISCID, les enseignants référents ont insisté pour me dire qu'à vouloir être spécialiste de tout, je ne serai spécialiste de rien. Et c'est peut-être vrai, mais ça ne m'a jamais empêchée d'intégrer des notions de graphisme dans mes projets de design d'espace. Personne n'a attendu d'être menuisier pour se fabriquer une table d'appoint, et personne n'a attendu d'être cuisinier pour concocter une délicieuse blanquette de veau.

Les choses se font, et en apprenant ici et là, en empruntant aux autres les connaissances de divers métiers, en se fondant, par la force des choses, dans la peau des spécialistes qui pour certains nous font l'honneur du partage, la vulgarisation est parfois suffisante pour atteindre des objectifs personnels.

Cette possibilité d'accumuler les casquettes et les rôles, en plus de nous autonomiser, nous pousse parfois dans nos retranchements, ou révèlent des parties de nous-mêmes. Elizabeth ne savait pas construire avec du bois, et aujourd'hui elle est bien plus qu'une architecte au RSA. Déjà toute jeune, elle supportait plusieurs rôles : «Je faisais mes petits trucs à côté, j'allais jardiner, leur installer un chiotte, ou changer une fenêtre, faire une salle de bains...»[1]. Aujourd'hui elle est même YouTubeuse.

L'auto-construction enlève, de fait dans sa définition, la notion de professionnels. Il va donc de soi que les attentes dirigées envers un professionnel ne sont pas les mêmes que lorsque l'on entreprend un projet pour soi-même. Par exemple, les cuisines vendues par des cuisinistes ou des industriels ont généralement un nombre limité de choix sur la hauteur des plans de travail. A moins de la faire faire sur-mesure pour des prix ahurissants, chez nous, rien ne nous oblige à respecter une norme prédéfinie. La norme, dans l'auto-construction, c'est déjà le sur-mesure.

1 *Op. Cit*, p. 208

Faire quelque chose qui nous correspond, de la taille à la forme, en passant par les matériaux, et faire en fonction des compétences que l'on a, et celles que l'on se pense capable d'assimiler, sont autant de cartes dans notre jeu quand on se lance dans une telle entreprise, celle du bâti et celle de notre propre accomplissement.

A mesure que le chantier avance, nos auto-constructeurs connaissent de mieux en mieux leurs capacités, celles qu'ils ne soupçonnaient pas toujours par le passé, et c'est ce que me confirme Marie-Sophie : « Je sais pas si je sais faire plein de choses mais j'ai construit ma maison, et ça j'aurai jamais pensé le faire dans ma vie. C'est sûr que je sais faire plein de choses que je savais pas faire avant.»[1]

1 *Op. Cit*, p. 184

Chapitre III

S'extraire ou faire corps avec la société ?

III.1. S'affranchir des normes, en créer de nouvelles

« Je pense pas que la volonté ce soit d'être différent. Je pense que la volonté c'est d'avoir mieux que ce qu'on a, avec les moyens qu'on a. Évidemment que ça revient à être en dehors de la norme, mais je pense pas que le désir ce soit d'être hors-norme. Le désir c'est d'avoir une vie qui nous correspond plus, avec les moyens qu'on a.»[1]

Shannah

1 *Op. Cit*, p. 198

III.1.a. Sortir d'un système

Sortir de son appartement, de sa «zone de confort» pour auto-construire sans vraiment savoir quand est-ce que le projet sera abouti, ce n'est pas tout le monde qui en a l'opportunité. Sylvain est tombé sur cette grange du XIIè siècle et a décidé de la rénover, il en avait vraisemblablement les moyens, mais ce n'était pas son projet de départ : «A la base moi je cherchais un terrain plus grand, vraiment grand, quelques hectares, et je voulais me construire mon ossature bois, maison de paille, récupération d'eaux de pluie, enfin autonome quoi »[1]. Pareil pour Lionel, qui a trouvé ce cabanon de jardin grâce aux parents d'un de ses amis, mais qui s'imaginait vivre en habitation légère : « L'idéal pour moi aurait été un terrain avec un habitat léger en auto-construction, comme une Tiny house ou une maison sur pilotis. [...] pour moi, le but était de construire entièrement quelque chose de beaucoup plus petit que ce que j'ai actuellement. »[2] S'ils ont pu se laisser aller aux opportunités qui s'offraient à eux, c'est aussi parce que Lionel et Sylvain ont peu de contraintes professionnelles et familiales. Ils n'incluent personne d'autre qu'eux-même dans leur projet, ce qui facilite les choses. Lionel, qui part d'ailleurs souvent en van, n'a pas d'enfant et c'est grâce à ça qu'il a des possibilités que d'autres n'ont pas : « Oui tout à fait, c'est ce que je voulais dire. C'est un mode de vie. J'ai décidé de ne pas faire d'enfant donc ça m'a permis de vivre cette vie sans cette contrainte. Si j'avais décidé d'en avoir un, j'aurais sûrement choisi un mode de vie plus classique mais j'aurais été moins heureux.»

Shannah, qui au contraire est, elle, mère d'une petite fille de dix ans, me confirme quand même les propos de Lionel : « Je pense que des fois on a pas le choix. Si j'étais mère de trois enfants ce serait inenvisageable. [3]

1 *Op. Cit*, p. 185
2 *Op. Cit*, p. 213
3 *Op. Cit*, p. 202

Même en étant mère d'une fille et à l'époque en étant célibataire quand j'ai décidé de ce projet, mon projet était dirigé sur trois ans. Je voulais économiser pendant trois ans parce qu'évidemment je pouvais pas partir dans l'instant. Donc évidemment que tout le monde a ses obligations, y a des gens qui sont dans des situations qui leur permet pas du tout de faire ce genre de choix.»[1] Elizabeth, comme à son habitude, ne s'est pas du tout posé ce genre de question à l'époque où elle est devenue maman. Elle m'a longuement raconté sa vie en collectif, ses galères dans ce qui ressemblait à un mélange entre un squat et un éco-liieu, et m'a mentionné seulement à la fin que sa fille était déjà née à cette époque.

SI la question des enfants est dominante dans cette partie de notre réflexion, c'est parce que ce sont souvent par leur biais que passe tout un tas d'obligations : si l'enseignement à la maison est autorisé, sous conditions, encore faut-il avoir le temps et les moyens en matière de connaissances et de pédagogie pour le faire. Autrement, il faut aller à l'école, cinq jours sur sept. Sortir de la norme, décider d'aller auto-construire quelque chose quelque part sans avoir l'assurance ni du temps que cela va prendre, ni quelle forme de stabilité cela va nous apporter, c'est déjà une entreprise ambitieuse. Imaginez une seconde de devoir amener vos enfants à l'école, les récupérer, suivre leur scolarité, les amener en activité extra-scolaire (ou faire de son chantier une activité extra-scolaire, au choix), tout en assurant les allers/retours sur le chantier. Seul, comme Lionel et Sylvain, c'est *kamikaze*[2].

Pourtant, et malgré toutes les contraintes que cela implique, c'est aussi en direction de leurs enfants, en direction de l'avenir, que se tourne le projet d'auto-construire et de choisir un mode de vie alternatif. :

1 *Ibid*

2 Je reprends ici l'expression qu'utilise Shannah quand elle parle d'auto-construire seul. Dans cette partie, elle ne parle même pas de celles et ceux qui ont des enfants à leur charge au moment de leur chantier, mais uniquement de la partie auto-construction.

> « C'est pas qu'une question écologique, y a aussi une vraie volonté d'offrir à ma fille quelque chose qui sorte du parcours ordinaire, quelque chose qui sorte du parcours scolaire classique. [...] Après pour ma fille par exemple, c'est vachement une question de moyen, parce que si j'avais l'argent elle irait dans une école alternative, dans un endroit à la campagne, dans quelque chose de vraiment différent, et là tout ce que je peux espérer pour elle c'est l'école publique ou l'école privée, mais ça se rapproche pas de ce que je veux, et toutes les écoles vraiment alternatives j'y ai pas accès, donc oui y a un choix de mode de vie qui est orienté par le fait que je peux pas, avec mes moyens, lui apporter ce que je voudrais lui apporter, avec quelque chose en collectif. »[1]
>
> Shannah

Il y a, dans cette vie faites de petites subversions, quelque chose de très attrayant. Si le principe est globalement instrumentalisé par la bourgeoisie (les écoles alternatives sont souvent privées, payantes, par extension elles sont moins un réflexe des classes populaires), la possibilité d'élever son enfant en dehors de la norme est un désir en train de se développer.

Tout le monde est en mesure de comprendre que nous sommes toutes et tous à la recherche d'une individualité singulière. C'est, au-delà de ce que nous pousse à faire le marketing, le signe d'une empreinte au monde particulière.

III.1.b. Créer un autre système

Les éco-lieux, également appelés éco-villages ou éco-hameaux, sont des communautés intentionnelles, pensées pour vivre ensemble dans un mode de vie durable et en harmonie avec la nature. Ils sont nés en réponse aux préoccupations croissantes concernant les impacts environnementaux et sociaux de la vie moderne.

1 *Op. Cit*, pp. 195, 198

« J'ai fait des plans pour des gens qui font des éco-lieux. Moi je trouve ça très sympa si ça se passe bien. Ça a démarré avec le mouvement hyppie quand j'étais jeune.»[1]

Elizabeth

Les premiers éco-lieux trouvent effectivement leurs racines dans les mouvements contre-culturels des années 1960 et 1970, notamment dans les mouvements hippies et la contre-culture environnementale. Ces groupes recherchaient des alternatives à la société de consommation, prônant un retour à la terre et une vie communautaire plus simple et plus écologique. L'une des premières expériences connues est celle de Findhorn en Écosse, fondée en 1962, qui est devenue un modèle pour les éco-villages modernes.

Nous parlions du modèle scolaire classique dans la partie précédente, nous pouvons donc aborder ici les modèles alternatifs à la scolarité conventionnelle, et de manière générale aborder les modes de vie qui se soustraient du schéma classique, pour créer d'autres schémas, avec d'autres normes. Dans sa contribution à l'ouvrage « Habiter. Ou vivre autrement » paru en 2015 sous la direction de Laurence Costes[2], Geneviève Pruvost écrit un article autour de la vie dans l'éco-village de Valondes. Elle décrit comment l'organisation collective a subi des mutations et montre que la question de la classe sociale indiffère les membres de la communauté : ce qui les attire dans cette vie à Valondes, c'est l'alternativité, la liberté et le rapport à la Nature. Dans cet éco-village, les habitants construisent évidemment leur propre maison : « aux vastes bâtisses en paille, en terre ou en chanvre, bénéficiant de crédit d'impôts, sont préférées des cabanes de taille très modeste (sans étage, une petite pièce), à même le sol, bricolées soi-même, sans permis de construire, avec les matériaux trouvés sur place.»[3]

1 *Op. Cit*, p. 209

2 COSTES Laurence, *Habiter. Ou vivre autrement*, Socio-Anthropologie n°32, 2015

3 PRUVOST Geneviève, *Faire village autrement, Des communautés introuvables aux réseaux d'habitats légers*, Habiter. Ou vivre autrement, Socio-Anthropologie n°32, 2015

Pour ce qui est de l'éducation, elle explique que Valondes est alimenté par de nombreux nomades, qui préfère se soustraire du cadre scolaire normatif : « Une partie du réseau Valondes a poussé cette logique jusqu'au bout en partant avec leurs enfants deux ans sur les routes européennes en camion et roulotte pour faire un spectacle itinérant, en cohérence avec le projet de déprise d'avec le monde conventionnel et dans l'idée militante de « véhiculer » au sens propre et figuré leur mode de vie.»[1] Cette manière de vivre n'est pas sans rappeler le projet initial de Shannah, qui consiste à partir entre 3 et 5 ans sur les routes d'Europe avec sa fille en faisant l'éducation à la maison.

Pourgues, un éco-village en Ariège, a été fondé début 2016 par quatre amis (Ramïn, Marjorie, Yohan et Benjamin) qui géraient autrefois l'École dynamique, dans le XIVe arrondissement de Paris. Cette école démocratique, la première du genre en France, le petit groupe l'a créée en se fondant sur la philosophie de la Sudbury Valley School.[2]

C'est ainsi qu'avec le projet à Pourgues[3], l'idée fait son chemin parmi les membres du réseau de l'éducation démocratique. C'est donc à partir de réflexions sur la liberté dans l'éducation, qu'un projet d'une telle ampleur a pu voir le jour. L'éco-village est actuellement composé de 42 personnes dont 18 enfants, et ces enfants ne vont pas à l'école comme tout le monde.

1 *Ibid*

2 La philosophie de la Sudbury Valley School repose sur la liberté totale des élèves dans la gestion de leur temps et de leurs activités, sans cours obligatoire ni programme fixe, favorisant ainsi l'autonomie et la responsabilité personnelle. L'école est organisée de manière démocratique, chaque membre ayant une voix égale dans les décisions. L'apprentissage est auto-dirigé, basé sur la curiosité naturelle des enfants. Les interactions sociales entre élèves de différents âges sont encouragées, permettant un apprentissage intergénérationnel et diversifié.

3 Site internet de l'éco-village de Pourgues : https://ecovillagedepourgues.coop/

Dans le reportage de Brut, nous y aperçevons des enfants qui choisissent de faire des ateliers d'anglais, de maths, mais qui se voient aussi proposer des cours de rempotage, de jardinage, d'exploration de la Nature, encadrés par les adultes présents.[1] Aujourd'hui, leur fonctionnement est localement démocratique : l'ensemble des décisions prises pour la communauté se joue aux votes, la bureaucratie est tournante, et chaque voix compte, et ce peu importe l'investissement de départ.

La vie en éco-lieu offre une échappatoire salutaire à l'uniformité étouffante, aliénante de nos villes pré-construites, et palie parfois à la solitude de certaines personnes qui décident tout de même de vivre en dehors de la norme. Si la jeunesse est au coeur de ce type de projet, *a contrario*, la tranche d'âge de nos grands-parents peut aussi être attirée par ce mode de vie.

C'est en tout cas ce que nous offre en exemple la création d'un lieu partagé, auto-construit par des retraités : Bernard, Nicole, Joël, Marie, Marie-Jeanne, Paul, et Isabelle, se sont investis dans un chantier hors-norme pour leur âge, pour «ne pas vivre seuls là où nous habitons». Bernard met ici le doigt sur l'isolement des personnes âgées, en portant un projet à l'inverse de la logique de la maison de retraite, à laquelles ils auraient été prédestinés.[2] Ensemble, ils construisent leur lieu de vie pour la fin de leurs beaux jours.

Ces nouveaux modes de vie, qui ne se soustraient pas tout à fait des besoins matériels et des fonctionnements démocratiques préexistants, créent tout de même de nouvelles manières de se réapproprier son destin, en étant dans la marge sans pour autant sortir de la feuille.

1 BRUT, *Ariège : un écovillage où les enfants ne vont pas à l'école*, YouTube, 25.01.2023

2 HAGG Marine, DESCOUBES Manon et LHOSTE Thomas, *Ma maison «faite maison»*, Envoyé Spécial, 18.04.2024



54. Findhorn, l'écovillage écossais *quasi*-autosuffisant, Buildgreen, 2018



55. Findhorn, l'écovillage écossais, les habitats en fûts de whisky, Mr. Mondialisation 2016



56. Findhorn, les habitants de l'éco-village, Mr. Mondialisation, 2016

III.2. Un désir égoïste, porté par le sens du collectif

> « Les personnes qui arrivent en écolieux vivent un effondrement, souhaitent quitter le système capitaliste qu'ils jugent à bout de souffle et être acteurs du changement. Elles souhaitent enseigner à leur enfant la capacité à se débrouiller seul par des savoir-faire manuels, par le travail de la terre, de l'autoconstruction. Elles souhaitent développer leur empathie, leur donner des valeurs de coopération, de soin, une qualité d'écoute, de respect par l'exemple que donne leur gouvernance partagée »[1]
>
> Julien Vey, Président et Co-fondateur
> de l'institut Supérieur de Design à Saint-Malo.

L'auto-construction est une entreprise d'abord dirigée vers soi-même : on se construit un capital propre, celui généralement de notre résidence principale, que l'on va pouvoir amener en succession à nos enfants si enfants il y a, et nous misons sur la sécurité d'avoir un toit. L'auto-construction peut être perçue comme un acte égoïste car elle repose sur le désir personnel, individuel, de se créer son propre espace, conforme à ses besoins et ses envies. Cependant, cet égoïsme apparent est souvent porté par un sens profond du collectif. En s'engageant dans l'auto-construction, les individus deviennent plus conscients de l'impact de leurs choix sur l'environnement et la communauté, ce qui les pousse à adopter des pratiques durables et responsables. Le processus d'auto-construction favorise également l'entraide et le partage de connaissances au sein des communautés. Les auto-constructeurs participent fréquemment à des chantiers participatifs pour apprendre et apprendre à apprendre, échangent des compétences et des ressources, et inspirent d'autres personnes autour d'eux à suivre une voie similaire, créant ainsi un réseau solidaire et engagé autour de valeurs communes. Cette dynamique collective transforme l'acte individuel en une contribution positive à la société, où le bien-être personnel et collectif se rejoignent.

1 GRALL Antoinette, «J'avais besoin de me reconnecter à la nature», ils ont fait le choix de vivre ensemble, dans un écolieu. FR3 Région, 28/10/2023

III.2.a. Le masque à oxygène

La métaphore du masque à oxygène dans l'avion nous apprend qu'en cas de dépressurisation, des masques à oxygène tomberont devant notre visage. La consigne qui suit est claire : nous devons d'abord placer le masque sur notre visage avant d'aider les autres passagers autour de nous, parce que si nous ne le faisons pas, nous ne serons plus en mesure d'aider qui que ce soit.

Cette métaphore n'a jamais été citée lors de mes entretiens et pourtant il apparait clairement qu'il s'agit là d'un même mode de pensée dégagé par mes entretenus. Chacun m'a dépeint un monde dans lequel, par le biais de leur entreprise, ils pourraient avoir accès à des sphères plus conscientes de l'autre, afin de venir en aide aux plus démunis.

En mars 1845, Henry-David Thoreau commence la fabrication d'une cabane de pin. Ses dimensions sont de 3 x 4,5 m soit 13 m^2. Elle est située sur les rives de l'étang de Walden, à 2,4 km de sa maison natale. Il dort dans sa cabane dès la nuit du 4 juillet 1845. Thoreau quitte définitivement sa retraite de Walden Pond le 6 septembre 1847. Il y passe donc 2 ans, 2 mois et 2 jours. Le sentiment d'avoir renouvelé son existence au contact de l'élément naturel l'a orienté vers un véritable engagement écologiste. C'est lors de son séjour à Walden Pond que Thoreau tient son journal à partir duquel il écrit Walden ou la Vie dans les bois[1].

Après la publication de «Walden», Henry David Thoreau s'est profondément engagé dans l'activisme environnemental et social, reflétant son engagement croissant pour la conservation écologique et les libertés civiles.

1 THOREAU Henry-David, *Walden ou la Vie dans les bois* (titre original Walden; or, Life in the Woods), Ticknor and Fields, 1854

L'activisme environnemental de Thoreau s'est manifesté dans ses observations minutieuses et sa défense de la préservation de l'environnement. Il était un naturaliste pionnier, enregistrant des observations détaillées de la flore et de la faune autour de Concord, Massachusetts. Ses études sur la succession forestière et la dispersion des graines ont grandement contribué à la science écologique. La vision de Thoreau s'étendait à des efforts concrets de conservation, puisqu'il plaidait pour la création de parcs publics et la préservation des zones sauvages, affirmant que chaque ville devrait avoir une «forêt primitive» mise de côté comme bien commun pour la récréation et l'instruction.



57. Réplique de la cabane de Henry David Thoreau. Artiste inconnu



58. Réplique de l'intérieur de la cabane de Henry David Thoreau. Artiste inconnu.

L'auto-construction, en tant qu'acte par essence égoïste, a un impact durable sur la communauté. En créant des habitats respectueux de l'environnement et en adoptant des pratiques de construction durables, les auto-constructeurs contribuent à la préservation de l'environnement et à la promotion de modes de vie durables. Cet engagement envers la durabilité inspire également d'autres personnes à suivre des pratiques similaires, amplifiant ainsi l'impact positif sur une plus grande échelle. Un cercle vertueux, dans lequel chacun peut trouver sa place.

Tout comme les consignes de sécurité dans un avion insistent sur le fait de mettre son propre masque à oxygène avant d'aider les autres, l'auto-construction met en avant l'importance de s'assurer que ses propres besoins et ressources sont en ordre avant de pouvoir envisager d'aider les autres. Construire sa propre maison nécessite une planification minutieuse, une évaluation réaliste de ses compétences et une gestion efficace de ses ressources. Ce processus d'auto-préparation permet de créer un environnement stable et sécurisé pour soi-même, ce qui est une base essentielle pour pouvoir offrir un soutien fiable et durable aux autres, comme l'a fait Henry David THOREAU, ou encore Elizabeth Faure, qui s'est maintenant lancée dans les «tutos», pour construire sa maison en A. Son expérience lui a permis de pouvoir transmettre ses connaissances et ses méthodes à bien des personnes : de celles qui lui ont rendu visite à celles qui se retrouvent, en grand nombre, sur des groupes facebook dédiés à la construction de maisons en A, et dont la bannière est le documentaire d'Elizabeth.

Si tout le monde ne lance pas de mouvement politique ou communautaire autour de leur auto-construction, force est de constater que les projets et les ateliers ouverts permettent à un nombre grandissant de personnes de se projeter dans leur chantier. Du bien commun, en somme, accessible au plus grand nombre.

III.2.b. Des projets tournés vers son prochain

Une fois que l'on est sécurisé par son propre foyer, il est question, pour nos auto-constructeurs, de pouvoir accueillir et de venir en aide à leur prochain. C'est le cas de Sylvain, qui dans le projet de rénovation de sa grange, souhaite faire de cet endroit un lieu partagé, prêt à accueillir : « Accueillir des gens par exemple qui viennent se poser là, passer le week-end en camion parce qu'ils cherchent un coin pour dormir la nuit ou passer 3 jours sympas, accueillir quelqu'un qui a eu un souci, qui a besoin de venir au vert pendant 15 jours parce qu'il a un souci dans sa vie à régler, lui proposer des solutions. »[1]

Shannah également n'envisage pas le futur sans un projet social l'accompagnant : « le projet social qu'il y a derrière c'est d'avoir plusieurs habitations sur le terrain et accueillir des gens qui sont soit en difficulté financière soit en difficulté sociale, ou en tout cas qui sont un peu exclus ou qui ont des problèmes, pour leur permettre d'avoir un endroit où habiter de façon relativement courte. [...] Avec la possibilité d'être nourris et logés, contre du service : travaux, jardins, animaux, suivant ses compétences. »[2]

Elizabeth elle, s'est contentée de construire 180m2 habitables pour montrer que c'était possible de construire aussi grand ou plus petit. Elle n'utilise pas la totalité de sa construction au quotidien : elle occupe le rez-de-chaussée et entrepose ses outils à l'étage. Le reste de l'étage, qui n'est pas terminé, sert de dortoir pour les gens qui viennent lui rendre visite. Et des visites, ça, elle en a. Depuis le documentaire et la création du site « La maison en A », Elizabeth s'est vue ouvrir sa porte à un peu tout le monde, dans le prolongement de ce qu'elle est : accueillante, chaleureuse, aidante et pleine de bons conseils.

1 *Op. Cit*, p. 189
2 *Op. Cit*, p. 205

Si elle vit seule aujourd'hui, ça n'a pas toujours été le cas, bien au contraire. Elle me raconte, avec une pointe de nostalgie, cette communauté qu'elle s'est trouvée à former malgré elle : « Là où j'habitais, on avait une maison puis les potes venaient en vacances, mais ils repartaient jamais. Donc petit à petit c'est devenu une communauté. C'était dans une maison qui était pas loin d'ici, à 15km. Je suis partie et revenue. On s'est retrouvés tout d'un coup on était une dizaine, si c'est pas plus.»[1]

Elle, n'a vraisemblablement pas attendue d'être en sécurité pour venir en aide aux autres, car c'est ce qu'elle a fait tout au long de sa vie. Elle a pourtant poursuivie cet élan après la construction de sa maison.

Pour les auto-constructeurs, c'est presque la continuité logique de leur projet : comment peuvent-ils retirer des enseignements précieux ou des coups de main ponctuels pour leur projet s'ils ne peuvent pas, en retour, s'occuper des autres ? Shannah m'explique que c'est du donnant-donnant, elle estime que si elle a reçu de l'aide, elle en donnera en retour naturellement : « Si y a besoin de donner un coup de main et que j'ai des compétences qui peuvent servir, c'est évident, je suis vachement dans ce principe là de « si tu m'as aidé à déménager, je vais t'aider à déménager », pour moi ça fait partie des principes.»[2]

Elle considère également que le fait d'habiter à la campagne, là où les projets d'auto-constructions sont les plus courants, permet davantage de pouvoir venir en aide aux autres. Elle met cela en parallèle avec les modes de vies urbains :

1 *Op. Cit*, p. 208
2 *Op. Cit*, p. 207

> « Je pense qu'il y a pas plus recentré sur lui-même que quelqu'un qui vit en ville. Le « métro, boulot, dodo » fait qu'on est exclusivement centré sur nous-même. Je juge pas les gens qui vivent à Paris et qui ne regardent personne. Je pense que quand on vit à Paris, à Lyon, à Marseille, on a pas d'autres choix pour survivre que de ne s'occuper que de ses affaires. [...] [Quand] on se retrouve à des endroits où on est peut-être moins au mètre carré, il se trouve que les réseaux d'entraides, la vente des producteurs, les marchés, toutes ces choses là elles sont faites en campagne et ça permet quand même un contact avec le monde. »[1]

Les liens entretenus entre les gens sont plus « familiaux », plus communautaires. Les mondes associatifs ruraux et urbains sont bien différents : les associations en ville viennent en aide aux plus démunis, elles sont nombreuses et palient généralement aux manquements de l'Etat. Sans-domiciles, minorités, étrangers : la chaine de solidarité en ville est - je l'ai expérimenté au cours de mes années militantes- , tournée vers l'individu en raison des difficultés individuelles rencontrées dans la ville : problématiques d'insertion, manque de logements, manque d'aides alimentaires, etc. Si Shannah a pu offrir une aide en ville (je me souviens qu'elle était allé apporter des affaires et de la nourriture à un squat pour des personnes en situation de grande précarité), elle ne pouvait cependant pas accueillir les personnes chez elle. Quand je vivais dans mes 15m2 sans douche ni toilettes privatives, je n'avais moi-même pu loger qu'en appoint des personnes en grande difficulté. A la campagne, là où les possibilités sont plus nombreuses en raison de l'espace disponible, les initiatives d'aide sont bien différentes. Alors qu'elle s'est retrouvée sans nouvelles de sa famille ou de ses amis pour travailler sur son chantier, Elizabeth a vu des gens du village venir l'aider :

1 *Op. Cit*, pp. 199-200

« Y avait le cantonnier du village qui est venu m'aider »[1], et il est venu avec son fils. Aussi, les aides apportées dans les villes sont généralement paliatives, là où à la campagne les opportunités de pérenisation sont plus nombreuses. Aider son voisin, échanger, participer à la vie d'un quartier, sont tout autant d'actions qui favorisent le vivre-ensemble et stabilisent les relations. Une toile solidaire semble se former d'elle-même au sein de communautés rurales, que les auto-constructeurs investissent consciemment.

Aussi l'auto-construction permet-elle de modeler son projet en fonction de ces desseins sociaux, depuis l'intérieur, en dédiant par exemple un espace accessible et ouvert à l'extérieur, contrairement à la vie en ville ou dans le pré-construit, n'offre pas cette palette de possibilités. Les installations dites « sauvages » sont d'ailleurs visibles dès lors que l'on sort des villes, mais ne sont pas pour autant dérangées par les habitants des installations plus classiques. Parfois, cela éveille même la curiosité des passants. A l'abri des regards, il y aurait donc quelque chose de profitable dans le fait de pouvoir s'isoler un peu de la densité urbaine et de construire quelque chose en lien avec ses attraits pour le bien commun, dans la forme que cela prend - plus libre -.

1 *Op. Cit*, p. 211

III.3. Une entreprise solitaire... ou pas : les réseaux d'entraides

« Formons donc, une nouvelle corporation d'artisans, sans l'arrogance des classes séparées et par laquelle a été érigée un mur d'orgueil entre artisans et artistes. Nous voulons, conçevons et créons ensemble la nouvelle construction de l'avenir, qui embrassera tout en une seule forme : architecture, plastique et peinture, qui s'élèvera par les mains de millions d'ouvriers vers le ciel du futur, comme le symbole cristallin d'une nouvelle foi. »[1]

Walter Gropius

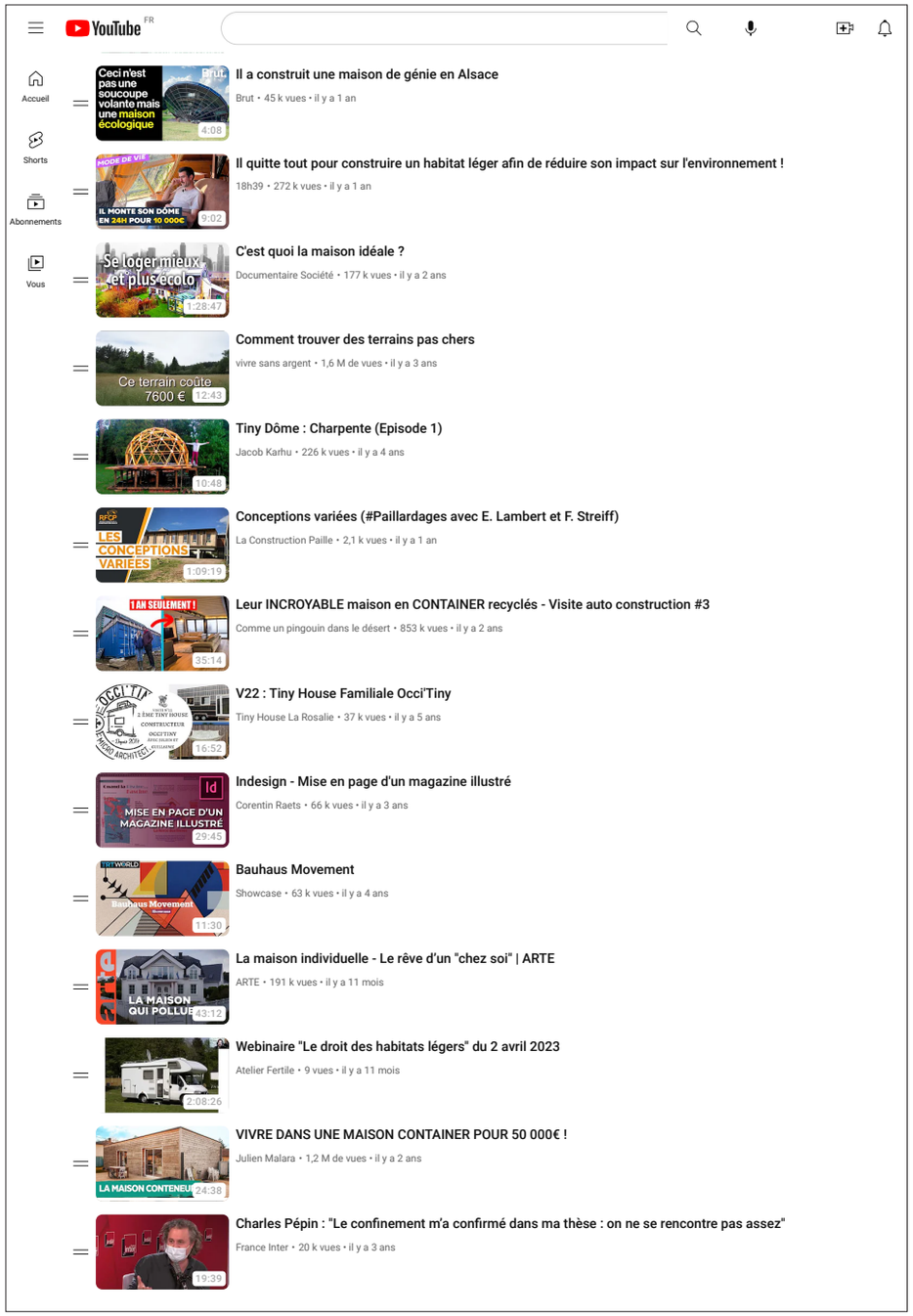
1 Walter Gropius, Manifeste du Bahaus, Weimar, Avril 1919

III.3.a. L'ère du numérique

L'utilisation du numérique - en l'occurence des sites internet et réseaux sociaux- comme moyens de transmettre, semble conditionner de nouvelles approches d'apprentissage.
Certains métiers techniques sont désormais montrés, décortiqués, expliqués, et mis en lumière au travers d'un système de partage, toutes plateformes liées. Certains vont même jusqu'à décortiquer avec suffisamment de pédagogie et de vulgarisation des aspects complexes de leurs connaissances et savoirs-faire pour les transmettre au plus grand nombre. Les initiatives sont nombreuses et partagées partout à travers le monde. Des projets à visée écologique et sociale peuvent être mis sur le devant de la scène, être financés en partie par des inconnus qui militent pour ces valeurs, et donc peuvent aboutir à des applications concrètes et matérielles. Véritables médiathèques virtuelles, les réseaux sociaux, blogs, pages, et sites internet sont un terrain de jeu pour apprentis et experts. C'est en partie grâce aux politiques sur la propriété intellectuelle, et à la numérisation de nombre de documents, que des ressources y compris très anciennes, se retrouvent en accès libre. C'est sur cet appui que se retrouve nombre d'auto-constructeurs et nomades.

Comme d'autres avant elle, Shannah n'envisage pas son projet sans ces ressources. Elle me dit : « Moi je comptais m'appuyer sur les ressources dont je dispose au niveau de l'entourage et internet. Les livres, les bouquins, tout ça, parce qu'il se trouve que c'est quelque chose qui devient vachement répandu, du coup les ressources y en a quand même énormément, de plein de façons différentes. »[1]
Comme elle, nous sommes nombreuses et nombreux à avoir pour premier réflexe de nous retourner vers les réseaux sociaux pour parfaire notre travail. J'ai moi-même eu recours à ce procédé des centaines de fois. Pour faire les maquettes, pour apprendre à dompter les logiciels de montage, ou encore pour fabriquer un meuble sur-mesure pour la cuisine, une table basse pour le salon, ou une table d'appoint pour un balcon.

1 *Op. Cit*, p. 196



59. Mes enregistrements sur YouTube, Capture d'écran, Cynthia SARTRE, 2024

Les recherches ont été nombreuses, et ont sollicité plateformes vidéo, groupes facebook et supports numériques en tout genre. Quelque part, ma pratique est en partie auto-initiée par ce réflexe là. «Comment faire de la pâte à papier ? Comment faire de la pâte à carton ? Comment mettre une police par défaut sur InDesign ? Comment appliquer un ombrage dans Photoshop ? Comment cintrer du bois sans vapeur ? ».

Si je tire chaque fois de ces recherches la réponse à mes questions, celle-ci s'accompagne généralement d'un lot d'informations supplémentaires que je ne cherchais pas initialement, mais que je suis ravie d'apprendre : les propriétés de certaines essences de bois, la chimie que cela engage, des raccourcis claviers que j'ignorais et qui me façilitent désormais les tâches, de nouvelles manières d'appréhender un chantier ou un projet, des éléments à prendre en compte pour des maquettes, des astuces, des idées dont je m'inspire pour après, et qui participent à une forme de veille...

L'ensemble de cette toile qui se tisse entre les initiatives et les gens, reste pour la plupart en accès libre ou participatif. La démocratisation des moyens et des ressources permet à chacun d'y trouver son compte, et d'ajouter sa pierre à l'édifice. Pendant le confinement, et alors que je rédigeais un mémoire sur l'origami pour valider ma licence en Art Plastique, j'ai trouvé un groupe facebook qui s'intitulait « bibliothèque solidaire du confinement » sur lequel étudiants et enseignants s'étaient tournés pour apporter ou trouver des ouvrages très précis.

Ce formidable élan participa à renforcer la culture des uns et des autres, leur permettant de travailler ou de découvrir des ouvrages vers lesquels ils ne se seraient pas tournés naturellement, et a agrandi le champ des possibles pour celles et ceux qui, initialement, n'avaient pas eu recours aux groupes d'entraides pour leurs recherches.

Alors que Facebook traine encore derrière lui l'image ringarde qui lui est associé, le réseau social conserve un engouement pour le partage des expériences des uns et des autres et permet, dans sa forme, de pouvoir contribuer à promouvoir des groupes d'entraides par communautés d'interêt.

III.3.b. Le rôle associatif, le réseau familial

L'auto-construction peut sembler être de prime abord une entreprise fort solitaire. Pourtant, les réseaux d'entraides et les associations sont nombreux, se multiplient même, et jouent un rôle prépondérant dans la transmission de savoir-faire. En France, des plateformes comme l'Atelier Fertile[1], le mouvement Colibris[2], l'association les Castors[3] partagent, forment, écrivent et créent des outils destinés à l'apprentissage. Les associations œuvrant dans le domaine de l'auto-construction sont souvent composées de bénévoles passionnés et compétents, issus de divers horizons professionnels tels que l'architecture, le génie civil, le bâtiment ou encore le développement durable. Elles offrent ainsi aux auto-constructeurs un accès à un savoir-faire varié et à une expertise technique, parfois difficile à obtenir.

1 Formateur-consultant en permaculture, Joris DANTHON fonde l'Atelier Fertile en 2018 et propose, par ce biais, de nombreuses formations autour de l'habitat alternatif, du droit, de la permaculture et de l'agroécologie.

2 Créé en 2007 sous l'impulsion de Pierre Rabhi et quelques proches, le Mouvement Colibris est un mouvement citoyen qui œuvre à l'émergence d'une société écologique et solidaire, radicalement différente, en favorisant le passage à l'action individuelle et collective.

3 Les Castors sont un mouvement d'autoconstruction coopérative né après la Seconde Guerre mondiale en France. Groupé en de multiples associations, il est aujourd'hui implanté au niveau national et compte près de 50 000 adhérents.Historiquement implantée, ce réseau permet aux auto-constructeurs de s'entraider, d'économiser sur leurs chantiers et de partager leurs savoir-faire.

Ces associations organisent des formations, des ateliers pratiques, des conférences et des rencontres thématiques, permettant aux auto-constructeurs d'acquérir les compétences nécessaires pour mener à bien leur projet. L'accompagnement associatif dans le projet d'auto-construire permet également de se mettre en lien avec des personnes déjà formées, ayant des connaissances plus pointues sur la législation, le cadre normatif et attendu des communes suivant leur PLU[1], par exemple. Il permet de fournir des informations sur les normes en vigueur, les permis de construire, les assurances nécessaires, ainsi que sur les différentes aides financières disponibles.

Grâce à leur expérience et à leur réseau, il peut également agir en conseil dans le choix des matériaux, des techniques de construction et des professionnels à solliciter. En dehors de favoriser la création de réseaux locaux et la mise en relation entre les différents acteurs du monde de l'auto-construction, l'approche du cadre associatif permet pour certains d'alléger la facture de leur chantier, en profitant de l'occasion d'un achat groupé et donc moins onéreux.

La possibilité de rencontrer des personnes aux compétences plus élargies que les notres, la possibilié par ce biais d'aller sur des chantiers, de se former en donnant un coup de main comme c'est le cas sur les chantiers participatifs organisés régulièrement sur des groupes et des réseaux d'entraides, est une réelle opportunité pour nos auto-constructeurs en herbe. Parmis mes enquêtés, Lionel a déjà participé à des chantiers participatifs, et Sylvain est le seul à avoir fait appel à ce type de toile. Elizabeth, elle, s'y refuse catégoriquement :

1 Le Plan Local d'Urbanisme (PLU) est un document d'urbanisme qui, à l'échelle du groupement de communes ou de la commune, traduit un projet global d'aménagement et d'urbanisme et fixe en conséquence les règles d'aménagement et d'utilisation des sols.

> « Tu deviens psychologue, la maman qui réveille, ils te racontent leurs histoires, tu fais la cuisine... quand est-ce que tu fais ton chantier ? Tu peux pas. [...] C'est pas possible, il était pas question que je prenne des gens pour m'aider parce que c'est plus de boulot et c'est plus de fric, parce qu'il faut qu'ils bouffent ces gens-là. Ils bouffent beaucoup, ils boivent beaucoup, et ils font pas grand chose. »[1]

Si on ne peut pas toujours compter sur des illustres inconnus rencontrés sur internet, on sait tout de même que l'on peut compter sur celles et ceux que l'on connait le mieux : les amis, mais surtout la famille. Cette dernière est une institution en matière de solidarité.

Dans la revue internationale d'action communautaire de 1987, Paul Cuturello met en lumière les pratiques consistant, pour les auto-constructeurs, à faire appel à leur entourage familial. Cette première instance de socialisation permet dans les temps de crise de pouvoir quand même ouvrir l'accès à la propriété. Paul C. relève que « ce qui apparaît le plus fréquemment (plus de la moitié des ménages) quand on observe le détail des combinaisons possibles entre les divers types d'aide c'est la combinaison d'une forme d'aide financière (argent ou héritage), voire des deux, avec l'aide directe à la construction proprement dite. À partir du moment où il y a aide de type financier, c'est-à-dire que le ménage arrive à mobiliser des ressources financières ou patrimoniales au sein de sa famille, il paraît aller de soi que la famille mette aussi la main à la pâte. »[2] Pour Shannah, l'implication de son entourage dans ses divers projets semble aller de soi : « je pense que se lancer dans un chantier comme ça seul c'est un peu kamikaze, je pense pas que ce soit impossible mais quand on a la chance d'avoir l'entourage qui a des compétences, et qu'on s'entend bien avec, ce serait sot de pas s'en servir. »[3]

1 *Op. Cit*, pp. 211-212
2 CULTURELLO Paul, *Une affaire de famille : l'auto-construction du logement*, Revue internationale d'action communautaire, 1987
3 *Op. Cit*, p. 206

J'ai la chance, pour ma part, d'avoir un frère qui s'est résolu à faire un CAP d'électricien. Il est certain que je le ferai intervenir sur mes projets futurs. Si j'ai en moi un réel désir de construire par moi-même, de l'aide en appoint est toujours la bienvenue. Les pères de Sylvain et de Mickaël les ont individuellement aidé ici et là, sans jamais toucher à la forme de leur projet. Le père de Sylvain, « il s'est proposé, Il a passé une semaine, il voulait me filer un coup de main pour faire le parquet, il a dit que ce sera ça de fait. On a fait le plancher en premier comme ça après on pouvait bosser.»[1]

Si pour certains, recevoir de l'aide s'est fait dans un mouvement spontanné, naturel, pour d'autres ça a été plus difficile. Elizabeth m'avoue avoir beaucoup souffert du manque d'engagement de sa famille :

> « La famille, ils sont très loin et puis ils étaient pas intéressés. Un des fils de ma nièce quand il a vu le film il a dit « mais pourquoi on n'est pas allé aider Elizabeth ? ». C'est le seul qui a dit ça. J'ai un neveu qui est tailleur de pierre qui aurait pu venir m'aider aussi mais ça l'a pas intéressé, ils sont même jamais venus pour voir la maison. Ma sœur elle est venue y a 3 ans, la maison elle est faite depuis 10 ans. Je voulais pas faire le projet seule, je pensais quand même que les potes allaient venir pour m'aider à monter les triangles tu vois. Ou au moins qu'ils allaient venir avec une bouteille fraîche et un pique-nique de temps en temps pour me soutenir, même moralement, j'aurais probablement pas demandé de m'aider physiquement, mais pour monter les trois premiers triangles ça aurait été sympa quoi, mais personne est venu. Ça m'a foutu un coup, ça a été très dur. C'était quand même des gens avec qui tu buvais l'apéro une fois par semaine, donc ça c'est pas cool. Là ça m'a foutu un sacré coup. J'étais bien triste. Ça m'a foutu un tel coup que maintenant je demande plus jamais, j'y pense même pas.»[2]

1 *Op. Cit*, p. 191
2 *Op. Cit*, p. 211

Si Elizabeth regrette tant l'investissement de sa famille et de ses amis sur son chantier (amis et famille qu'elle avait aidé par le passé), *a contrario*, Lionel, Marie-Sophie et Mickaël ont toujours tenu à ne pas dépendre des autres. Ils refusent catégoriquement l'aide de leurs proches. Lionel c'est parce qu'il est perfectionniste, ou entêté, qu'il veut faire les choses à sa façon : « Je ne suis pas quelqu'un de facile quand on bricole avec moi, quand c'est pour les autres ça va mais quand c'est pour moi c'est plus compliqué. Ça me permet de faire les choses à ma manière, à mon rythme et de ne dépendre de personne. [...] La seule chose pour laquelle j'ai demandé un coup de main, c'est transporter le poêle à bois. Il fait 120 kg. Déjà ça m'a ennuyé, pourtant c'est un super pote. J'ai vraiment du mal à demander de l'aide. Mais sinon je fais vraiment tout tout seul, en galérant ou en trouvant des systèmes. S'il y a un gros tronc d'arbre que je n'arrive pas à tirer, tu fais des petits rondins qui roulent et tu fais comme à l'époque, ou avec une poulie. C'est con parce que si j'appelle un ami, on monte le tronc en 5 minutes. Mais bon, c'est la satisfaction de faire soi-même.»[1]

Si l'aide des proches est systématique pour les uns, pour les autres cette aide semble être un obstacle indirect à leur désir de faire les choses par eux-mêmes. Suivant les conditions physiques ou matérielles, mais aussi suivant le tempérament de chacun, et leur désir de (se) prouver qu'ils peuvent s'en sortir seuls, ou au contraire d'inclure les leurs dans cette aventure, la famille est un socle sur lequel nos auto-constructeurs peuvent généralement compter.

1 *Op. Cit*, p. 223

Chapitre IV

Controverses

IV.1. Gentrification du marché

Sur le site Géoconfluences, site d'experts en géographie qui regroupe des publications en ligne à caractère scientifique, Anne Clerval (Maîtresse de conférences en géographie à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée) réintroduit une définition précise de ce qu'est le processus de gentrification :

> « La gentrification désigne une forme particulière d'embourgeoisement d'un espace populaire qui passe par la transformation de l'habitat, des commerces ou de l'espace public. Il s'agit d'une transformation sociale qui se traduit par une transformation matérielle et symbolique de l'espace. C'est aussi un processus d'appropriation d'un espace populaire par des groupes sociaux généralement issus des classes moyennes et supérieures et, parallèlement, une dépossession des habitants des classes populaires. »[1]

Le processus de gentrification touche toutes les sphères de notre société : de la consommation de vêtements de seconde main à nos lieux de vie et leurs mutations, la marge de la classe moyenne-haute et supérieure gagne littéralement du terrain sur celle des plus précaires. Les saisonniers vivant à l'année dans leur van aménagé se sont trouvés submergés - sans doute par effet de mode - par d'autres van-lifers qui, sans en connaitre les codes, se sont lancés sur les routes avec d'autres moyens que les leurs. Fini le petit camion avec quatre tasseaux vissés à la tôle pour en faire un lit, un évier de fortune et des rangements exigüs : bienvenue au tout confort d'une maison dans des 3 à 6 m2, avec isolation à la pointe et panneaux solaires sur le toit. S'il existe toujours tous types de budget pour tous types de projet, force est de constater que les acteurs du marché de l'habitat ont bien compris qu'il y avait là de nouveaux services à proposer.

1 https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/gentrification

Du kit à la IKEA pour construire soi-même sa Tiny House au service d'accompagnement de projet en lien avec des partenaires du secteur, la promesse réside en un gain de temps et un accès à la propriété (par extension à la liberté : pur concept marketing) immédiat, avec la satisfaction d'avoir - un peu - mis la main à la pâte.

Or ce fantasme de vivre de peu grâce à la facilitation des processus de fabrication et d'assemblage, qui donne le sentiment d'un accomplissement sans changer viscéralement nos compétences, n'est qu'une illusion de ce qu'est l'écologie, le minimalisme et l'alternatif. De plus, il coûte extrêmement cher au regard de la qualité du produit. La marginalité des vies qui découle de l'auto-construction se déploie en un prisme allant du bidonville au pavillon auto-construit, en passant par le camion dernière génération à l'aménagement médiocre ou impeccable. A trop vouloir être à contre-courant, et alors même que nous sommes tout un chacun à la recherche d'une sensibilité singulière, d'un chemin non-emprunté, nous prenons la place de ceux qui, avant nous, ont eu le besoin de vivre de cette marginalité sans pour autant en avoir l'envie. Dans son article sur la vanlife, Diane Micouleau explique que « pour une minorité de personnes, la vie en véhicule aménagé n'est pas une réponse à une quête de sens, mais une véritable solution de logement. »[1]

A quel moment s'arrête la pitié que l'on éprouve à l'égard de celles et ceux qui, à défaut de ne pouvoir se payer un appartement, se replient sur leur voiture le temps de se refaire, et où commence l'admiration pour ces vies de bohèmes sur les routes, « faites d'amour et d'eau fraîche » ?

1 MICOULEAU Diane, *La face cachée de la vanlife que personne ne veut voir*, Mr. Mondialisation,

La romantisation de ces modes de vie, comme pourrait l'être celle de la débauche, ouvre la voie à une contagion de l'espace par tous types de profils. C'est en partie en raison de la démocratisation ou de la gentrification que nombre de lois se sont durcies autour de ces habitations dites alternatives. Celles et ceux qui étaient libres auparavant, ou qui se trouvaient sans autres choix que de se tourner vers le nomadisme ou la bricole, se trouvent aujourd'hui sous le coup d'un flicage incessant. Shannah, qui s'est beaucoup renseignée sur la vie en camion aménagé, m'en parle : « Ça a été incroyablement bénéfique, maintenant ça a aussi eu ses inconvénients, par exemple de durcir les lois vis à vis des camions aménagés, de durcir les lois vis à vis des parkings [...], vis à vis du camping sauvage, vis à vis des contrôles des cartes grises, du contrôle technique. Il faut une homologation VASP, il faut aussi là-dedans faire son tri dans ce qu'on veut, dans ce qu'on est capable de supporter, et ce qu'on souhaite s'imposer ou pas et en subir les conséquences [...]C'est exactement la même chose qu'acheter un terrain et planter sa caravane dessus, ou avoir des habitations qui sont un peu alternatives mais sédentaires, en fait le fait que ça se démocratise, et que de toute façon les gens ont pas de fric donc à un moment ils font ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils ont, du coup ça fait se durcir les lois, durcir les réglementations.»[1]

IV.2. Des bases éthiques fragiles

La gentrification mène à l'augmentation des usagers et usagères de ces pratiques, et se faisant, les amène à créer un business ou une forme d'arnaque déguisée sous couvert de promouvoir l'alternativité et l'écologie.

1 *Op. Cit*, p. 204

A l'image du tourisme de masse qui ternit les lieux dans lesquels il s'implante, l'auto-construction, l'habitat léger et le nomadisme mènent parfois à des dégradations inquiétantes de nos richesses communes. La sur-occupation de certains espaces promus dans de nombreux contenus dits alternatifs, avec des spots de rêves sur lesquels se poser en camion, construire son habitat en pleine forêt ou dans des champs remplis de biodiversité, entraine parfois une pollution conséquente, non sans danger pour la faune et la flore.

Les chantiers participatifs en auto-construction sont davantage accessibles grâce à la multiplication de groupes et plateformes qui réunissent les gens et les initiatives, mais aussi grâce à la promotion d'une vie plus saine et plus respectueuse de l'environnement, basée sur l'échange et l'apprentissage.

La création d'éco-lieux, éco-villages, ou éco-hameaux permet de relier les personnes, leurs compétences et leurs aspirations. Ces lieux de vie communautaires font la promesse d'un réseau idéal dans lequel chacun trouverait naturellement sa place, à l'image d'un organe vivant et relié à la Nature, où mettre la main à la pâte au service des autres permettrait non seulement de s'accomplir en tant qu'être humain, mais aussi de redonner du sens à sa propre existence.

Comme n'importe quelle forme de sacralisation d'une forme admise de vie basée sur la liberté des uns et des autres, qu'on appelle communément une idéologie, les dérives sont nombreuses. Une partie des personnes ayant vécu une vie communautaire au sein d'un éco-lieu dépeignent des endroits de reproduction des systèmes de domination et font état d'abus récurrents en matière de respect de son prochain, bien à l'inverse donc de l'image glorieuse des étiquettes démocratiques, écologiques et libertaires qu'elles prétendent faire valoir.

Sur sa chaine youtube, Jacob Karhu qui a vécu deux ans dans un écolieu a été poussé à bout, jusqu'à être contraint de partir, le moral en berne. Dans sa vidéo intitulée « Viré de cet «écolieu» après 2 ans »[1], publiée le 13 janvier 2022, ce jeune homme alors doctorant recueille la parole de nombreuses personnes ayant participé à l'écolieu sur lequel elles s'étaient implantées, et donne lui aussi sa version des faits. L'ambiance décrite est glaçante : une propriétaire possédant un terrain accueille des gens en échange de leur travail, avec un panel de woofers[2], de locataires et de permanents. Elle profite d'eux en leur ponctionnant un temps démesuré pour le dédier au travail, mettant en concurrence l'ensemble de la communauté, à qui travaillera le plus, le tout sans intimité aucune, avec des personnes extérieures entrant parfois dans les parties privées des membres de la communauté, allant jusqu'à les déteriorer, prendre des affaires à l'intérieur, etc...

J'ai également, au cours de mon mandat à l'UT[3], pu assister à une réunion où il était question de financer une sortie culturelle et immersive au sein de l'écovillage de Pourgues, en Ariège. Lors de l'appréciation de la demande, un membre élu a rappellé que l'écovillage accueille en son sein des tenants de pratiques qualifiées comme des dérives sectaires. Le vote avait alors été annulé et les financements redistribués.
Pourtant, l'écovillage de Pourgues est cité en exemple comme un endroit qui prône l'éducation démocratique, dans lequel chaque personne, enfant y compris, est intégré au système et considéré comme libre et responsable de ses choix. Le mélange des âges et des générations permet ainsi les apprentissages et le développement de chacun sans interventionnisme externe.

1 Jacob Karhu, *Viré de cet «écolieu» après 2 ans*, YouTube, 2022

2 De l'acronyme anglais «WWOOFING», World Wide Opportunities on Organic Farms. Désigne un système d'organisation qui consiste à faire travailler bénévolement des personnes sur une exploitation agricole et biologique, en échange du gîte et du couvert.

3 Je suis élue étudiante à l'UT (Université de Toulouse) pour un mandat de deux ans, en cours. Ce mandat consiste à proposer des schémas d'amélioration de la vie étudiante. Ce paragraphe parle précisément d'un vote dans le cadre de demandes de financements liés au budget alloué à l'UT, pour des projets divers concernant la vie associative et estudiantine.

Souvent reclues dans des endroits cloisonnés, semi-ouverts au public, ces manières de vivre peuvent être un terreau fertile pour des violences inhérentes à l'entre-soi. Dans le cadre d'un écrit sur l'auto-construction comme vecteur d'émancipation, encore nous faut-il douter parfois, par le bon sens, des intentions et des aboutissants réels de ces initiatives, et d'y voir la possibilité d'un repli et d'une aliénation nouvelle, formée, et dont il est difficile de se défaire.

D'autres problèmes, cette fois-ci liés à l'impunité dans laquelle semblent baigner un certain nombre d'auto-constructeurs, posent question aux élus qui, sans être défavorables à ce genre d'installation, émettent des critiques sur le respect de règles qu'on pourrait qualifier de légitimes. Si Elizabeth avait presque carte blanche pour son projet, ce n'est pas le cas de tout le monde.

Je me souviens qu'en dehors de l'entretien, Marie-Sophie et Mickaël m'avaient confié qu'en voyageant beaucoup, ils s'étaient rendus compte que les français étaient massivement rejetés à l'étranger en raison de leurs comportements : dégradation, déchets laissés après eux... Ils comprenaient parfaitement qu'il y ait donc des pays pour lesquels les modes de vie alternatifs étaient davantage acceptés et compris, voire vécus par la population locale.

En France, la maison en pétales dont nous avons parlé précédemment est une installation dite sauvage, militante, et qui ne respecte pas l'environnement dans lequel elle s'implante. Le maire de Marval, Pierre Hachin, déplore cette situation : « Leur terrain est une zone humide avec des espèces endémiques. Ils se sont installés sans rien demander. On a fait venir des techniciens du PNR pour les aider, pour s'intégrer, ils n'en ont rien à faire. »[1]

1 RAPEGNO Julien, *Une maison écologique pour 40.000 euros en Limousin : elle est vouée à se poser sur un terrain constructible ou dans un pré*, La Montagne, 2023

Quoi que l'on pense des installations sauvages, et peu importe si elles nous paraissent légitimes[1], nous sommes forcés d'admettre qu'elles participent à renforcer les stigmatisations de celles et ceux qui pourraient vouloir s'installer en habitation légère sans pour autant dégrader leur environnement.

IV.3. Démographie et étalement urbain

> « Ils se sont rendus compte que quand on construit à trois kilomètres d'un village, il faut viabiliser des kilomètres de canalisation. Donc ils regroupent tout le monde. Et avec cette loi d'artificialisation des sols[2] les mairies pour tous les terrains qui doivent devenir constructibles, ils doivent protéger une zone équivalente au terrain. C'est très bien mais ça va mettre un coup de frein dans l'achat des terrains. »[3]
>
> Lionel

Au XXe siècle, notamment après les deux guerres mondiales, la demande de logements individuels a explosé, alimentée par le baby-boom et la croissance économique d'après-guerre.

1 On pourrait, sans trop d'efforts de conscience, faire la balance entre le besoin de se loger décemment en faisant face à des réglementations vécues comme trop restrictives, et les libertés prises sans tenir compte des conséquences que cela implique pour le voisinage, la vie de la commune, et l'environnement. On pourrait également, avec du recul, se questionner sur les positions politiques des élus face à ce genre d'installation, qu'elles aient l'air progressistes ou conservatrices.

2 Lionel parle ici de la loi «ZAN». Zéro Artificialisation Nette (ZAN) est un objectif à 2050 fixé par la loi climat et résilience, publiée au Journal Officiel le 24 août 2021. Elle demande d'abord aux territoires de baisser de 50%, d'ici à la fin de la décennie, le rythme d'artificialisation et de consommation des espaces naturels, agricoles et forestiers. Le zéro artificialisation nette devra être atteint d'ici 2050. Est également posé un principe général d'interdiction de création de nouveaux centres commerciaux qui entraîneraient une artificialisation des sols.

3 *Op. Cit*, p. 224

La profusion de l'automobile a joué un rôle majeur dans l'avènement de la maison individuelle, permettant aux gens de vivre plus loin de leur lieu de travail et de profiter d'un plus grand espace de vie en dehors des centres urbains. Les banlieues ont ainsi prospéré, offrant un compromis entre la vie urbaine et rurale, avec des maisons individuelles entourées de pelouses et d'espaces verts.

Autrefois considérées comme un moteur pour la croissance économique, les zones pavillonnaires incarnaient le rêve pour les classes moyennes des années 60 alors en pleine expansion[1]. Ce modèle devait apporter une solution aux problèmes des grands ensembles, à l'engorgement des villes et à la désertification des campagnes. Mais le passage de la crise en a fait un véritable cauchemar pour ceux qui y habitent. Les coûts individuels et collectifs de ces zones périurbaines sont devenus exorbitants et leur impact sur l'environnement désastreux. Les maisons individuelles posent de nombreux problèmes en matière d'étalement urbain et d'écologie. Leur construction entraîne d'abord la conversion de terres agricoles ou naturelles en zones urbaines, ce qui réduit les espaces verts. Elle fragmente les habitats naturels et compromet la biodiversité. Souvent situées en périphérie des zones urbaines, les maisons individuelles favorisent l'utilisation intensive de la voiture pour les déplacements quotidiens. Cette dépendance entraîne une augmentation du trafic routier, de la pollution atmosphérique et des émissions de gaz à effet de serre.

Enfin, la dispersion des maisons individuelles nécessite la construction d'une infrastructure étendue, y compris des réseaux routiers, d'égouts et d'électricité, ce qui entraîne des coûts supplémentaires pour la collectivité et une empreinte écologique plus importante. Cet étalement qui semble ne jamais arrêter sa course s'explique en partie du fait de l'augmentation des prix du foncier en centre-ville, de l'attrait des ménages pour l'habitat individuel ou encore de la recherche d'un meilleur cadre de vie.

1 BRINKER Ulrike, *La maison individuelle* - Le rêve d'un «chez soi», Arte, 2022

Pour atténuer ces problèmes, des mesures telles que la promotion de la densification urbaine, le renversement des processus de gentrification au coeur de nos villes, le développement de modes de transport en commun efficaces, la mise en œuvre de normes de construction écologiques et la préservation des espaces naturels et agricoles sont essentielles. De plus, encourager la conception de quartiers mixtes, offrant une variété de logements et de services, peut contribuer à créer des communautés plus durables sur le plan environnemental et social.

Dans le quartier d'Alsterdorf à Hambourg, la municipalité a inscrit dans son plan d'urbanisme l'interdiction de valider des projets d'habitat individuel neuf sur des terrains constructibles. Le maire justifie ce choix par l'arrivée chaque année de 10 000 nouveaux habitants, pour lesquels l'étalement urbain pose question, alors même que ce dernier ne répond plus à un besoin économique. « Pour acheter une maison en banlieue, il faut désormais débourser un million d'euros au minimum à Alsterdorf »[1]. Pour lui, les maisons individuelles représentent un non-sens écologique et social. Il fait plutôt la promotion de constructions collectives :

> « L'idée est d'optimiser l'espace que l'on a pour construire plus de logements, abordables, tout en préservant la qualité de vie des habitants. Avec ces nouvelles constructions, chaque habitant occupera ainsi 22,1 fois moins de place qu'un de ses voisins habitant en pavillons. En logeant plus de personnes au même endroit, les coûts de raccordement des bâtiments reviennent également moins cher, tout comme les terrains. C'est ce qui nous permet de proposer des logements abordables.»[2]

1 LEPOINT, *Allemagne : les pavillons neufs interdits pour lutter contre l'étalement urbain*, 23/02/2021
2 *Ibid*

Pour lutter contre la croissance de l'artificialisation des sols surtout produite au détriment des terres agricoles, il est également envisageable de promouvoir l'habitation légère regroupée en hameaux. Les habitations nomades, légères et démontables, doivent pouvoir être envisagées comme des solutions réelles pour faire face à la fois à l'augmentation du foncier (le prix au m^2 est moindre pour ce genre d'habitation), à la surutilisation de matériaux nocifs pour l'environnement (la production du béton ou du ciment doit être considérablement réduite), mais également à l'affluence de ces modes de vie nécessitant trop de traitement au cas par cas. La promotion de créations d'éco-lieux, ou l'allocation de terrains dédiés à l'habitation légère pourrait également permettre de ne plus tirer des câbles et des raccordements sur des kilomètres.

Accompagnés, et en auto-construction, ces projets pourraient donner un nouveau souffle à de nombreuses communes qui manquent de vie associative. Et puis, nous pouvons imaginer qu'institutionnaliser ce genre de procédé pourrait amener à faire renaitre des mouvements issus du commun, du collectif, comme ce fut le cas avec l'organisation des Castors.

Mais le chemin est long, et le travail de déstigmatisation de ces modes de vie est sinueux, tant les divergences politiques à ce sujet sont fortes. A Lusignac, là où s'est implantée Elizabeth avec sa maison en A auto-construite, d'autres se sont installés et ont profité de ses conseils, de son aide et de son expérience. Une à une, les A-Frame ont poussé, se faufilant dans la brêche qu'Elizabeth avait ouverte, ce qui a conduit la commune à arrêter de délivrer des permis pour ces types de maison. Maintenant, le quartier ressemble à un petit village d'A-Frame, mais il n'est plus possible d'en construire de nouvelle. Les mairies sont sûrement frileuses à l'idée d'autoriser, au cas par cas, des constructions dites atypiques, car elles pourraient s'étendre et « dénaturer » le patrimoine local.

C'est en tout cas des craintes déjà évoquées par un bon nombre de préféctures. Dans son article « *La cabanisation du territoire, une nouvelle cible des préfectures* [1]» publié à Médiapart, Lucie Delaporte met en exergue les ingérences des communes dans l'application de la loi ALUR[2] et de la mise en place de zone Stecal[3], sur lesquels peuvent s'implanter les habitations légères : « Pour un certain nombre d'élus et de préfectures, ces habitations restent avant tout un menaçant chaos qu'il convient de circonscrire au maximum. »

Elle explique que plusieurs préfectures, comme celle de l'Hérault, de Corrèze et de Haute-Garonne, se sont appliquées à établir des chartes destinées à empêcher l'installation des habitations légères, majoritairement auto-construites, allant jusqu'à proposer un guide pratique à destination des élus pour « sanctionner » et « obtenir la démolition » des habitats légers, semblant les mettre sur le même plan que n'importe quelle construction illégale.[4]

Si l'étalement urbain pose de véritables problèmes écologiques, et parfois moraux, il n'y a jusqu'alors aucune solution durable proposée aux personnes qui souhaitent auto-construire, qui leur permettent d'accéder librement à la propriété. Dans des conditions de crises du logement telles que nous les connaissons depuis déjà presque deux décennies, nous ne pouvons plus nous passer soit de l'application impérative des lois déjà en vigueur, soit du renforcement des moyens alloués à palier le manque de logement.

---

1 DELAPORTE Lucile, *La « cabanisation » du territoire, nouvelle cible des préfectures*, Mediapart, 07/04/2024

2 Acronyme. Loi pour l'Accès au Logement et unUrbanisme Rénové. Votée en 2014, cette loi est souvent citée pour parler des progrès car elle permet de faciliter la régulation des marchés immobiliers et encadrer les pratiques abusives, favoriser l'accès au logement des ménages et développer l'innovation et la transparence.

3 Acronyme. Secteur de Taille Et de Capacité d'Accueil Limitées. Les Stecal sont des secteurs délimités au sein des zones inconstructibles au sein desquels certaines constructions ou installations peuvent être édifiées de manière dérogatoire.

4 *Op. cit*, DELAPORTE Lucile, *La « cabanisation » du territoire, nouvelle cible des préfectures*

Conclusion

Nos amis auto-constructeurs ont su, à travers leur récit, mettre en exergue leur liberté de vivre une vie qui leur colle à la peau. Leur projet, leur auto-construction, est un prolongement d'eux-mêmes. A rebours pour les uns, pour lesquels l'éducation a joué un rôle central dans leur manière d'appréhender une entreprise telle que celle de construire son propre habitat, et à venir pour les autres qui, sans être parfois tout à fait dans le départ de zéro, peuvent se vanter d'avoir accumuler de nombreuses compétences tout au long de leur projet. Si les crises économiques successives que nous traversons depuis plusieurs décennies déjà, ont poussé nombre de personnes à entreprendre d'auto-construire plutôt que d'acheter ou de faire construire, nous nous sommes également aperçus que ce n'était pas toujours une affaire de budget. Le sentiment d'être différent, de vouloir partir à travers le monde et de vivre de peu nous rapproche de nous-mêmes. Si le quotidien du chantier ou du nomadisme est romantisé par les réseaux sociaux et exclue de fait celles et ceux pour qui l'auto-construction et/ou l'habitation légère est un recours plutôt qu'un choix, pour nos auto-constructeurs, c'est d'abord une véritable quête de sens.

Du renouvellement de leur rapport au travail jusqu'à leurs valeurs les plus ancrées, nos auto-constructeurs envisagent un monde dans lequel règne leur autonomie. La plupart ne sont pas recentrés sur eux-mêmes, et envisagent ou ont déjà eu recours à des systèmes collectifs. La multiplication et l'avénement des associations, des réseaux sociaux et des sites qui mettent en lien des personnes portant le même projet de vie contribue à la prolifération de ces modes de vie. Parfois, et même si la loi les en empêche, les auto-constructeurs décident de faire partie du mouvement de Thoreau en brandissant l'étendard de la désobéissance civile, illégale mais pas illégitime, et font montre de respect non plus envers les élus, mais envers la Nature, ce qui fait davantage de sens pour elles et eux.

Ils se regroupent, forment des comités, se réunissent, et partagent leurs recherches pour penser de nouvelles manières d'habiter, plus responsables, plus modulaires, plus autonomes, par extension moins soumises aux logiques de consommation inhérentes à une vie plus conventionnelle.

Tous n'ont pas le même âge, et tous ne s'y prennent pas au même âge. Que l'on ait 27 ou 50ans, que l'on soit parfois même dans les premières années de notre retraite, des opportunités voient le jour sans même que l'on ne les ai vu venir. Quand il part de Paris, Sylvain n'a aucune idée de ce qui l'attend dans la belle région de Lomagne. Elizabeth, qui a voyagé un peu en aidant ici et là comme elle le pouvait, s'est retrouvée sur sa terre de toujours, la Dordogne, et a lancé sans le savoir un mouvement dense de nouveaux auto-constructeurs, fascinés par sa maison en A.

L'auto-construction représente une dynamique profondément transformative et désaliénante, offrant non seulement un moyen de répondre à des besoins matériels, voire un besoin essentiel, vital, mais il est aussi un puissant levier d'émancipation à échelle individuelle et collective. En s'engageant dans un projet d'auto-construction, les enquêtés se sont réappropriés leur trajectoire mais aussi leur environnement, développant chacune et chacun de nouvelles compétences, ce qui a largement contribué à amplifier leur autonomie. Et l'autonomie pour eux, ce n'est pas seulement l'affaire de deux panneaux solaires sur un toit. C'est être en capacité de se débrouiller par eux-mêmes, en sachant cultiver leur terre, entretenir et réparer leur maison du sol au plafond, ils font de moins en moins appel à de l'aide extérieure (familiale, amicale, associative). Si une partie des chantiers en auto-constructions reposent sur l'entraide, ce besoin d'être aidé par un tiers se fait de moins en moins pressant en raison de nouvelles connaissances accumulées.

A leur tour, les auto-constructeurs peuvent enseigner, accompagner, créer de nouveaux modes d'habitats, s'affranchissant par la même des premières contraintes qu'ils avaient rencontrées : celles de ne pas savoir quand ni comment faire les choses. La transmission et l'accompagnement qui sont au coeur de leur projet les poussent parfois même vers des vocations sociales. C'est le cas, nous l'avons vu, de Shannah, de Syvain, et de celles et ceux qui accueillent encore des personnes dans leur éco-lieu.

L'auto-construction est, en somme, un cercle vertueux. Encore nous faut-il assouplir nos lois, parfois nos moeurs, à l'égard de celles et ceux qui entreprennent une vie différente de la notre, à encourager des initiatives de regroupements d'habitats légers, de vies en collectif.

Education, budget, compétences, quête de sens, opportunités, vie en collectif et projets sociaux : les auto-constructeurs s'autonomisent à mesure qu'ils auto-construisent.

Par contraction, ils s'auto-construisent.

Je le redis ici, le Design est politique. Il se doit d'être à la hauteur des enjeux contemporains, et des grands défis qui nous font face. Nous devons, par éthique, nous demander en quoi nos métiers peuvent servir à la fois à la transition, à la sobriété et à l'accomplissement de chacun. A la croisée de la sociologie, de l'architecture, et de l'écologie, cet écrit propose de revoir comment nous pouvons prendre en compte des problématiques personnelles pour les relier à des desseins communs.

Post-scriptum

M'auto-construire

C'est la fin de ce master, le temps de l'introspection est arrivé. Le parallèle entre le sujet de ce mémoire et ma construction en tant qu'étudiante et future professionnelle est devenu plus clair, plus limpide à mesure que j'écrivais. Si l'idée qu'un diplôme m'est nécessaire pour m'émanciper, c'est d'abord au regard de ma classe sociale. Je suis entrée dans les études avec l'idée d'être plus diplômée, et mieux formée que mes parents. C'est le cas maintenant, et pourtant ce n'est pas particulièrement le grade de master qui me servira le plus. Force est de constater que mon parcours estudiantin a été riche d'aventures humaines et d'opportunités militantes, politiques, et universitaires, de travaux en collectifs et de liens avec toutes les autres filières représentées à l'Université du Mirail, que ces aventures m'ont permis de développer des compétences annexes à celles que l'on nous a enseigné en cours, qu'elles viennent les compléter, les approfondir, et leur donner du sens.

Grâce aux périodes de stage dans nos parcours à l'ISCID, et malgré quelques péripéties, j'ai pu observer, voir faire, faire, et reproduire ailleurs ce que j'avais appris. Des sortes de chantiers participatifs à l'impact universitaire. Cet apprentissage, qui me servira tout le long de ma vie, contribue grandement à mon sentiment : à travers les études et à travers les expériences diverses à côté des études, je grandis.

Il est évident que mon parcours professionnel sera relié, un jour ou l'autre, à l'intitulé de ce présent mémoire. Les enjeux et les questions autour du logement, de l'habitat collectif, de l'écologie et du renouvellement de l'architecture en tant que discipline porteuse de changements sont trop importants.

Je vous propose donc un épilogue en images, parfois argumenté, sur ces trois dernières années passées à construire, à m'auto-construire.



60. Rénovation



61. La poussière

Sur le chantier d'un ami d'une amie, un parfait inconnu donc, nous avions décrepi les murs de briques pour les refaire plus tard. Je me souviens de la quantité de poussière qui nous tombait dessus, et de nos gorges encrassées.



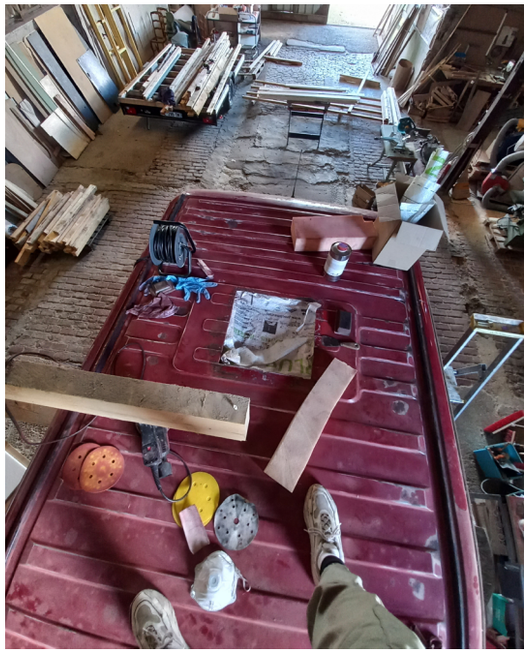
62. La pose du saturateur sur la Tiny-Bureau.

Sur le lieu de mon premier stage, chez Toul'bois, Guillaume m'avait mise sur un gros projet : la réhabilitation d'une Tiny en Tiny-bureau. J'ai eu l'occasion de penser un projet de A à Z, des plans d'ambiance aux travaux de rénovation.

Les stages m'ont confirmé ce que je savais déjà : j'aime travailler en hauteur.



63. Lasure des poutres

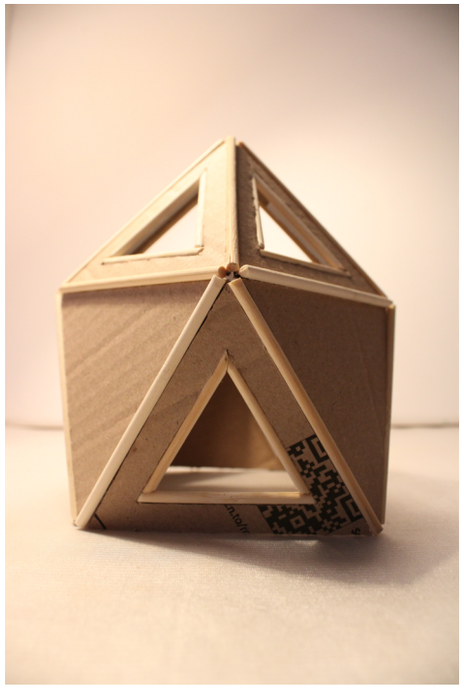


64. Ponçage du toit d'un camion

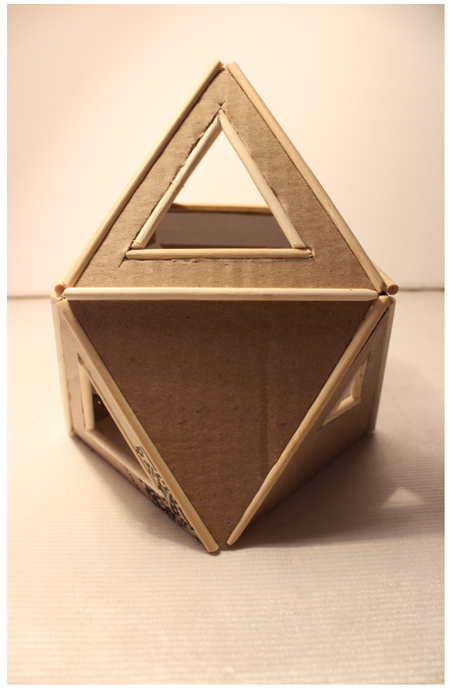


65. Ponçage du toit d'un container

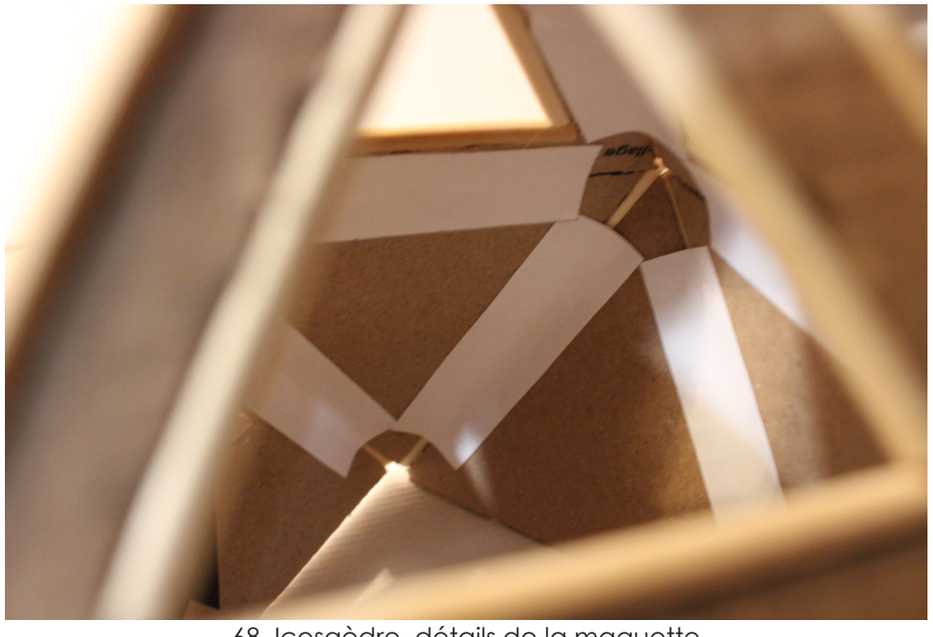
Les divers enseignements me permettent d'envisager de nouvelles formes.
Ici la maquette d'un icosaèdre, non-achevée, en papier/carton/bois



66. Icosaèdre, vue de face



67. Icosaèdre, vue latérale

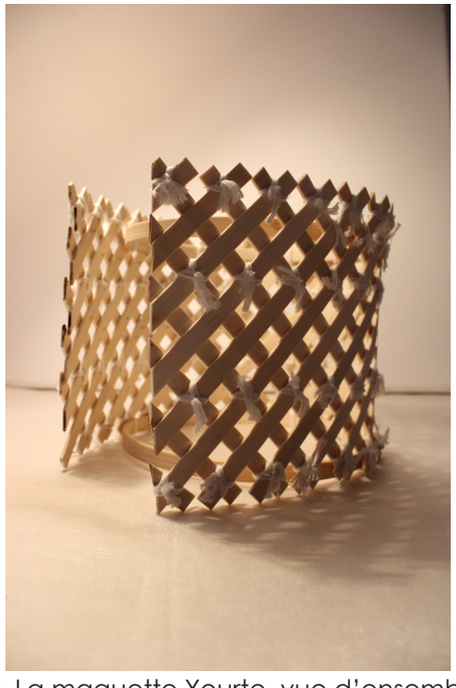


68. Icosaèdre, détails de la maquette

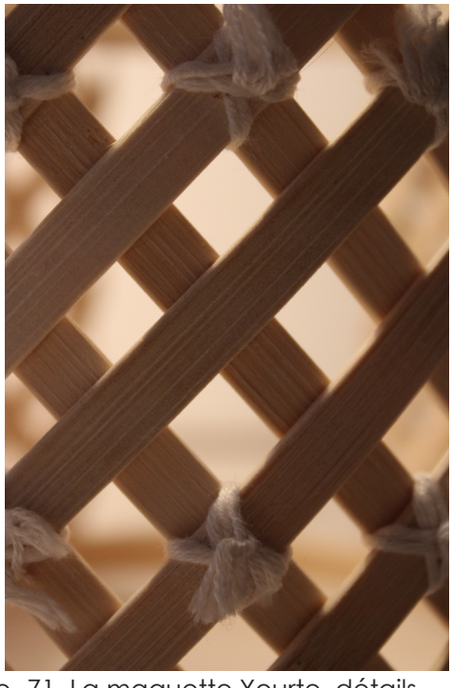
Ici, inspirée de photos de yourte faites de croisillons de tasseaux, une maquette non-achevée, pour comprendre s'organise la forme dans l'espace.



69. Yourte. Photo tirée d'internet.



70. La maquette Yourte, vue d'ensemble



71. La maquette Yourte, détails

Maintenant je sais : prendre correctement de grandes cotes, fabriquer un lit-peigne, poncer de la tôle, souder, assembler et monter des panneaux, poser du parquet flottant, lasurer des poutres, fabriquer des éléments de cuisine, cintrer du bois, retirer et protéger de la rouille, désosser des palettes et des cageots, les récupérer pour la petite et la grande construction, mais également isoler, peindre, rénover d'anciennes menuiseries, décrepir, dégauchir, déligner.

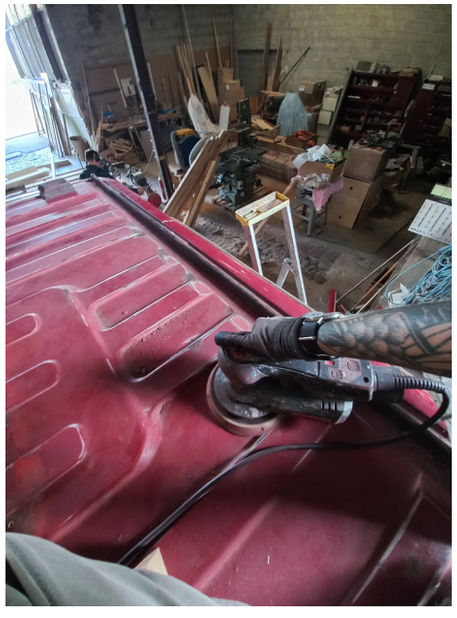
Grâce à mes stages et à mon entourage, et à mesure d'acquérir de nouvelles compétences, je sais aussi tout ce qu'il me reste à apprendre, mes lacunes, et elles sont nombreuses. Si l'auto-construction est, pour les uns, un moyen de se réapproprier son foyer, de créer un lien intime avec lui, pour moi c'est une affaire d'être. L'auto-construction m'auto-construit.



72. Fabrication d'un lit-peigne



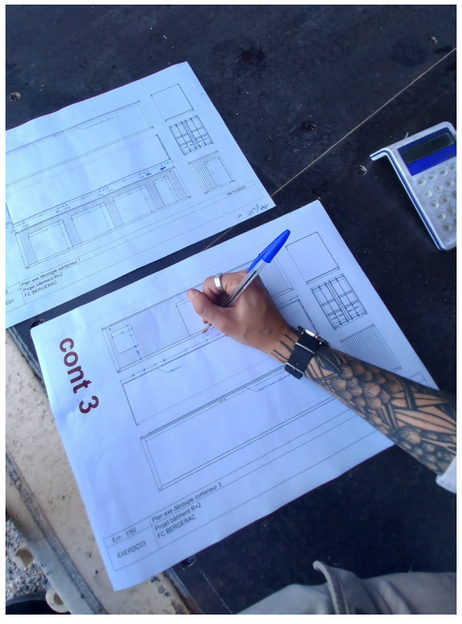
73. Lasure des poutres



74. Ponçage du toit d'un camion



75. Montage des panneaux pour une Tiny



76. Prise des cotes pour les ouvertures d'un container



77. Equipement pour le poste à souder

Bibliographie

Ouvrages et textes fondamentaux

FOUCAULT Michel, *Le corps utopique, les hétérotopies*, Éditions Lignes, 2009

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, Esthétique I et II,
HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit, Flammarion*, 1807

MARX Karl, *Le Capital. Livre I*, Gallimard, Edition établie et annotée par Maximilien Rubel, 1867

NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Librairie française générale, 1972.

Critique anticapitaliste

ADRET, Travailler deux heures par jour, Editions du Seuil, 1977

MARX Karl, **ENGELS** Friedrich, Le manifeste du parti communiste, Editions Fayard, 2023

Auto-construction

BOUSTINGORRY Julie, *Des pionniers autoconstructeurs aux coopérateurs : histoire des Castors en Aquitaine,* travail issu de la Thèse «*Contribution à l'étude du logement en Aquitaine, 1850-1960. Du logement populaire à l'habitat social, des réalisations innovantes à travers les expériences du castorat* », sous la direction de Christian Thibon, session 2008

CULTURELLO Paul, *Une affaire de famille : l'auto-construction du logement*, Revue internationale d'action communautaire, 1987

LEQUENNE Philippe, *L'auto-construction écologique*, Conseils d'experts, 2015

THOREAU Henry-David, *Walden ou la Vie dans les bois (titre original Walden; or, Life in the Woods)*, Ticknor and Fields, 1854

Architecture

BARRES Patrick. *L'espace architectural en pli. Pratiques du lieu et du flux*, Communication & Organisation, vol. 32, no. 2, 2007 BARRES Patrick, *Pratiques du site, écologie du lieu*, Marges, 2012/1 (n° 14), p. 94-107.

BELANGER Paul. Parcours éducatifs: Construction de soi et transformation sociale (Self-construction and social transformation: lifelong, lifewide and life-deep learning), Les Presses de l 'Université de Montréal, UNESCO, 2015

FRIEDMAN Yona, *L'architecture de survie : une philosophie de la pauvreté*
FRIEDMAN Yona, *L'architecture mobile : vers une cité conçue par ses habitants*, 1958-2020,

GENRE Brice, *Dessiner, désigner : une pratique expérimentale de l'habiter*, Thèse soutenue en 2009, dirigée par CLEVENOT Dominique

GERVAL Olivier, PRINZ Jean-Claude, *Matière & matériaux : architecture, design* et mode,

LEGLISE Fanny, *La conception par bricolage comme art de la situation : architecture, urbanisme, design*, Thèse soutenue en 2020, dirigée par ESTEVEZ Daniel

LOOS Adolpf, *Ornement et Crime*, Editions Rivages, 2015

ROKE Rebecca, *Nanotecture. Edifices miniatures*, Edition Phaidon, 2016

SALIGNON Bernard, *Qu'est ce qu'habiter*, De La Vilette, 2013

SIGAUD Marine, *La pratique de l'auto-construction comme base de mise en place d'une société conviviale*, Mémoire de Master dirigé par CITTON Yves, Université Grenoble-Alpes (UGA), session 2017

VAN LENGEN Johan, *L'architecte aux pieds nus. Manuel d'autoconstruction*, Parentheses Eds, 2021

Design

ASSERIAS FAYAD Leila, *Le designer : entre devoir-être et devoir-faire. Quelle posture pour le designer aujourd'hui ?*, Mémoire de Master dirigé par COIFFIER Sophie, 'École Nationale supérieure de Création Industrielle ENSCI Les Ateliers, session 2019

GROPIUS Walter, *Manifeste du Bahaus*, 1919

MIDAL ALexandra, *Design. Introduction à l'histoire d'une discipline*, Agora, 2009

PAPANEK Victor. *Design for a Real World : Human Ecology and Social Change*. 1971 ; trad. fr. Design pour un monde réel, Paris, Mercure de France, 1974.

Sociologie

CAMUS Christophe, *Pour une sociologie « constructiviste » de l'architecture*,
URL : https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2010-2-page-63.htm

CAYOUETTE-REMBLIERE Joanie, LION Gaspard, RIVIERE Clément, *Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans) formation des individus*, Sociétés contemporaines, 2019/3 (N° 115), p. 5-31.
URL : https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2019-3-page-5.htm

COSTES Laurence, *Habiter. Ou vivre autrement*, Socio-Anthropologie n°32, 2015

LAPLANTINE François, *Penser l'intime*, CNRS Editions, Paris, 2020

PINCON-CHARLOT Monique, *Ségrégation urbaine* (avec Paul Rendu et Edmond Preteceille), Anthropos, Paris, 1986

PRUVOST Geneviève, *Faire village autrement, Des communautés introuvables aux réseaux d'habitats légers,* Habiter. Ou vivre autrement, Socio-Anthropologie n°32, 2015

SEGAUD Marion, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Armand Colin, Paris, 2007

Webographie

Articles de presse

COURBOULAY Elie, *À l'écovillage de Pourgues, l'utopie collectiviste est en marche,* Slate, 07/10/2019
URL : https://www.slate.fr/story/182154/ecovillage-pourgues-liberte-communaute-collectivite-democratie

GRALL Antoinette, *«J'avais besoin de me reconnecter à la nature», ils ont fait le choix de vivre ensemble, dans un écolieu.* FR3 Région, 28/10/2023

LA DEPECHE, *Colomiers. Le boom des Tiny House,* 03/11/2021

LEPOINT, *Allemagne : les pavillons neufs interdits pour lutter contre l'étalement urbain*, 23/02/2021
URL : https://www.lepoint.fr/monde/allemagne-les-pavillons-neufs-interdits-pour-lutter-contre-l-etalement-urbain-23-02-2021-2415128_24.php#11

MICOULEAU Diane, *La face cachée de la vanlife que personne ne veut voir,* Mr. Mondialisation,
URL : https://mrmondialisation.org/la-face-cachee-de-la-vanlife-que-personne-ne-veut-voir/

POPPER Lou-Eve, MARSAULT Julien, *À Findhorn en Écosse, l'utopie écolo est devenue réalité*, Reporterre, 12/06/2021
URL : https://reporterre.net/A-Findhorn-en-Ecosse-l-utopie-ecolo-est-devenue-realite

Films/Documentaires/ Vidéos

BRINKER Ulrike, *La maison individuelle* - Le rêve d'un «chez soi», Arte, 2022
URL : https://www.arte.tv/fr/videos/109373-000-A/la-maison-individuelle-le-reve-d-un-chez-soi/

BRUT, *Ariège : un écovillage où les enfants ne vont pas à l'école*, YouTube, 25.01.2023

D'ALMEIDA Fabrice, *Au cœur de l'Histoire : l'école d'architecture du Bauhaus*, Europe 1, YouTube, 2019

DANTHON Joris, *Webinaire « Le droit des habitats légers »*, L'Atelier Fertile, YouTube, 2023
URL : https://www.youtube.com/watch?v=hHpXprsp_Ck&list=WL&index=56

HAGG Marine, **DESCOUBES** Manon et **LHOSTE** Thomas, *Ma maison «faite maison»,* Envoyé Spécial, 18/04/2024

KERFRIDEN Marianne, *Ikea, le seigneur des forêts*, Arte, 2023
URL : https://www.arte.tv/fr/videos/112297-000-A/ikea-le-seigneur-des-forets/

LA BLOGOTHEQUE MILGRAM, *Tout le Corbusier dans une cabane*, Arte Gymnastique, 2019
URL : https://www.arte.tv/fr/videos/086962-003-A/gymnastique/

LAUNAY Morgane, *La maison en A*, Youtube, 2016
URL : https://www.youtube.com/watch?v=bBf3Sniwfqw

STUPID ECONOMICS, *CRISE DU LOGEMENT : On finira tous dans la rue*, YouTube, 04/06/2023
URL : https://www.youtube.com/watch?v=_OMlKhcb970

STUPID ECONOMICS, *Urbanisme : La fin de la maison individuelle,* YouTube, 25/03/2022
URL : https://www.youtube.com/watch?v=_-gsCVB99u8

TINEL Elodie, *Un été pour refaire sa maison*, Documentaire société, YouTube, 2022

TORNAU Olivera, *L'architecture est-elle apolitique ?*, ARTE Info Plus, 2023
URL : https://www.arte.tv/fr/videos/112597-010-A/l-architecture-est-elle-apolitique/

Podcasts

France Culture, *Habitat alternatif et écologique : les yourtes*, 25/06/2011
URL : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/terre-a-terre/habitat-alternatif-et-ecologique-les-yourtes-1792318

France Culture, *Ingénieurs déserteurs*, 28/10/2021
URL : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/ingenieurs-deserteurs-6378517

Règlementations et textes de loi

- Loi ALUR (Loi pour l'accès au logement et un urbanisme rénové
- Loi SRU (Loi relative à la solidarité et au renouvellement urbains)
- Loi ZAN (Zéro artificialisation nette)

Glossaire

Auto-construction

L'auto-construction désigne le fait, pour un particulier, de réaliser une construction (par exemple sa propre maison, un voilier, une éolienne, un chauffe-eau solaire, une machine agricole ...) sans l'aide de professionnels.

A-Frame (ou maison en A)

Comme son nom l'indique, la maison en A (maison « A-Frame » en anglais) se caractérise par une charpente en forme de A. L'habitation ressemble donc à un grand triangle posé à même le sol. Elle est le plus souvent dotée d'une solide ossature en bois.

Bidonville

Ensemble hétéroclite d'habitations de fortune construites à la périphérie de certaines grandes villes dans des zones réputées impropres à l'urbanisation et où vit une population sans ressources, difficile à intégrer dans la vie sociale normale.

Dôme géodésique

En architecture, un dôme géodésique est une structure sphérique, ou partiellement sphérique, en treillis dont les barres suivent les grands cercles de la sphère. L'intersection des barres géodésiques forme des éléments triangulaires qui possèdent chacun leur propre rigidité, provoquant la distribution des forces et des tensions sur l'ensemble de la structure qui est de ce fait autoporteuse, laissant l'intérieur entièrement disponible.

Ecolieu/Ecohameau/Ecovillage

Les écolieux sont essentiellement des lieux d'habitat partagé. Leur socle commun se répartit en 5 points : L'autonomie alimentaire, l'autonomie énergétique, la mutualisation des ressources, la gouvernance partagée, et l'ouverture vers l'extérieur (sans faire de plaidoyer pour promouvoir leur démarche, les lieux restent ouverts pour diffuser leurs pratiques).

Ecologie

Emprunté de l'allemand Ökologie, formé à l'aide du grec oikos, « maison, habitat », et logos, « discours ». En Sciences, le terme « écologie » a été créé en 1866 par le biologiste allemand Haeckel. Elle désigne l'étude des corrélations entre les êtres vivants et le milieu qui les entoure.
Elle désigne également l'étude des conditions nécessaires au développement harmonieux des êtres vivants : mesures propres à assurer la survie des espèces existantes, élimination des facteurs qui menacent l'équilibre biologique, etc. Les tenants de l'écologie estiment que le progrès technique provoquera, s'il est incontrôlé, une rupture dangereuse entre l'homme et son milieu.

Hameau léger

Les termes « hameaux légers » englobent toutes les habitations que l'on pourrait qualifier de démontables : yourtes, tiny houses, maison nomade… Il existe cependant quelques obligations concernant la nature des habitations. Elles doivent être mobiles, biodégradables, démontables ou transportables.

Matériaux Biosourcés

Les matériaux biosourcés sont issus de la matière organique renouvelable (biomasse), d'origine végétale ou animale. Ils peuvent être utilisés comme matière première dans des produits de construction et de décoration, de mobilier fixe et comme matériau de construction dans un bâtiment.

La nature de ces matériaux est multiple : bois, chanvre, paille, ouate de cellulose, textiles recyclés, balles de céréales, miscanthus, liège, lin, chaume, herbe de prairie, etc. Leurs applications le sont tout autant dans le domaine du bâtiment et de la construction : structure, isolants, mortiers et bétons, matériaux composites plastiques ou encore dans la chimie du bâtiment (peinture, colles…).

Minimalisme

Le minimalisme est un mode de vie alternatif qui consiste à se libérer de ce qui n'est pas essentiel. Véritable philosophie de vie, le minimalisme se rapproche du concept de « simplicité volontaire » ou encore de « sobriété heureuse ».

Apparu au début des années 60 dans le milieu artistique, le mouvement minimaliste a été créé en réaction au consumérisme, un modèle principalement valorisé par les sociétés occidentales. Il faudra attendre les années 80 pour que le mouvement prenne de l'ampleur et devienne ce qu'on appelle un style de vie.

Tiny House

Une Tiny House est une petite maison mobile, fixée sur une remorque, souvent construite en bois. Elle est et dotée de tous les équipements (salon, chambre, cuisine, salle de bain et WC) répondant aux besoins d'autonomie, de confort et de praticité au quotidien. Elle constitue un logement modulable et écoresponsable qui s'adapte à toutes les saisons. C'est une habitation qui répond en tout et pour tout aux préoccupations urbanistiques de durabilité, de réduction de l'espace et d'empreinte écologique.

Sa particularité : elle est montée sur roues pour faciliter son déplacement. Sa construction est réalisée dans des dimensions telles qu'elle peut être tractée par un simple véhicule de tourisme, s'apparentant ainsi à une caravane. Les superficies peuvent cependant être variées, avec des dimensions oscillant entre 3 et 8 mètres pour la longueur (avec un maximum légal de 12 mètres), et n'excédant pas les 2,55 mètres pour la largeur. La hauteur maximale est quant à elle fixée à 4 mètres, permettant ainsi de passer sous les tunnels et ponts, qui ne s'élèvent pas en dessous de 4,30 mètres. Le poids total ne doit pas dépasser les 3,5 tonnes

Acronymes

GIEC : Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'évolution du climat
HPE : Hautes Performances Energétiques
MO : Maitre d'Ouvrage
MOB : Maison Ossature Bois
PC : Permis de Construire
PLU : Plan Local d'Urbanisme
PLUI : Plan Local d'Urbanisme Intercommunal
RSA : Revenu de Solidarité Active
STECAL : Secteur de Taille et de Capacité d'Accueil Limitées
VASP : Véhicule Automoteur SPécialisé
ZAN : Zéro Artificialisation Nette

Annexes

Ces entretiens ont été menés d'abord sur la base de questions préparées en amont, puis, m'aperçevant que chaque projet était différent et en cela riche de contenu pour cet écrit, j'ai préféré me tourner vers des entretiens plus qualitatifs, ce qui m'a permis d'avoir des conversations extrêmement variées.

Chacun des entretiens semble ni commencer ni finir de manière officielle. La plupart sont partiellement retranscrits en raison du fait que la discussion, chaque fois intéressante, nous a mené, mes entretenus et moi, à parler de choses et d'autres qui n'avaient rien à voir avec le sujet du mémoire. Par choix, j'ai préféré les enlever. Parfois, cette décision respecte aussi des confidences sur des sujets plus intimes que je ne tiens pas à divulguer au grand public.

Mes questions sont posées en gras, et les réponses sont écrites en clair.

Vous trouverez ci-après l'ensemble des retranscriptions de ces entretiens menés.

L'entretien de Marie-Sophie et Mickaël 172

L'entretien de Sylvain 185

L'entretien de Shannah 195

L'entretien d'Elizabeth 208

L'entretien de Lionel 213

L'entretien de Marie-Sophie et Mickaël

Marie-Sophie : Je suis Marie Sophie, j'ai bientôt 32 ans, j'ai fait des études dans le social, j'ai un DUT Sciences Sociales, après mes études je suis partie en tant que jeune fille au pair aux États-Unis, donc ensuite je suis partie sur les routes avec Mickaël.

Mickaël : Et moi je m'appelle Mickaël, j'ai 30 ans, je sors d'un bac pro Technicien Menuisier Agenceur, ce qui veut dire que normalement j'aurai été cuisiniste, j'ai fait pas mal de stages dans l'ébénisterie, les meubles anciens, pas mal de choses comme ça quand j'étais un peu plus jeune, et à la sortie de ça je voulais quand même bosser dans le dur donc j'ai fait un CAP ferronnerie d'Art. Je suis pas allé jusqu'au bout, jusqu'au jour de l'examen, j'ai planté le jour de l'examen, j'ai considéré que j'étais assez formé toute l'année pour ne pas le passer, et je suis parti en saison, j'ai fait les saisons d'animateurs sportifs où j'ai rencontré cette magnifique personne qui est à côté de moi, qui est aujourd'hui ma femme, et donc on a parcouru les routes ensemble à la suite de ça et […] on a enchaîné les voyages qui a fait que, pendant les voyages, on est tombé dans le van aménagé, où un jour on achète notre premier van en Australie parce que c'est une culture là-bas, on en a fait notre petit chez nous et on l'a revendu bien plus cher que ce qu'on avait mis à l'intérieur en temps et en heures et on a senti qu'il y avait un petit filon, qu'il fallait potasser le filon, et essayer de chercher et de faire mieux, parce que vraiment c'était pas hyper ouf le premier van qu'on avait fait

Et c'est vous qui l'avez fait ? Il était pas déjà fait quand vous l'avez acheté ?

MS : Il était totalement vide. On l'a acheté à un papy qui faisait du lait, qui livrait du lait.

M : Il était chargé d'histoire ce van.
Et on est resté quasiment un an en Australie, et il nous a servi pendant un an, et dans l'année on l'a revendu et donc on a acheté un 4x4 qu'on a retapé, qu'on a revendu aussi plus cher que ce qu'on avait acheté pareil.

En fait de fil en aiguille à chaque fois qu'on revendait plus cher on achetait meilleur, on aménageait plus de choses à l'intérieur on arrivait toujours à faire une plus-value, et après l'Australie on est partis en Nouvelle-Zélande et là j'ai dit « bon bah vas-y je vais me poser pour réellement faire ça à temps plein », et là on a fait en dix mois 8 véhicules, 8 vans, c'était vraiment notre métier.
Et à la suite de ça on est revenus en France, et on a emmené l'entreprise dans nos valises, et donc voilà, « l'Atelier by Marickael » est né.

Vous qui êtes de grands Globe-trotteurs, est-ce que vous avez l'impression que vous avez été éduqué un peu à cette curiosité là ? Peut-être commencer par parler de votre éducation, savoir si vous vous en êtes approchés ou au contraire éloignés.

MS : Je ne sais pas je ne me suis jamais vraiment posé cette question. Moi j'ai grandi dans une famille – donc je suis la dernière de trois enfants, mon frère a dix ans de plus que moi et ma sœur 6 ans donc je suis un petit bébé, le bébé de tout le monde -, mon papa il voyageait beaucoup, on changeait de ville tous les 3 ans, parce qu'en fait quand t'es militaire bah t'es muté ailleurs donc c'était comme ça, mon père il est parti vivre à l'étranger pendant longtemps, parce qu'il était en mission, par exemple il est pas rentré à la maison pendant un an, donc en fait le voyage c'était ça. Nous après on s'est posés à Bordeaux pendant longtemps, enfin c'est là où j'ai grandi après que mon père ait décidé d'arrêter d'être muté tous les quatre matins. Nous on a jamais vraiment voyagé, on partait à la mer l'hiver et à la montagne l'été, c'était pas trop ça le voyage quoi, mais je sais pas, c'est quelque chose qui a toujours été en moi, j'ai toujours voulu partir, mais pas pour m'éloigner de mes parents, ou m'éloigner de l'éducation stricte que j'ai eu, pas du tout. C'était comme ça, j'ai toujours eu ce truc de partir vivre à l'étranger c'était mon rêve en fait.

Après mes parents ont divorcé donc je vivais avec ma maman, et j'avais dit à ma mère « bon bah j'ai commencé par un BEP, après le BEP je vais partir en fait, je vais faire jeune fille au pair ».
[sa mère] « oui oui bon essaye de faire le bac quand même on va voir »
bon bah j'ai été prise au bac : « bon bah maman je fais le bac et.. »
[sa mère] : « bon bah passe l'oral là pour voir si t'es prise au DUT »
bon bah okay franchement je sors du bac pro, c'est pas du tout... sur 1500 je suis prise.. bon bah je vais le faire.

Bon, après le DUT je suis partie. Elle m'a dit « tente la licence », c'est bon, c'était en moi, ça vibrait, j'ai toujours.. quand j'étais jeune je voulais partir avec mes copines, je disais « venez on prend un billet d'avion, on va je sais pas, à Barcelone – je vivais à Bordeaux -, ou qu'importe, on va à Paris »
[ses copines] : « Ouais mais bon.... c'est nul... »
J'ai toujours vibré pour le voyage et je savais que ma vie ne serait pas un petit CDI classique dans une maison avec mon chien et ma piscine quoi.

Mais tu penses que par exemple.. je sais que c'est le cas pour moi, qu'on a beaucoup déménagé dans mon enfance, je pense que ça participe aujourd'hui au fait que j'ai moins peur d'aller vers des choses qui sont inconnues. On m'a habituée à abandonner tout le temps des trucs, à abandonner telle école et autre, et puisque maintenant je me sens la capacité de recréer quelque chose ailleurs, ça me fait moins peur.

MS : J'ai pas vécu ça parce que on a vécu à Paris, et ensuite on est très vite descendu vivre à Bordeaux et mes parents ont divorcé j'étais en 5eme, donc j'ai pas vécu vraiment les mutations comme mon frère et ma sœur l'ont vécu, et j'ai vécu vraiment avec un papa qui me disait que la vie c'était pas le voyage, qu'il fallait justement un CDI, que c'était ça la vraie vie, qu'il fallait travailler..

M : Alors que lui voyageait.

Mais lui avait la sécurité de l'emploi aussi, c'était ça son propos...

MS : Pour moi j'ai vraiment été élevée dans « Il faut un métier, rester dans ce métier toute sa vie, ne pas faire de vagues, avoir sa maison, sa famille », moi j'ai vraiment été élevée dans quelque chose de très sécuritaire, c'était les valeurs que mon père m'a inculquée. Quand on était en voyage je me suis fâchée fort avec mon père parce qu'il m'a dit « mais vous êtes des saltimbanques en fait »

Q : Mais du coup t'as l'impression d'avoir pris à contre-pied ce truc là ? Cette injonction à avoir un CDI, des études etc..

MS : Non je pense que j'étais révoltée de ce qu'on m'avait dit et en fait je me suis dit « bon bah il faut que je fasse autre chose ».

C'était pas conscient en fait, je l'ai fait parce que c'était au fond de moi, que j'avais vraiment envie de voyager, de partir découvrir autre chose que ma petite vie à Bordeaux, en fait je sais pas j'avais l'impression que j'étais différente des gens avec qui j'étais au collège et au lycée quoi. Vraiment. C'était pas pareil dans ma tête. C'était comme ça, je me suis jamais posé de questions j'avais envie de le faire donc je l'ai fait, mais c'était pas du tout à contre-courant, ou pour aller à contre-courant de mon éducation ou de ce que pensaient mes parents, moi ma mère m'a toujours poussée à faire ça.

J'allais en venir, et ta maman du coup, *a contrario* **?**

MS : Elle, elle a kiffé.
M : Elle est beaucoup plus ouverte d'esprit ta mère que ton père.
MS : Oui elle est très ouverte d'esprit ma mère.
M : Elle a plus accepté que tu voyages que ton père quand même.
MS : Ha oui, bah oui oui. Ma mère elle est très ouverte d'esprit ça c'est sûr hein, et puis elle est beaucoup dans la communication, mon père il l'est pas.

Oui en tout cas ça fait partie de ton éducation, de ton parcours...

MS : Oui voilà c'est ce que j'ai reçu et aujourd'hui j'ai ma grande sœur qui est partie vivre au Canada et mon père fait que me dire « non mais elle a tellement raison de partir vivre à l'étranger... »

C'est vrai ? Ça a changé un peu du tout au tout.

MS : Ouais et puis lancer les vans c'était tellement à l'opposé de ce que lui pouvait penser de sa vie, quand on lui a dit qu'on faisait des vans et tout, il comprenait pas ce que c'était notre métier et puis quand on est passé à la télé ha bah là il en a parlé à tout le monde : « Ho c'est super ce que vous faites »

M : Il a fallu montrer ce que réellement elle était capable de faire, et surtout qu'il voit sa fille monter sur les vans, tenir les machines, faire des choses en fait, que tout le monde voit, pour se dire réellement « ha bah oui je sais ce que ma fille fait », que c'est pas une saltimbanque. Parce qu'il a vraiment dit ça ouais c'est ça qui est incroyable.

A l'époque c'était pas aussi démocratisé...

MS : En plus on travaillait dans les lieux où on partait, c'était pas pour glander. On fumait pas des pétards sur une plage. On bossait. Bon, on le faisait un peu aussi... [rires].
Et puis on a jamais demandé d'argent à personne pour partir voyager. On lui demandait rien, pourtant il aurait pu nous en filer de l'oseille.

M : Ça c'était très important pour nous, on voulait vraiment avoir une idée de ce qu'était le voyage en sac à dos, de se dire on demande pas d'argent.
Pour notre mariage on a invité 80 personnes à nos frais, y a toujours eu cette quête de se démerder par nous-même et de montrer que c'est possible.

Le voyage, on voulait montrer à nos familles qu'on allait s'en sortir et on a voyagé pendant six ans comme ça, en travaillant tout le temps dans les pays, pour pouvoir partir à droite à gauche, tout le temps avec l'argent que nous on avait fait.

MS : On revenait en France on travaillait un peu et on repartait voyager.

M : Et comme ça t'étais libre en fait, de pas devoir quelque chose à tes parents.

A Mickaël : et toi du coup, t'as reçu quel genre d'éducation ?

M : Je pense que j'ai reçu une éducation beaucoup moins ouverte que les parents de Marie-Sophie, pas du tout dans le voyage, bien au contraire, par contre beaucoup dans la curiosité. Mon père avait une entreprise de maçonnerie et donc moi j'ai toujours baigné dans ce monde d'entrepreneuriat, d'artisan, de se débrouiller par soi-même. Mon père travaillait beaucoup, et quand il allait souvent à la déchetterie il ramenait toujours des postes, des trucs qui fallait démonter pour fouiller ce qu'il se cachait à l'intérieur, comment ça fonctionne, il nous montrait, il nous donnait tout à disposition, les outils pour aller démonter des choses. On les démontait, on les cassait, on les reconstruisait, on avait toujours des cabanes, des ci, des ça, donc on a toujours été curieux d'aller voir ce qu'il se cachait chez le voisin, d'aller fouiller à droite à gauche.

On a très peu voyagé étant gamins. J'ai été scout pendant 10 ans, dans une branche du scoutisme qui sont les éclaireurs et les éclaireuses de France, qui sont dans la branche laïque. Donc j'ai été élevé dans cette curiosité, d'aller à contre-sens, de faire des choses différentes. Quand j'ai grandi j'ai été entouré de beaucoup de personnes, j'ai rencontré pas mal de monde, des gens qui allaient à contre-sens.

Le voyage est venu malgré moi. Moi je voulais juste faire quelque chose de différent et j'étais curieux d'aller voir ce qu'il se passait ailleurs.

Ma famille est très classique : une maison, un chien, un chat, un poisson, des parents qui s'aiment encore, pas divorcés, un grand jardin, une piscine, belle maison, un crédit... une série télévisée.
Une mère qui fait à manger, un père qui reste confortablement dans le canapé en train de regarder la télé h24, télé toujours plus grande, on avait une télé dans toutes les chambres...
Mes parents sont immigrés de parents espagnoles, donc il fallait absolument donner aux enfants ce que eux n'avaient pas eu. Mon père est très très fier d'avoir éduqué ses enfants comme ça.
On a une famille espagnole, tout le monde vit dans le même village. Les grands-parents sont au centre, les enfants sont dans la petite couronne, et les enfants des enfants sont dans l'autre couronne. C'est un microcosme.

J'ai toujours eu cette fibre entrepreneuriale de construire des choses de mes propres mains.

MS : Moi j'ai toujours été créative, et aimer faire des choses de mes mains depuis toujours, et c'est vrai que ma mère m'a poussée à faire des choses comme ça. Vu que j'étais à l'aise dans ma famille, sans contraintes de « t'es une fille ne fais pas ça », moi j'ai pas été élevée par un maman qui cuisine beaucoup donc elle m'a pas transmis son amour de la cuisine, je suis hyper à l'aise maintenant avec le fait qu'il n'y ait pas que moi qui doive cuisiner, alors que lui [Mickaël] il a été élevé dans une famille où c'est la femme qui cuisine.

Dans quelle forme d'habitat vous avez habité ?

MS : Moi j'ai toujours vécu dans des maisons. On avait un pavillon en région parisienne, c'est là où je suis née et là où j'ai grandi jusqu'à la moitié de l'école primaire. Style maison des années 80.
J'ai toujours vécu dans des choses classiques. On avait quand même une caravane à côté de Bordeaux, proche de l'océan, dans un camping municipal. On était propriétaire de notre petit emplacement et nous on détestait y aller avec mes frères et sœurs. On y allait les week-end, c'était un peu la folie de ma mère, qui disait que c'était sa maison secondaire.
C'est le côté alternatif de mon enfance.

Quand mes parents ont divorcé on s'est retrouvés dans un tout petit appartement où ma mère dormait dans le salon. Sinon c'était très classique. On a jamais vécu de manière alternative, ou même on est jamais allé dans des gîtes ou autre, alternatif, ou louer un camping-car, jamais.

M : Chez nous il fallait toujours que ce soit très grand. On a toujours vécu dans une grande maison avec un grand jardin. Moi j'ai grandi dans « toujours avoir beaucoup d'espace » et en fait plus on a évolué, plus j'ai compris que les petits espaces m'intéressaient mieux, je me sentais plus à l'aise dans un petit truc, avoir tout à portée de main, se sentir plus en sécurité...

Dans une grande maison t'as beaucoup de superflu, t'as des choses qui servent strictement à rien, qui sont juste là pour être là. C'est de la pollution visuelle.

Pour le coup, c'est mon père qui voyait les choses en grand. C'est lui qui a construit toutes les maisons dans lesquelles on a vécu.
Ça vient de lui, il a toujours auto-construit, tout, de A à Z. De la base de la fondation jusqu'à la dernière tuile, le placo, la peinture. Quasiment jusqu'à la dernière maison c'est lui qui a tout fait.
Mon frère et moi on a un peu aidé. C'est de là que ça vient, pour moi.

Vous avez décidé d'auto-construire votre habitat, donc la Tiny, mais le premier c'est le camion, ensuite c'est ici, chez vous. On parle pas que d'un projet, mais l'idée de ce type de projet ça remonte à quand ? Qu'est-ce qu'il s'est passé pour partir sur ça ?

MS : En fait on est rentré de Nouvelle-Zélande, on s'est trouvé un petit appartement, on s'est mariés, et quand on s'est mariés, on s'est dit « ok on quitte cet appart' parce que ça nous convient pas du tout » et on va vivre dans un van. Parce qu'en fait on aménageait des vans donc on s'est dit « pour comprendre réellement le besoin des gens, on va vivre dans un van et voir ce dont on a vraiment besoin, comment on vit cette vie en fait. Pour répondre au mieux aux besoins et aux attentes des clients on va essayer de vivre dans un van. On avait hyper envie, c'était pas une contrainte pour nous.

Vous faisiez des vans avant de tenter l'expérience en van ?

MS : Après on avait vécu en van en Nouvelle-Zélande et en Australie, mais on faisait des vans alors qu'on vivait en appart'. L'appartement ça nous convenait pas du tout. Pourtant on avait un 40 m2, une chambre, un salon... et en fait on vivait que dans le salon. On avait hyper envie de vivre dans un van, tester ça, on était jeunes mariés. On a rendu les clefs de l'appartement presque 1 mois après qu'on se soit mariés, presque tout le monde nous a dit « mais vous avez besoin d'aide ? Vous voulez venir à la maison ? Vous avez besoin d'argent ? »

M : Oui parce que pour eux ça a été un choc de se marier et derrière d'avoir l'appart', d'avoir l'entreprise...

Vous cochiez toutes les cases : vous étiez mariés, beaux, jeunes mariés, vous aviez un taf qui marchait super bien, un appart'.. et vous avez décidé de décocher cette case.

MS : Et ensuite on a vécu 2 ans dans ce van. Et ensuite la Tiny c'est vraiment le projet qui a marqué notre vie pour l'instant.

M : Le van c'était pas fou pour nous. C'était naturel. On était dans un domaine qui était facile, familier. En soi on allait pas à l'encontre de notre confort, dans de grandes difficultés.
C'était juste plus petit. On vivait dans 6m2, mais ça nous convenait à la perfection. On vivait sur notre lieu de travail, c'était tout petit et ça nous convenait.

MS : Y a eu deux ans entre le van et la Tiny, et en fait le van était devenu un peu trop petit pour nous, on avait d'autres envies, et puis on commençait à voir qu'il y avait d'autres habitats alternatifs.

Pour nous c'était hors de question de repartir en appartement ou de construire une maison, c'était pas du tout notre envie. On avait envie de construire quelque chose de nos mains, et en plus d'autonome en eau et en électricité.

M : A force de regarder des choses qui se faisaient, instagram, à force de voir autre chose que des habitats comme le van... C'était plus grand, ça roulait, y avait pas ce côté fixe.

MS : Nous on a toujours eu peur d'être installé quelque part.
Là on a l'entreprise, on est pire qu'attaché. Mais en fait pour nous tant qu'on a pas notre petit pavillon on est quand même un peu libre. Ce côté nomade de la Tiny nous a fait choisir la Tiny.

M : On voulait un grand terrain, une base de nature. Le van nous l'apportait pas. On voulait quelque chose de plus grand mais on voulait pas quelque chose de fixe. L'atelier était pas très loin, on voulait quelque chose dans les parages. On s'était renseignés dans les alentours, y avait pas beaucoup de choses constructibles, et c'est là qu'on s'était renseignés sur les terrains agricoles et de loisirs, et du coup la Tiny est venue par ce biais.

MS : On voulait plus grand parce qu'on voulait construire une famille aussi. Moi c'était hors de question d'élever ma fille dans un van.

M : On voulait avoir un bébé. Donc on savait qu'on construirait la Tiny et qu'il y allait avoir deux chambres à l'intérieur, par exemple.
Y a un certain confort sur lequel on voulait pas lésiner. Je m'en rappelle très bien, dans les idées qu'on avait sur le papier on voulait vraiment avoir un grand espace cuisine et deux chambres séparées, parce qu'on savait qu'on voulait notre espace à nous.

MS : Dans le van on avait une toute petite cuisine, on se disait « on veut un énorme plan de travail », c'était la folie des grandeurs pour nous la Tiny.

M : On pouvait la dessiner comme on voulait. Le van finalement t'as toujours ce poste conduite à l'avant, t'as toujours ce moteur qui pose du poids à l'avant, t'as un cube à l'arrière mais y a pas un milliard de choses que tu peux faire. Dans une Tiny tu peux mettre la cuisine ou le salon en haut, les chambres en bas, enfin tu peux faire ce que tu veux. Tant que tu respectes les 3,5 tonnes, c'est un cube donc tu fais ce que tu veux à l'intérieur.

MS : C'était hors de question que quelqu'un construise notre Tiny autre que nous. Jamais on se serait vu dire « on le fait construire par un autre artisan. On avait trop envie de le faire.
On avait envie de tout connaître.

Vous vous y êtes pris comment pour monter le projet ? Vous avez regardé des tutos ? De l'aide des proches ? C'est quoi votre toile vers laquelle vous êtes allés pour prendre ici des infos, des compétences ?

MS : Ma toile c'est Mickaël. Il me dit « tu fais ça », je l'écoute. Si je lui dis « là je galère » il va me trouver une solution.

M : Je vais pas avoir ce besoin d'aller chercher sur Google pour trouver la solution. Je vais me gratter la tête contre un mur, je vais essayer de trouver la solution. S'il faut je vais penser l'avoir trouvé et en fait je vais me planter mille fois. J'apprendrai.
Par contre y a 3-4 ans quand on commençait à chercher sur les Tiny y avait rien du tout. Y avait des beaux blogs, mais c'étaient que des Tiny aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande, en Australie, y avait rien en France. Y avait les premières Tiny Baluchon. Y avait rien de ce côté-là.

Y avait juste Tiny House Livingstone. Là t'as une mine d'informations sur laquelle nous on a poncé les vidéos. Je les ai zoomé, je les ai dé-zoomé. Sur youtube. Ça lui, au moment où on construisait notre Tiny, il construisait aussi la sienne. C'était The référence. Il a pas construit sa Tiny de la même manière que nous, mais il avait une base d'autonomie, il avait une filtration d'eau de pluie, il avait une showerloop, c'est un système où tu récupères l'eau de ta douche, tu la filtres, et tu la réutilises, c'est un cycle fermé.

J'ai poncé ses vidéos, mais plutôt sur une base de « qu'est-qu'il avait utilisé comme matériaux, la répartition de ses charges », toutes ces choses là un peu techniques. On savait déjà comment aménager des vans donc là c'était comme un gros van. J'allais juste chercher quelques compétences que je connaissais pas : comment il faisait son bardage à l'extérieur, quel type de bois, qu'il soit léger...

Ça nous faisait pas peur de construire la Tiny. C'était hyper excitant.

Combien ça vous a coûté ?

M : Le van on l'a acheté 8000, et on a du mettre à peu près la même chose pour l'aménagement.
On améliorait petit à petit. Aux alentours des 15000€ environ.

MS : Et la Tiny ça nous a coûté plus de 50 000€. Pour 25m2 au total. On a fait un crédit de 45 000€ pour acheter tout le gros œuvre, et encore ça c'est que le matériel. Y a pas le frigo..
Après on est autonome en eau et électricité, on a un système de filtration, là rien que la remorque ça nous a coûté 7-8000€.

M : On a arrêté de compter à 50 mais on est plus autour des 60 000€. Le ratio pour le m2... Les gens ils sont choqués du prix, mais nous on a mis l'accent sur d'autres choses. Pour une Tiny tout seul tu peux t'en sortir pour beaucoup moins.

Y avait pas de volonté de nomadisme à tout prix ? Vous bougiez pas forcément.

MS : On pouvait pas avec l'entreprise. On partait en van les week-end, on savait très bien qu'avec la Tiny on pouvait pas partir les week-end.

M : L'idée de base c'était de poser la Tiny sur un terrain, d'aller à l'atelier, de revenir dans un autre lieu avec la Nature. Y a beaucoup de fenêtres dans la Tiny parce qu'on voulait une vue pleine, bon finalement on a eu la vue sur les chevaux et l'atelier mais voilà. C'est venu un peu naturellement.

On disait aux gens « on construit notre maison ». C'est pas qu'on avait honte, mais on savait qu'il y allait avoir un blocage.

MS : Quand on a eu Julia et que la sage-femme venait visiter Julia pour vérifier le poids, comment le bébé va, j'avais peur qu'elle nous enlève Julia. Qu'elle se dise que c'est pas un endroit pour faire vivre un enfant. J'avais prévenu : « on vit pas dans un endroit classique ».

C'est quoi les avantages et les inconvénients à auto-construire ?

M : Tu connais ta maison sur le bout des doigts. Et ça c'est un avantage qui en fait une force.

MS : Oui, si y a un soucis tu sais changer le fusible, tu sais où il est déjà. Tu sais comment tout fonctionne. Quand t'es dans un habitat autonome c'est important. Quand les gens disent « ouais je voudrais aménager mon van, j'aimerais savoir combien ça me coûte », je dis « non mais faites-le vous-même, nous on manque pas de travail donc faites le vous-même parce que vous allez connaître votre van par cœur ». Quand tu construis ta maison tu la connais par cœur tu sais où sont les failles, tu sais comment t'as fait les choses, et tu sais les réparer. Ça c'est le plus gros des avantages, après l'inconvénient... c'est que t'es crevé.

On était tous les deux, on l'a vraiment construite à deux, aujourd'hui on fait les choses différemment parce qu'il y a Julia, mais là on était à fond tous les deux, c'est des supers moments qu'on a passé.

M : J'arrive pas à voir les inconvénients à auto-construire. C'est ça qui est dingue. Je vois que des points positifs. Je pense qu'il y a que du + à auto-construire son projet.

MS : C'est juste que ça prend du temps, il faut être patient.

M : Si t'as du temps pour auto-construire c'est le mieux. Si tu te dis « j'ai 6 mois ou 1 an pour auto-construire, et j'arrive à avoir un salaire et en plus à construire mon chez-moi », là c'est pompelup. Moi je rêverai d'avoir un an pour faire notre projet, et t'es focus, tu ne penses qu'à ça, tu soulèves des montagnes en fait. Même avec très peu de compétences, tous les soirs tu te mates que des tutos.

Aujourd'hui tu peux vraiment faire tout ce que tu veux, grâce à des tutos, des livres... Auto-construire c'est aussi une sacrée expérience. Ça marque.

MS : Tu t'attaches tellement à ta maison.

M : C'est un amour... C'est un bébé que t'as réussi à construire de tes propres mains. Alors que le van finalement tu pars sur une structure avec un moteur, tu l'as pas construit réellement. Y a la carcasse de base, on vient poser un aménagement. Là on l'a fait sortir de terre. Quand tu construis quelque chose de tes propres mains, y a une satisfaction qu'on pourra jamais t'enlever.

A Marie-Sophie : En dehors de la satisfaction, toi t'as acquis plein de compétences du coup ? Du début, jusqu'à aujourd'hui, t'as l'impression d'avoir acquis quelles compétences ?

MS : Je sais pas si je sais faire plein de choses mais j'ai construit ma maison, et ça j'aurai jamais pensé le faire dans ma vie. C'est sûr que je sais faire plein de choses que je savais pas faire avant.
J'ai isolé toute la maison, j'ai monté du lambris, mais ça va aussi avec notre travail à côté.
C'est sûr que si j'avais construit que la Tiny House, j'aurai appris tellement de choses : l'électricité, la plomberie, passer tous les câbles, comprendre que quand t'allumes l'interrupteur faut que ça aille jusqu'à la lumière, après t'as un pontage pour aller jusqu'à l'autre lumière... Si je faisais pas des vans je l'aurai jamais appris. Je l'aurai appris sur la Tiny mais si on avait fait construire notre maison je l'aurais jamais su. Y a plein de choses comme ça : la filtration d'eau de pluie, tout ce qu'on voulait faire. J'ai appris tellement de choses que je saurai même pas les nommer.

Des conseils à donner à quelqu'un qui souhaiterait auto-construire ?

MS : Acheter au bon moment, pas trop prévoir non plus parce que c'est toujours imprévisible, tu t'imagines quelque chose et ce sera jamais pareil.

M : De s'armer de patience. Faut vraiment être patient, faut faire les choses avec beaucoup de réflexions, de rigueur. Faut se faire violence des fois, parce que t'as une vie, il faut vraiment que t'ailles chercher au plus profond de toi. Y a des moments de mou où t'as pas envie.
Un maxi conseil : ne jamais habiter tant que c'est pas fini. Quand t'y habites t'as plus envie de travailler. Tu te suffis de ce que t'as. Ta cuisine c'est deux tréteaux et une planche : c'est bon.

MS : Pendant un moment on a pas eu d'escalier. On avait une échelle, et jusqu'à 6 mois de grossesse je suis montée à l'échelle pour dormir là-haut. Et on avait pas de lit aussi, on dormait sur un matelas par-terre, jusqu'à 8 mois de grossesse.

M : Il faut faire attention au budget aussi. Avoir un budget prévisionnel. Faire attention que les travaux peuvent vite coûter cher. C'est comme ça qu'on arrive à des travaux qui sont pas finis aussi.

L'entretien de Sylvain

Comment vous avez trouvé ce coin ? Comment ça s'est passé ?

Alors comment ça s'est passé... Je suis arrivé ici un peu par hasard pour un projet perso avec un ancien ami, et du coup je regardais pour m'installer ici parce qu'on avait un projet pro sérieux, donc j'ai visité plusieurs trucs, et ici j'ai eu le coup de cœur, je suis arrivé là on voyait les Pyrénées
A la base moi je cherchais un terrain plus grand, vraiment grand, quelques hectares, et je voulais me construire mon ossature bois, maison de paille, récupération d'eaux de pluie, enfin autonome quoi

Ton projet pro c'était quoi ?

Moi je bossais, et à côté de mon taf je fabriquais des montain boards, des gros skates tout terrain avec des grosses roues, et les gars s'en servent pour dévaler les montagnes, les pentes. On était toute une bande à faire du kite, une bande de passionnés, y a une quinzaine d'années. Et moi j'étais déjà skateur, je faisais du ski, du snow, du surf, et quand j'étais gamin j'avais pas de thunes et j'ai découvert le skate à quinze ans avec un pote qui était venu en vacances chez moi, il en avait un, et puis il me l'a filé, un jour je l'ai pété, j'ai vu que ça coûtait cher, et j'avais accès à un ami de mon grand-père qui habitait juste à côté, il avait une menuiserie, donc j'allais chercher des chutes de bois, je me faisais des skates dans l'atelier de mon grand-père.

Après ça m'a un peu quitté et quand je me suis mis à travailler en région parisienne – car ma femme était de là-bas -, ça me saoulait le métro, les bus, les trucs, bref je m'étais racheté un skate. Et puis à force de m'y mettre, on avait un garage où on pouvait pas rentrer la bagnole alors un jour j'ai décidé de faire ma planche, j'en ai fait deux, trois, pour les potes....

Toi t'avais monté ta marque ? C'était quoi ?

C'était Xshape. J'ai pas créé d'entreprise, mais j'ai intégré une coopérative d'activité d'emploi, j'étais un entrepreneur salarié, donc tout ce que je facturais c'était la coopérative qui encaissait tout et qui me reversait tout sous forme de salaire.

Et c'est ça qui t'a formé au travail du bois ? Du skate, à l'atelier, en passant par les connaissances du matériau et de ses propriétés... c'est ça qui t'a formé ou t'as eu une formation ?

Non j'aimais bien le travail du bois. J'ai tout fait en auto-didacte. Bah tu sais tu fais une planche tu vois que ça marche pas, tu recommences, faut juste pas avoir peur de bouffer du matériel. C'est une question de thunes en fait.
Sinon j'ai appris avec mon père, avec mon grand-père, j'avais des notions parce que y avait cet ami menuisier de mon grand-père aussi.

Je vois qu'il y a deux camions [sur le terrain], c'est les votre ?

Y a le mien et celui d'un pote.

[en voyant deux camions garés derrière lui]
C'est des camions aménagés ?

Ouais, plus ou moins, c'était mon camion avec lequel je faisais mes compétitions, j'avais une remorque avec tout le matos, on se posait sur la plage on avait tout, on bougeait pas.

C'est toi qui a fait/construit l'intérieur ?

Ouais. C'est mon premier aménagement de camion, Mais c'est un aménagement succin parce que je voulais pas le faire VASP, du coup j'ai tout fait en petit élément bois, des petits caissons, des petits coffres. Y a deux coffres latéraux à l'arrière qui servent de support pour un lit qui est en place, devant y a deux sièges, un dans lequel y a le chauffage et l'autre dans lequel y a les toilettes sèches, y a une tablette, une table, un petit meuble juste à la porte pour les bidons d'eau prêt à sortir, juste un petit évier, 3-4 étagères, c'est succin, c'est juste pour pouvoir se faire à manger, boire un thé au chaud, dormir, parce que nous on était pas dedans, on était dehors à rider.

Il est démontable, parce que comme je bricolais pas mal justement, si j'ai besoin d'aller chercher du matos, je démonte tout en une heure et tout est dehors et je peux le charger complet.

Et donc t'es passé du petit objet du skate à l'aménagement d'un van en passant par tout un tas d'aventures, et on en arrive à ça [sa rénovation]....

Y a eu d'autres étapes. Je sais bricoler, j'ai fait une formation en plomberie-chauffage et j'ai fait un bac pro froid-clim mais avec en plus une formation construction et métier de la piscine.

Ok donc t'as quand même un bagage qui te permet de te débrouiller un peu

Oui je sais quand même planter un clou.... et un chou maintenant !

T'es passé d'une vie parisienne à là ?

Je suis un provincial. J'ai vécu jusqu'à 17-18 ans en province. Puis j'ai rencontré ma copine dans la région parisienne, et puis avec le boulot que j'avais dans les piscines, moi j'avais du boulot en sortant de l'école. Et y avait une place dans un grosse entreprise à Paris. Du coup je me suis installé, et j'avais dit à ma femme « ok on reste là 10-15 ans mais après on déménage ». Et le moment venu elle ne voulait plus donc j'ai bataillé 5 ans et au bout de 5 ans j'ai lâché l'affaire. Et je suis parti y a 3 ans. Je voulais m'installer avec ma femme mais j'avais ce projet y a 20 ans. Enfin j'ai ce projet là depuis que j'ai 15 ans et j'en ai 50. Je suis en retard par rapport à mon programme mais j'ai eu une belle vie, à vadrouiller en camion etc, et du coup je suis arrivé là parce que j'avais ce projet pro avec un ami.

Et du coup toi t'as eu un coup de cœur pour cet endroit ? Que t'as découvert.. comment ?

Je cherchais, je tournais, au début quand je suis arrivé parce qu'il m'hébergeait dans un appart et je voulais me trouver un coin. Je voulais acheter et déménager, c'était le projet avec ma femme à la base. Quand je suis arrivé là j'ai dit « waw ». Du coup j'ai acheté. Et puis ma femme est venue voir, elle était ok, et puis quand c'est devenu concret elle s'est ravisée.

En terme de coûts, ici ?

2000m2 environ, une grange en terre crue avec une charpente HS, j'ai acheté ça 66 000€, 72 000 € avec frais de notaire.

Ok donc 72 000 €... Il y avait quand même des matériaux qui existaient déjà sur le chantier et que t'as pu réutiliser ?

La charpente et la terre. On a tout démonté, on tape dedans. De la terre, quelques briques, toute la tuile. J'ai recommandé des tuiles neuves pour faire les courants, et tout le couvrant c'est les anciennes tuiles qui sont bonnes, qu'on a trié. J'ai du acheter une dizaine de palettes de tuiles neuves.

Ok et du coup pour la charpente qui a été refaite ?

C'est une menuiserie en bas à Beaumont, en douglas, et c'est l'entreprise qui a fait la charpente. Y en a eu pour environ 80 000 €.

Donc on passe de 72 000 à 80 000 juste pour la charpente.

Mais parce qu'il y avait la charpente à refaire.

Et donc toi hormis la charpente, tu comptes tout refaire en auto-construction ?

Oui. Pour le terre-paille je voulais faire des chantiers participatifs pour apprendre etc, je voulais voir en vrai. Je voulais pas me lancer dans des trucs sans savoir ou juste parce que j'ai vu une vidéo, ou même sur le site des compagnons qui est très bien...

Ok alors là maintenant t'as une partie qui est hors-d'eau hors-d'air, t'as le chauffage, l'électricité ?

Y a rien du tout, y a une cuisinière en terre crue que j'ai fait, une cuisinière de masse, qui me sert de chauffage, de pour cuisiner, cuire du pain, mais faut pas être pressé. Le but de ce changement de vie c'est de prendre le temps.

Qu'est-ce qui t'a décidé à rénover plutôt que de prendre un terrain et construire ?

Déjà parce que j'ai eu un coup de cœur pour l'endroit, et puis en plus y avait une grange en terre-crue, c'était facile à boucher les 4 piliers, le seul gros truc c'était la charpente, et je me suis dit que ça allait faire un billet, mais l'endroit est tellement beau et la maison elle est vieille, elle a du charme, y a moyen de faire un truc sympa, donc quitte à refaire la charpente autant refaire tout bien, et au moins ce sera une maison pérenne.

Et là t'as des prévisions sur le restant à débourser ?

Non là je sais pas trop, ce qui m'importait c'était de refaire la toiture.

Tu travailles du coup ?

Nan, je bosse pas, et puis ici c'est compliqué de trouver un boulot, mais l'idée aussi c'est de m'aménager un petit coin où je puisse bricoler et puis faire un peu d'artisanat à vendre sur des petites foires, des marchés, peu importe.
Je préfère passer mon temps dans mon jardin à travailler avec Sylvain (son voisin) à ramener mes légumes, que d'avoir à aller travailler pour aller m'acheter mes légumes, et puis voilà ici y a un projet de lieu d'accueil, pour proposer des activités, et du coup ça va nous générer des petits revenus.

Accueillir des gens par exemple qui viennent se poser là passer le week end en camion parce qu'ils cherchent un coin pour dormir la nuit ou passer 3 jours sympas, accueillir quelqu'un qui a eu un souci, qui a besoin de venir au vert pendant 15 jours parce qu'il a un souci dans sa vie à régler, lui proposer des solutions, je suis en lien avec pas mal de thérapeutes, dans le développement personnel, c'est un lieu que j'aimerai comme ça aussi, il s'y prête.

Les plans sont faits, ils peuvent bouger un peu, mais les adapter pour que je vive là avec la personne avec qui j'ai à vivre, mais il y aura peut-être une petite chambre avec un petit coin pour faire des massages, pour s'occuper de la personne en mode coloc, mais pas coloc-argent, coloc-participative, après je sais pas, si les gens peuvent pas aller travailler au jardin, c'est en fonction de leurs possibilités, de leurs envies, si ça lui va très bien de donner une partie argent c'est possible mais ce sera pas « je dis ça et c'est comme ça »
Ou alors les gens sur le terrain, s'ils veulent se faire une kerterre dans un coin ou poser une yourte ou juste venir dispenser des soins ici, .

En haut y a une sorte de partie refuge. En haut ça va être la zone zen et deux chambres, et zone en mode refuge, un dortoir à 4-5. Et puis y a les deux camions disponibles pour dormir.

J'ai l'impression que tu pars avec un bagage..

Un bagage dans le bâtiment ? Nan nan, et puis moi j'avais une maison, la maison où j'étais, on avait acheté un pavillon classique on va dire, y a jamais un artisan qu'est venu à la maison.
Je voulais foutre un radiateur là, bah j'ai pété mon sol, j'ai tiré mes tuyaux, j'ai posé un radiateur, ma femme elle voulait ça, j'ai pété ça j'ai fait ça, enfin voilà. Enfin c'était une maison où y avait juste de l'aménagement, c'était pas du bâti.

T'as l'impression d'avoir pris en compétences depuis ?

Carrément. Déjà par mon boulot : la boite construisais des piscines mais moi j'étais avec un mec qui faisait les piscines du tout-Paris. Il avait un bon carnet d'adresses. Du coup je suis allée moi bosser sur des chantiers où j'ai vu des trucs fous, mais après la construction... non je sais pas plus qu'un autre faire un mur en parpaing, je l'ai fait, mais c'est pas un truc qui me branche.

Quand t'es plombier tu touches à tout, tu fais du carrelage, de l'élec, tu rebouches des trous, tu sais travailler.

Puis là ça me fait pas peur parce que c'est des matériaux que j'aime. Le béton, le ciment.. c'est des gravats, c'est des trucs à manipuler, c'est lourd, ça te bouffe la santé, les mains. Là c'est du bois, de la terre, de la paille. Si ça marche pas tu t'es planté, tu mouilles tu recommences c'est reparti quoi.
C'est facile. Si ta maison elle est construite avec un truc isolant... tu vois si on construit une maison avec un truc dur qu'est pas isolant qu'on isole. Alors que là tu construit un mur qui est dur, qui capte l'humidité. C'est illogique de construire une maison avec du béton et du ciment. Il faut l'isoler, on fait du plâtre, on colle du papier peint, on pose des rails, on met du placo. Dans les maisons comme ça je me sens pas bien. Tu mets un coup de coude dans le mur, tu fais une bringue avec des potes enfin le placo faut pas être violent.

Et alors là c'est quoi la prochaine étape ?

On a pas pu fermer avant l'hiver, donc on va fermer avec le reste des bottes de paille, on va fermer l'étage. Là on est en train de défaire les conneries des ouvriers. [il me montre les sections des solives qui sont pas les mêmes]
J'ai pas de charges ici. J'ai rien. J'ai des histoires à régler etc mais ici je vis avec... je sais pas, de quoi s'acheter à bouffer, y a 30 balles d'élec, 20 balles d'eau...

J'ai pas l'élec, j'ai fait un câble qui traverse la route qui est branché chez la voisine avec un sous-compteur et puis voilà. Je vais me faire une installation solaire dans un coin.
J'ai tout réduit. Je me suis rendue compte que j'avais plus besoin de plaques à gaz avec la cuisinière que je m'étais faite. J'ai plus un seul ustensile de cuisine électrique. J'ai pas de micro-ondes, j'ai une bouilloire et un grille-pain dont je ne me sers plus, et je vis très bien comme ça.

Et ça c'est ce que tu veux à terme ou tu voudras gagner en confort ?

Pour moi la bouilloire électrique c'est pas le confort. Le but c'était surtout d'éliminer le maximum de tout ce qui était électrique, de trouver une alternative, pour réduire au maximum mes besoins en électricité. Pour pas être en galère, à faire une installation à 40 000 balles.

Pour l'eau et le raccordement sanitaire, t'es viabilisé ?

Y avait une arrivée d'eau sur le terrain quand j'ai acheté donc j'ai repris le compteur à mon nom. Après le but, vu la toiture que j'ai et vu comme ça pleut ici, mon idée c'est d'enterrer une citerne de récupération d'eau de pluie et de repomper, filtrer, comme c'était mon métier en plus..

L'eau que je récupère c'est pour la boire et s'en servir. Le but du jeu c'est de garder l'abonnement mais seulement si un jour je suis en galère.

Si tu réduis tes besoins en énergie, tu deviens libre en gros.

Tu disais que ton père t'a aidé. Y a beaucoup d'écrits sur le fait que les gens qui auto-construisent peuvent auto-construire, aussi parce que le réseau principal qui leur permet de faire ça c'est la famille, donc faire appel aux amis, à la famille, tout ça.. donc toi t'as fait appel à ton père ?

Il s'est proposé, Il a passé une semaine, il voulait me filer un coup de main pour faire le parquet, il a dit que ce sera ça de fait. On a fait le plancher en premier comme ça après on pouvait bosser.
La première année je devais avoir des chantiers participatifs, inviter du monde, des woofers, j'ai eu des contacts mais personne n'est venu.

La deuxième année j'ai eu du monde qui a commencé à venir.
Et puis maintenant j'ai pigé un peu les réseaux et comment ça fonctionnait et tout ça, et puis ça y est maintenant ils commencent un peu à me connaître et maintenant j'ai des demandes, y a des gens qui prennent contact et qui me disent « ce sera cet été » et je dis « voilà vous venez quand vous voulez y a toujours des trucs à faire », et si j'ai besoin par exemple pour l'été pour boucher tout là-haut je repasserai une annonce pour trouver 3-4 personnes, pour un petit chantier.

Mais du coup c'est un vrai avantage d'avoir les réseaux sociaux ? Avoir accès à des contenus, des tutos, des gens.

Oui, et puis c'est intéressant parce que t'as l'expérience de gens qui ont déjà monté des lieux, tu peux profiter. Les gens qui viennent, on discute. Après faut savoir faire le tri.

J'ai vu un couple qui vivait en camion aménagé un peu roots, ils faisaient les saisons de ramassage, et là ils ont passé 3-4 jours et pendant 3-4 jours j'ai eu le discours de « ouais c'est cool, c'est bien, nous aussi on est comme toi, on est des gens éveillés, on veut se débrouiller par nous-mêmes, changer un peu le monde à notre façon ». A la fin, tu parles à un convaincu mais je leur ai demandé ce qu'ils faisaient dans le concret pour mettre en place ce que tu... eux c'était pas dur ils cherchaient un lieu pour se poser et voilà, un truc tout fait où ils arrivent ils se posent et ils profitent quoi.
Bon après y a pas de soucis hein, mais je trouvais qu'il y avait trop de décalage entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient.

Tous ces groupes là, surtout sur ceux des chantiers participatifs, t'as énormément de gens, c'est des citadins, qui veulent venir faire du chantier mais par exemple pour eux c'est les week end et les vacances scolaires tu vois. Ils vont pas avoir la démarche de vraiment s'investir dans un truc où ils vont poser 15 jours et venir apprendre.

Ils veulent passer un bon moment au vert, filer un petit coup de main pour payer leurs vacances, enfin pour avoir le lieu sympa, filer un petit coup de main en échange et voilà, c'est pas dans l'esprit « je viens pour apprendre » ou « donner un coup de main parce que ça me parle »

C'est juste parce que c'est un moyen de partir en vacances pour pas trop cher. […] C'est un peu cliché mais c'est les bobos. Et les bobos quand ils arrivent là et que tu leur dis « y a pas de micro-ondes », « bah nan mon gars, on joue pas ici tu vois ».

Et t'as l'impression que passer par l'auto-construction ça te permet de toucher ça de près, d'être plus proche de toi ?

Carrément, déjà tu bosses pour toi, et après honnêtement si j'avais de la thune j'embaucherai des mecs pour faire le truc. Bon ça me plait de le faire, mais pour aller plus vite si j'avais de la thune je prendrai des mecs et vas y quoi.

Quand tu fais ta maison t'as pas le stress de mauvaises surprises, tu sais comment ça a été fait, si tu fais construire une maison si les mecs veulent tricher, tu peux découvrir des trucs. Là je connais les points faibles, je sais ce qui va pas, ou je sais que là il faut que je fasse attention. Tu la connais ta maison.

T'as aussi le lien : t'y as mis ton cœurs, t'y as mis ta sueur. C'est comme dans tous projets, que tu fasses n'importe quoi, quand tu fais un truc qui te plait t'as un lien particulier avec le truc que t'as créé, c'est sûr.

Y a quelque chose de plus personnel. Même si là c'est un truc que j'ai repris.

La première phrase que t'as dit quand je suis arrivée, ce à quoi je me relis, c'est « je sais pas quelle heure il est ».

Pour te dire à quel point... je mange quand j'ai faim, je regarde pas si c'est midi. Bien souvent j'ai la dalle, j'ai bossé j'ai la dalle, je pense qu'il est 12h30-13h, il est 14h ou 15h tu vois.
Après des fois j'ai des rendez-vous en ville, « alors attend, c'est quelle heure, c'est quel jour, on est quel jour, ha putain, c'est demain, bon ok demain réveil. »

J'étais pas à l'aise à Paris. J'ai fait un burn-out et j'ai quitté ma femme parce que j'en pouvais plus, si j'avais su je serais parti plus tôt parce que j'y ai laissé ma santé, et puis de toute façon même si j'étais bien, j'étais dans un truc où j'avais l'impression d'être un hamster dans une cage, qui court dans son rond.

La vie même ailleurs que Paris, tu travailles, tu passes ta vie au boulot, déjà pour même pas te permettre de vivre, donc tu t'investis, tu laisses parfois ta santé et au final, moi je suis arrivé à presque 50 ans, et j'me dis « bon bah j'ai bossé mais qu'est-ce que j'en ai fait de ma vie, est-ce que ça avait du sens ? »

Alors oui j'avais du pouvoir d'achat, je pouvais m'acheter un ordi, un portable, faire comme tout le monde, faire le kéké avec mon truc, j'ai les moyens de me faire ci, de me faire ça, mais au fond qu'est-ce que t'as fait de ta vie ? T'as travaillé, t'as consommé, t'avais des rêves, tu les as réalisés le week end, ça fait peur tu vois. J'suis pas sur Terre pour bosser comme un connard et puis aller acheter mes quatre pots de yaourts et.. tu vois.

L'entretien de Shannah

Est-ce que tu peux te présenter ?

Je m'appelle Shannah Wilk, j'ai 27 ans, cette année 28, et je suis la maman d'une petite fille qui va avoir 10 ans dans un mois.

Alors t'as plusieurs projets liés à l'auto-construction, est-ce que tu peux me parler de ce projet de camion aménagé, comment t'est venue l'idée ?

J'ai connu quelqu'un qui l'avait fait, et en fait j'en ai profité pendant une semaine, à la base j'étais pas de ce genre là, j'étais plutôt « hôtel et tout confort », le fait est que j'ai testé pendant une semaine et que ça m'a plu beaucoup plus que ce que je pensais, donc voilà je me suis dit que ça pouvait être un projet intéressant, et au fur et à mesure des réflexions je me suis dit que c'était peut-être la vie que j'avais envie de mener. Ça ressemblait plus à ce à quoi j'aspirais, au niveau écologique, au niveau du temps aussi parce que regarder la montre tout le temps c'est quelque chose qui m'angoisse beaucoup, c'est quelque chose qui se fait beaucoup moins en camion. Et l'envie de voir le monde, de voir l'Europe en l'occurrence, en étant pauvre. Voilà, c'était une solution pour voyager et avoir un mode de vie qui me ressemblait plus, tout en respectant mes limites financières.

Ok donc toi dans la vie t'aspires à être plus nomade, ou un peu entre les deux ?

Ça dépend de la période de vie. Le projet du camion il est évidemment nomade mais j'ai pas envie de faire ça toute ma vie. Moi mon projet à la base c'était de voyager pendant 2-3-4-5 ans peut-être.

Ok donc c'est pas un projet de vie en soi, le nomadisme, par contre cette façon de voir l'habitat avec tes valeurs, ça va avec le second projet dont on parlera tout à l'heure, t'as l'impression qu'il y a une sorte de continuité ?

Oui, évidemment. Le fait de moins consommer, de moins dépendre du réseau d'eau, du réseau d'électricité, tout est relié. Après c'est pas qu'une question écologique, y a aussi une vraie volonté d'offrir à ma fille quelque chose qui sorte du parcours ordinaire, quelque chose qui sorte du parcours scolaire classique.

Ok et donc ce projet camion pour l'instant il est pas encore réalisé, comment est-ce que tu vois le chantier ? T'as décidé de pas le faire faire par quelqu'un, tu veux le faire toi, y en a qui décident de l'acheter tout fait, toi tu voulais le faire toi, c'est quoi qui te pousse à le faire ?

L'argent. Principalement, essentiellement l'argent. Y a un 80% de raisons financières et les 20% c'est parce que tout ce que je vois de tout fait, c'est pas du tout à l'image de ce que j'imagine.

Comment est-ce que tu comptes t'y prendre pour aménager ce camion ? Est-ce que t'as une formation, des diplômes, une expérience, des chantiers déjà réalisés, ou des compétences en lien avec ça ?

Aucune. Aucune compétence, aucun diplôme, rien qui s'approcherait de près ou de loin à la construction, Aucune expérience comme ça. Moi je comptais m'appuyer sur les ressources dont je dispose au niveau de l'entourage et internet. Les livres, les bouquins, tout ça parce qu'il se trouve que c'est quelque chose qui devient vachement répandu, du coup les ressources y en a quand même énormément, de plein de façon différente, que ce soir sur les sites internet, sur youtube, dans les livres, et puis j'ai la chance d'être entourée par un grand-père, un beau-père qui sont hyper manuels, et qui sont présents aussi, donc voilà.

Et est-ce que tu leur aurais délégué l'ensemble des tâches où est-ce que tu te serais investie auquel cas tu apprendrais de nouvelles compétences? Est-ce que ça t'interesse d'apprendre, à travers l'auto-construction, de nouvelles compétences qui sont liées à l'aménagement ?

Oui, clairement, ma vraie volonté là-dedans c'était de tout faire moi-même. Je sais que pour l'électricité, la plomberie, j'aurai peut-être confié ça à mon grand-père, mais tout ce qui est aménagement, la volonté elle est plutôt qu'on me montre et qu'ensuite je fasse.

Du coup ça te permet de t'en approprier complètement. Ça fait partie aussi de ça pour toi la démarche, de t'approprier ton lieu de vie ? Si quelque part t'avais trouvé une entreprise qui t'avait fait tout ce que tu voulais avec des moyens illimités, est-ce que tu serais passée par là ?

Est-ce que tu passes pas l'auto-construction parce que c'est vraiment pour toi le seul moyen de t'approprier cet objet qu'est la maison, ou est-ce que même si t'avais les moyens, t'aurais envie de mettre la main à la patte ?

Si j'avais eu les moyens, j'aurai acheté un camion dernière génération, j'aurai pris une entreprise incroyable, j'aurai fait une isolation à 20 000 €, j'aurai eu un système électrique et d'eau hyper qualitatif, j'aurai eu un panneau solaire ultra performant, une batterie au lithium... Évidemment que là dans la situation où je suis c'est aussi une façon de m'approprier mon logement parce que de toute façon il faut que j'y trouve mon compte d'une certaine façon.
Si j'avais eu des moyens illimités, j'aurais dessiné tous mes plans, j'aurais choisi les matériaux à utiliser, j'aurai choisi tout dans les détails, je me serais investie de ce côté là, par contre j'aurai délégué pour tout ce qui est main d'œuvre.

Est-ce que du coup tu penses que ton approche de l'écologie, et du mode de vie alternatif il est en grande partie régi par ta situation financière ou est-ce que tu penses que ces désirs là de vouloir choisir des matériaux écologiques, d'avoir des modes de consommation qui sont bas, dans des constructions qui sont petites, dans lesquelles tu vas pas pouvoir sur-stocker ou consommer, est-ce que tu penses que c'est corrélé la raison pour laquelle t'es dans des convictions écologiques c'est parce que t'es dans cette situation financière, ou est-ce que t'as envie dans ta vie de faire des projets qui sont tournés vers l'écologie et l'alternatif ?

Je pense pas que mon désir de me tourner vers l'écologique et tout ce qui s'en rapporte au niveau des matériaux et de la consommation ce soit uniquement lié à ma classe sociale, parce qu'en fait y a aussi des possibilités de vachement consommer et d'avoir des matériaux pourris en étant pauvre dans un camion aménagé, donc je pense qu'il y a quand même une recherche un peu plus profonde que ma précarité, je pense d'ailleurs que pour certains matériaux ou mode de vie, vivre pas écologique c'est quand même plus rentable, ou moins dépensier, donc non je pense pas que ce soit que lié, maintenant je pense quand même qu'il y a un lien entre les deux parce que peut-être que ça m'apparaîtrait pas si clairement si j'étais pas dans ma situation. Je vois des choses et je vis des choses que je vivrais sûrement pas, où auxquelles je me soucierai moins si j'avais plus de moyens.

Après pour ma fille par exemple, c'est vachement une question de moyen, parce que si j'avais l'argent elle irait dans une école alternative, dans un endroit à la campagne, dans quelque chose de vraiment différent, et là tout ce que je peux espérer pour elle c'est l'école publique ou l'école privée, mais ça se rapproche pas de ce que je veux, et toutes les écoles vraiment alternatives j'y ai pas accès, donc oui y a un choix de mode de vie qui est orienté par le fait que je peux pas, avec mes moyens, lui apporter ce que voudrais lui apporter, avec quelque chose en collectif.

Là depuis tout à l'heure on parle de mode de vie alternatif, de vouloir être différent, mais par le biais de s'extraire de la ville, aller un peu plus vers des coins reculés, est-ce que toi tu penses que de manière générale, les personnes qui s'orientent vers le nomadisme ou l'auto-construction de petites yourtes etc, est-ce tu penses que quelque part elles veulent s'extraire de la norme ?

Comme si y avait quelque chose d'aliénant dans ce mode de vie : « métro, boulot, dodo », et l'école pour la petite. Quelque chose d'aliénant dans le fait de se fondre dans la masse.

Est-ce que d'après toi il y a un désir de vouloir s'extraire de la norme ?

Non je pense pas que la volonté ce soit d'être différent. Je pense que la volonté c'est d'avoir mieux que ce qu'on a, avec les moyens qu'on a. Évidemment que ça revient à être en dehors de la norme, mais je pense pas que le désir ce soit d'être hors-norme. Le désir c'est d'avoir une vie qui nous correspond plus, avec les moyens qu'on a.

Tu penses que ça va avec les effets de nos générations, avec l'avènement du développement personnel, ce désir d'avoir une vie qui soit plus en accord avec nos désirs ?
Est-ce que tu penses qu'il est question de développement personnel au travers de l'auto-construction, du faire-soi etc ?

Oui. Je pense que nos parents, nos grand-parents, ils étaient quand même hyper stressés par le fait d'avoir du travail, de garder leur travail, de faire carrière dans le même travail, sans s'écouter, en subissant.

Je pense qu'effectivement, le fait de s'écouter et d'aller vers quelque chose de différent et qui va vers l'auto-construction, oui c'est aussi une question de développement personnel de s'écouter, de savoir ce qui est bon pour soi, sans forcement prendre en compte la première sécurité du travail, de l'argent qui rentre, et l'épanouissement il passe par autre chose et s'écouter pour savoir où passe notre épanouissement, c'est clairement du développement personnel.

Tu penses que le sentiment de sécurité il s'est déplacé ?
L'insécurité également : alimentaire, climatique, etc..

Oui. Je pense que les insécurités qu'il y avait avant elles existent toujours, par contre y en a de nouvelles. Effectivement nos parents, nos grand-parents avaient peur de perdre leur travail, de manquer d'argent, que leurs enfants soient pas dans la norme, nous on a peur de mourir à cause du réchauffement climatique. On a peur que nos enfants grandissent pas, on a peur des guerres à cause du réchauffement climatique, on a peur de l'immigration à cause de ça, donc oui je pense qu'il y a des peurs qui se sont rajoutées.

Y a aussi plein de gens qui pensent que le modèle économique tel qu'il est arrive à sa fin, et donc il faut trouver aussi des alternatives pour ne pas flipper de ne plus pouvoir manger, consommer, ou de s'habituer tranquillement à consommer moins pour le jour où on aura plus le choix.

OK. Tu penses que ces modes de vie, qui sont des choix qui sont recentrés sur soi, soient des modèles de repli sur soi, ou est-ce que tu penses que c'est un recentrage nécessaire ?
Est-ce que tu penses qu'il y a une partie qui est égoïste, qui consiste à s'extraire du monde, ou est-ce que tu penses que ça va dans une démarche globale ?
Qu'est-ce que tu penses de ce recentrage sur soi-même ?

Je pense qu'il y a pas plus recentré sur lui-même que quelqu'un qui vit en ville.

Le « métro, boulot, dodo » il fait qu'on est exclusivement centré sur nous-même. Je juge pas les gens qui vivent à Paris et qui ne regardent personne. Je pense que quand on vit à Paris, à Lyon, à Marseille, on a pas d'autres choix pour survivre que de ne s'occuper que de ses affaires.

Peut-être que la démarche à la base elle est égoïste, après je pense que c'est nécessaire d'être égoïste pour survivre, mais je pense pas que quand on vit de cette façon, la démarche elle soit totalement égoïste. Parce qu'en fait on se retrouve à des endroits où on est peut-être moins au mètre carré, il se trouve que les réseaux d'entraides, la vente des producteurs, les marchés, toutes ces choses là elles sont faites en campagne et ça permet quand même un contact avec le monde, et à partir du moment où notre démarche elle est écologique, elle est forcément pas que égoïste.

Du coup tu penses qu'entre la démarche qui est écologique, le fait qu'on se développe sur un plan personnel, qu'on développe ses compétences, qu'on développe son rapport à soi... en fait y a que des points positifs à entreprendre ce genre de démarche. C'est quoi les facteurs un peu contraignants de cette vie là ?

Déjà je pense pas qu'il y ait que des points positifs à cette vie là, déjà parce qu'en fait il faut vouloir cette vie là pour y trouver des points positifs, y a plein de gens à qui ça conviendrait pas du tout.
Je pense évidemment qu'il y a des inconvénients : moins consommer c'est compliqué, être moins en contact avec les autres c'est compliqué, après ça dépend de ce à quoi on a été habitué. Si la vie de base c'est une vie en campagne et que ça suit juste un cours logique, y a peut-être moins d'inconvénients, mais ça reste des contraintes. Si on est moins habitué il faut un sas, une période d'acclimatation. Y a pas que des avantages : l'éloignement géographique, le manque de choix au niveau des produits, ne pas pouvoir consommer ce qu'on veut quand on veut, après ça dépend de notre système de plomberie ou de récupération d'eau mais ne pas pouvoir prendre de douche comme on veut, quand on veut, ça dépend du niveau de dureté de vie qu'on choisit. Y a des gens qui vivent sans eau courante, qui fonctionnent qu'à l'eau de pluie.

J'ai pu le voir en me renseignant sur les camions aménagés, l'eau chaude c'est un luxe. L'eau chaude ça coûte de l'argent parce qu'il faut suffisamment d'eau chaude pour se doucher, qu'il faut un espace, un chauffe-eau, y a l'achat du chauffe-eau ou du ballon, en tout cas pour chaque chose y a des avantages et des inconvénients qui ont un coût soit monétaire soit personnel. Dans aucun choix de vie y a que des avantages, ce serait se leurrer. Et partir en plus avec de mauvaises bases et le meilleur moyen de déchanter grave.

Toi, c'est quoi ta vision du confort ?

Pas regarder l'heure. Ça a été une des motivations les plus intenses, c'est ce que j'ai remarqué vraiment. Faire en fonction du moment où on a faim, du moment où il faut qu'on se pose pour trouver un coin pour dormir, le moment où on se lève... C'est vraiment... Même si ça s'est passé en une semaine, revenir à un moment où il faut enclencher un réveil et aller travailler ou emmener la petite à l'école, c'est un calvaire.

Donc je pense que c'est un des trucs principaux : la gestion du temps. Je trouve que c'est un vrai confort de pas y faire attention, maintenant effectivement je sais que faire chauffer des choses plus rapidement que ce que t'as connu chez Sylvain [Ndlr : il m'avait fait un thé mais ça avait pris une heure à chauffer] ce serait un confort, en tout cas devoir attendre une heure pour un thé ce serait un inconfort.

Est-ce que tu rêves d'électricité, d'eau chaude, de gaz ?

Oui, oui, dormir au sec, ne pas avoir froid la nuit, avoir des douches chaudes, boire des choses chaudes, manger des choses chaudes, avoir des vêtements propres, pouvoir me laver...
Je pense que j'aurai toujours besoin d'électricité. Une des visions du confort que j'ai aussi c'est arrêter de payer des factures. Arrêter de dépendre des réseaux nationaux.

Est-ce que du coup t'es dans une démarche de moins consommer ?

Évidemment. Je pense que ça va avec ce mode de vie, surtout quand il est porté par des raisons financières. Je suis quelqu'un qui consomme vachement de fringues, vachement de chaussures, vachement de bouffe – et de la malbouffe -, donc en fait je pense qu'il va falloir un temps d'adaptation, il faut à un moment se faire violence mais le ratio entre la violence que ça peut me provoquer de consommer des fringues, de la malbouffe, des fast-foods tout ça, par rapport à la violence que je subis tous les jours pour me lever pour aller au travail, à payer ma facture, à respecter un rythme bien précis, en fait elle est pas comparable.

Après donc ça ne relève plus que du choix.
Tu penses pas que des fois, on a pas le choix ?

Si, évidemment que je pense que des fois on a pas le choix. Si j'étais mère de trois enfants ce serait inenvisageable. Même en étant mère d'une fille et à l'époque en étant célibataire quand j'ai décidé de ce projet, mon projet était dirigé sur trois ans. Je voulais économiser pendant trois ans parce qu'évidemment je pouvais pas partir dans l'instant. Donc évidemment que tout le monde a ses obligations, y a des gens qui sont dans des situations qui leur permet pas du tout de faire ce genre de choix.

A combien tu évalues ton budget pour le projet camion et est-ce que tu peux me le détailler ?

Moi c'était 10 000€, tout compris. Avec l'achat du camion, l'isolation, l'eau chaude, le chauffage, la plomberie, la douche, le lit, le matelas. J'avais prévu à peu près 4 000 € pour l'achat du camion parce que je voulais un vieux camion, et avoir aussi la possibilité de – si je me formais un petit peu – pouvoir réparer les pannes moi-même, ce qui est pas possible sur les camions récents.

Y avait 2000€ d'isolation : de l'armaflex et du liège projeté. C'était un L3H3, y avait batterie gel, un panneau solaire avec la batterie pour 800-1000€, et ensuite tout ce qui est aménagement donc le bois, les revêtements, du lambris. Y avait deux lits de prévus : un lit en 130 et un lit en 90 pour la petite et moi, des plaques cuisson etc..

Le gros du budget c'était l'achat du camion, l'isolation, panneau solaire, et le bois pour l'aménagement. Le montage électrique j'avais pas calculé précisément.

On voit là suivant les projets qu'il y en a qui se posent pas trop la question d'avoir une bonne isolation parce qu'ils veulent pas forcement partir à l'année, mais en tout cas c'est pas leur confort à eux. Toi c'est ton confort à toi ? J'ai l'impression que les pôles de dépenses qui sont importants dans ton projet c'est tes pôles de confort en fait.

Oui je sais que je me connais aussi et je pense que c'est important de se connaître quand on fait ce genre de truc, c'est que vu qu'effectivement je voulais partir à l'année et en plus partir entre 3 et 5 ans, je savais qu'il y avait des choses sur lesquelles il fallait pas que je déroge, dont le fait de dormir au sec, de manger chaud, de me doucher chaud, d'avoir des toilettes aussi, à l'intérieur, je voulais des toilettes sèches.

Ça c'est des choses je me connais suffisamment pour savoir que si j'avais pas ces choses là et qu'elles étaient pas bien faites, j'aurai pas tenu à l'année, c'est sûr.

Il se trouve aussi que la Norvège, la Suède, l'Écosse, l'Angleterre, c'est des pays que j'ai envie de visiter, et que si je me retrouve sans chauffage y a des chances que je meurs dans mon sommeil.

Comment t'aurais fait sur les routes pour payer ton essence, tes courses etc ?

Y a plusieurs solutions suivant ce à quoi aspire. Déjà y a les saisons, je pense que c'est un des plus classiques, surtout au moment où je voulais partir en fait ça aurait plus été possible, à 12-13 ans pour la petite ça aurait été plus envisageable. Y a aussi le choix du travail à distance. Y a quand même une panoplie de choix parce que maintenant ça se fait d'être secrétaire à distance ou d'être téléconseillère, je sais que j'avais aussi comme projet de me former à la rédaction publicitaire, de blog etc.. Y avait ces choix là. Le RSA c'était pas envisageable parce que vu que j'étais sur l'Europe il aurait fallu faire des mic-mac et c'est pas possible, il aurait fallu être résident en France. Le chômage ça l'est pas non plus parce que j'avais pas accumulé assez de points pour le percevoir à l'époque. Y a aussi le choix du woofing, qui paye pas l'essence mais qui peut permettre d'être logée, ou en tout cas de pouvoir débarquer quelque part, de manger en échange de services manuels, voilà.

On fait partie d'une génération dans laquelle les réseaux, sociaux ou d'entraides, permettent à plus de gens de se lancer, ou de faire plus connaître ce genre de mode de vie, de le démocratiser.
Toi c'est ce que tu penses ?

Je pense que oui, effectivement, toutes les ressources qu'on peut avoir sur internet : réseaux sociaux, sites internet de gens qui ont fait ça et qui donnent leur retour, chaîne youtube, toutes ces choses là, je pense évidemment que ça permet de démocratiser ces modes de vie, de leur donner un autre regard parce que je pense que fut un temps c'était vraiment une catégorie de personne qui envisageait ce genre de vie, et là ça a permis à tout un tas de personnes, dont les bourgeois, de se dire que c'était ok. Ça a ses avantages et ses inconvénients.

Mais je pense que ça permet aux petites gens d'avoir des ressources inestimables pour mettre les choses en place, pour se rendre compte que c'est possible, que c'est faisable, que c'est à notre portée, et de se rendre compte qu'en fait il faut pas tant de ressources que ce qu'on peut imaginer, si ce n'est du temps et de l'investissement personnel.

Ça a été incroyablement bénéfique, maintenant ça a aussi eu ses inconvénients, par exemple de durcir les lois vis à vis des camions aménagés, de durcir les lois vis à vis des parkings, ou de durcir les réglementations vis à vis des parkings, vis à vis du camping sauvage, vis à vis des contrôles des cartes grises, du contrôle technique. Il faut une homologation VASP, il faut aussi là-dedans faire son tri dans ce qu'on veut, dans ce qu'on est capable de supporter, et ce qu'on souhaite s'imposer ou pas et en subir les conséquences, donc je pense que ça a eu énormément d'avantages, mais aussi quelques inconvénients. Parce que de toute façon y a toujours des inconvénients qui arrivent quand quelque chose se démocratise.

C'est exactement la même chose qu'acheter un terrain et planter sa caravane dessus, ou avoir des habitations qui sont un peu alternatives mais sédentaires, en fait le fait que ça se démocratise, et que de toute façon les gens ont pas de fric donc à un moment ils font ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils ont, du coup ça fait se durcir les lois, durcir les réglementations.

On va évoquer l'autre projet que tu as, de vivre un peu plus reclus dans la foret.
C'est un projet qui vient un peu après ? Comment tu te positionnes ?

Ce projet là d'être reclus dans la foret et tout ce qui va avec, c'est un projet de fin de vie, dans le sens où j'aimerai y finir ma vie mais c'est pas un projet pour quand j'aurai 80 ans. Oui, le camion c'est à faire avant, le terrain avec l'habitation dessus c'est un endroit où j'ai envie de finir mes jours mais si je pouvais l'avoir vers mes 40 ans ça pourrait être cool.

Le camion avant parce que j'ai envie de voir le monde avant, et puis ensuite ce truc là parce qu'en plus c'est pas juste un projet de faire une maison sur un terrain, y a tout un projet social qui va avec, et en plus on aimerait avoir des animaux qui sont difficilement gardés, et donc il faut aussi envisager qu'il y ait de grandes difficultés à parcourir le monde quand tout ça ce sera bien installé.

Tu peux me parler un peu plus précisément de ce projet ?

Le projet de base c'est d'avoir un terrain, de faire une auto-construction dessus d'une maison, à la base c'était une maison en A, ensuite ça a été les containers, maintenant on est peut-être sur une MOB, en tout cas quelque chose qui soit auto-construit, autonome, et le projet social qu'il y a derrière c'est d'avoir plusieurs habitations sur le terrain et accueillir des gens qui sont soit en difficulté financière soit en difficulté sociale, ou en tout cas qui sont un peu exclus ou qui ont des problèmes, pour leur permettre d'avoir un endroit où habiter de façon relativement courte, moi j'imagine pas ça à + de 6-9 mois, contre services. Avec la possibilité d'être nourris et logés, contre du service : travaux, jardins, animaux, suivant ses compétences.

C'est le principe du woofing alors ? Est-ce qu'il y a quand même une possibilité que ces gens puissent juste venir habiter ?

Dans mon imaginaire le projet il se fait pas comme ça. Y a une vraie volonté aussi de resociabiliser les gens, que les gens se remettent dans un rythme de vie qui leur permette de se retrouver aussi en tant que personne vivant en communauté, donc à part impossibilité physique parce que handicap, non j'imagine pas ça juste comme un logement gratuit, y a une volonté d'aider les gens contre service.

Et ça tu l'imagines où ?

A la base c'est en France, dans les Alpes. Après petit tour d'horizon des annonces et du prix actuel du m2 dans les Alpes, peut-être qu'on va se tourner vers la Creuse... [rires]
Cependant moi mon rêve c'est une forêt de sapin. Après est-ce que finalement on est limitées à la France... en fait j'en sais rien. Ma seule exigence c'est que ce soit dans une forêt de sapin.

Est-ce que vous avez envisagé un budget ? Est-ce que vous vous êtes tournées vers cette option pour là encore une question de budget ? Ou est-ce que quelque part on oublierai le budget et on rentrerait vraiment dans de l'alternatif et de l'écologique ?

Non mais je pense qu'il y a toujours un fond de budget, quand on est dans notre situation c'est toujours existant, maintenant je pense que, autant pour moi c'est une question de budget parce qu'en fait si j'avais les moyens je m'achèterai une énorme forêt, je ferai tout pareil que ce qu'on veut faire mais fait par des gens, alors que pour ma compagne c'est autre chose. Y a vraiment une volonté de s'approprier son espace de vie, de créer quelque chose d'alternatif mais dans le faire quelque chose, de le construire de façon alternative et ça va vraiment dans une démarche politique, moi je pense que ma base elle est moins politique, par contre le projet dans sa globalité il l'est. Maintenant dans la construction en elle-même elle l'est beaucoup moins.

Est-ce qu'il y a un maximum moral au budget ? Est-ce que vous voulez une maison de 200m2 avec tout le confort... ?

Évidemment que l'habitation en elle-même contient des contraintes morales qui vont être faites parce que ça va dans le projet, maintenant si on avait là 500 000€, on ferait pas forcement quelque chose de plus grand, par contre on ferait quelque chose avec des matériaux qui soient ultra-qualitatifs : une bonne isolation, des excellents panneaux solaires... On ferait des choses comme ça. Le projet il est pas du tout de construire quelque chose d'ultra-confort, de très grand, pas du tout.
La base du projet elle reste là-même : quelque chose d'écologique, de minimaliste, de raisonnable, et de seconde main aussi dans l'ameublement.

Est-ce que vous comptez faire appel aux réseaux sociaux, ou tout à l'heure vous parliez de votre réseau familial ou amical, est-ce que vous envisagez de faire appel à ces personnes là ?

Oui. Oui, je pense que se lancer dans un chantier comme ça seul c'est un peu kamikaze, je pense pas que ce soit impossible mais quand on a la chance d'avoir l'entourage qui a des compétences, et qu'on s'entend bien avec, ce serait sot de pas s'en servir, et parce que je pense aussi que c'est un projet qui est dans cet esprit du collectif, de l'entraide. Et je pense que ça revient à ce qu'on a dit tout à l'heure, à savoir est-ce que c'est un choix qui est égoïste, ou est-ce que c'est s'extraire totalement de la vie.

Non, pour ces raisons là, et aussi parce que ça rentre dans le projet de pouvoir accueillir dans un havre de paix nos amis notre famille, leur permettre d'avoir un pied-à-terre reposant, pouvoir accueillir les gens qu'on aime, dans quelque chose dans lequel peut-être ils auront participé et/ou juste pour leur faire plaisir.

Est-ce que, si on est très honnête, ça va pas aussi dans une démarche d'économiser sur des pôles où on sait que par exemple faire intervenir un électricien pour une maison ça coûte cher, faire intervenir des artisans ça coûte cher. Un gain de temps, d'argent ?

Ça c'est une certitude. Ça relève du bon sens. Quand on a quelqu'un de proche et qui est ok, de le faire intervenir plutôt que de faire intervenir un artisan. C'est le sens logique, l'appui logique.

Est-ce que dans cette démarche d'avoir un cercle proche qui pourrait aider, est-ce que toi tu te vois être une aidante sur un chantier de ton cercle proche ? Si quelqu'un fait appel à toi pour des compétences que tu aurais accumulé au fil du temps, est-ce que dans cette démarche du commun, d'être toi-même une partie intégrante d'un cercle familial/amical peu importe, est-ce que toi ausis t'envisagerais de participer à des chantiers ?
Pas que proche d'ailleurs, t'es plus portée sur les jardins, y a beaucoup de groupes qui organisent des sortes de cours ou des chantiers participatifs, est-ce que tu te vois y participer ?

Alors de mon cercle c'est évident. Si y a besoin de donner un coup de main et que j'ai des compétences qui peuvent servir, c'est évident, je suis vachement dans ce principe là de « si tu m'as aidé à déménager, je vais t'aider à déménager », pour moi ça fait partie des principes.

Pour un cercle proche mais qui aurait pas aidé aussi, parce que je pense que je suis dans cette démarche là de « si je peux t'aider je vais t'aider ».

Des gens que je connais pas, des chantiers participatifs, j'y ai pas vraiment réfléchi, je pense que au moment venu si ça s'imposait ou si l'idée se présente à moi je pense pas être réfractaire, maintenant c'est pas quelque chose que j'avais envisagé. Mais je pense que si la vie m'y amène, oui. En tout cas je sais que si dans mon coin y a quelqu'un qui fait quelque chose à 4, 5, 10 bornes, et que j'en entends parler, je vais me porter volontaire.

L'entretien d'Elizabeth

J'aimerai que tu me parles un peu de ton parcours d'architecte, parce que toi ce que tu m'as dit la première fois qu'on s'est vues c'est « j'étais architecte, j'ai pas passé mon équivalence en France, mais toute ma vie j'ai bossé pour les pauvres ». Et moi je voulais savoir ce que t'avais fait.

La rénovation. Je leur ai installé des chiottes, des machins. J'ai rendu les maisons moins insalubres.
Quand je suis arrivée en France j'ai fait un peu de rénovation pour des gens riches, 2 ans, et après j'ai complètement changé de direction, j'ai fait de la peinture, de la calligraphie japonaise, et dès que je voyais des gens dans un sale état dans leur maison, j'allais rénover.
Je gagnais pas ma vie, j'étais au RSA. Je faisais mes petits trucs à côté, j'allais jardiner, leur installer un chiotte, ou changer une fenêtre, faire une salle de bains... des trucs comme ça

Là où j'habitais, on avait une maison puis les potes venaient en vacances, mais ils repartaient jamais. Donc petit à petit c'est devenu une communauté. C'était dans une maison qui était pas loin d'ici, à 15km. Je suis partie et revenue. On s'est retrouvés tout d'un coup on était une dizaine, si c'est pas plus. On était tranquille, cool. Y avait pas de privé, rien était retapé, tout était roots de chez roots. Plus roots tu meurs. Y avait pas d'isolation, pas de fenêtre, pas de porte, rien du tout. La rénovation c'était vraiment le début du chantier. Avec tous ces potes on avait fait une cuisine avec une cuisinière où on avait chaud, et puis après tout le monde dormait là où il pouvait, là où il avait envie, moi je m'étais fait une espèce d'igloo avec du noisetier que j'avais recouvert de couvertures et j'avais mis mon lit là-dedans. Je m'étais fait une cabane. Un matin on s'est levé et c'était tout recouvert de neige, parce qu'avec le vent la neige passait en dessous des tuiles et donc dans la grange tout était recouvert de neige, à l'intérieur. Ceux qui étaient à l'air libre ils étaient couverts de neige. Y avait pas de chiottes, on avait l'eau du puits, pas d'eau courante, mais l'électricité.

On dirait vraiment le début des éco-lieux.
T'en as déjà visité toi ?

Oui, j'ai fait des plans pour des gens qui font des éco-lieux. Moi je trouve ça très sympa si ça se passe bien. Ça a démarré avec le mouvement hyppie quand j'étais jeune.

Et l'autonomie, t'en es où toi ?

Je suis nulle part, d'abord parce que j'ai pas le fric. L'autonomie ça veut dire du fric. Pour mettre des panneaux solaires ou récupérer l'eau il faudrait que j'ai facilement 20 000 ou 30 000 balles de plus. Si je voulais récupérer l'eau de ce toit ce serait carrément génial mais il faut des sacrées cuves, pompes, tout le bordel... Les panneaux solaires pareil. Donc moi l'autonomie j'y ai même pas pensé. J'avais 40 000 balles, tu peux pas tout faire avec 40 000 balles.

L'autonomie en fruits et légumes c'est qu'en été, pas en hiver. En hiver tu plantes tes choux ils gèlent. Si t'as pas une serre chauffée ça gèle. Il faut du fric pour démarrer un truc pareil.
J'avais demandé un devis pour les panneaux solaires, ça m'aurait fait 26 000 balles. Et dans 30 ou 40 ans tu rentabilises. Faut être jeune pour faire ça. Jeune et avec du fric.

Toi t'as payé combien le terrain ici ?

16 000. Avec les frais de notaire. 8,50€ le m2. C'est un lotissement donc y avait l'eau, l'électricité. C'était viabilisé.

Mais toi t'étais au RSA ? T'as fait comment pour avoir de l'argent ?

J'ai pas fait. Pour avoir de l'argent j'ai fait vendre la maison de mon ex. C'était sa maison, mais comme c'est moi qui avait tout fait, qui avait entretenu, fait les plans et fait les rénovations, c'était normal qu'il me file des thunes. J'ai récupéré pile ce qu'il fallait. J'ai rien calculé. J'ai pensé « j'ai tant de fric, je m'arrête quand j'ai plus de fric ».

J'aimerai comprendre comment, juste avant que tu commences ce projet là, dans quoi tu vivais, même avant l'abri de jardin.

En 2005, je vois ce reportage à la télévision qui montrait un abri de jardin pour SDF et qui leur coûtait 10 000 balles. Et quand j'ai vu ça, qui faisait même pas 18 m2, je fais le geste du toit et c'est là qu'a commencé la structure en A. Donc là je commence à faire mes plans, et y a un pote anglais qui est architecte et qui me dit « it's an A-Frame ! »

Je découvre ça aux États-Unis, je suis trop contente que ça existe parce que quand tu fais un truc qui existe pas, c'est la galère, quand c'est un truc qui existe tu trouves des références, et tout d'un coup ça t'ouvre un monde. C'est comme ça que ça a commencé.
Je vivais dans cette maison que j'avais retapé pour ce mec qui avait du blé et qui avait acheté cette baraque pour moi, que j'avais retapé et dans laquelle je vivais. Cette maison elle était pas très loin d'ici, j'ai mis 6 ans à la vendre parce que c'était une maison d'architecte, et donc ça veut dire que ça a pas plu à beaucoup de gens, fallait que ce soit un coup de cœur de certaines personnes. Quand je l'ai vendu j'ai acheté ce terrain là qui venait juste de se viabiliser pour en faire un lotissement. Je suis allée voir les architectes-conseil à Périgueux, et ces architectes qui étaient des vieux bab' comme moi m'ont dit « mais c'est trop génial » et le maire d'ici m'a dit « tu construis ce que tu veux ».

Dans le documentaire tu dis « j'ai jamais touché de bois », t'avais quoi comme compétences pour ce projet ?

Je savais faire des plans, des permis de construire, et je savais vivre sur un chantier, et j'adore les chantiers, je suis très organisée. Je savais me servir d'une perceuse, je savais faire plein de trucs mais c'étaient toujours des maisons en pierre. Je savais faire du béton... Je faisais tout en cyporex. J'avais fait une petite extension en bois sur la maison que j'avais, une petite cuisine en extérieur sur pilotis, qui faisait 9m2, c'était pas grand chose. J'avais fait un petit peu de bois. J'ai appris au fur et à mesure. Au début je savais pas faire grand chose. On faisait des trucs ponctuels.

Comment t'as appris ? Y a quelqu'un qui t'a montré un peu ?

A l'époque j'avais un amant qui était maçon qui vivait avec nous, puis y a eu le père de ma fille qui était assez bricoleur, donc on a retapé la maison, on a fait des ouvertures, on a fait pas mal de trucs. Et j'avais mon pote Hugues que j'ai rencontré aussi après, avec lui j'ai appris beaucoup de choses aussi. Lui c'est un homme de lettres, mais bricoleur. Toute sa famille est dans l'immobilier, et donc faut aller réparer des trucs, il sait tout faire. Je viens pas de nulle part non plus. Et puis de toute façon moi je me lance.

Dans le documentaire tu dis beaucoup que t'es seule, et on voit des moments où t'es seule, des moments où y a des voisins qui aident, y a des moments où y a Hugues...

Y a un petit jeune qui devait m'aider pendant toutes les vacances, et en fait une semaine avant les vacances il a décidé de les passer avec ses potes, c'est pour ça que je me suis retrouvée seule, mais c'était pas un parti pris. Y avait personne. Y avait le cantonnier du village qui est venu m'aider, Hugues est venu m'aider une semaine au début, on a fait deux triangles tous les deux, et puis après j'ai continué quoi. J'ai payé un électricien pour connecter tout le truc. Quand les gens ont la famille autour, y a le beau-frère qui est plombier, y a machin qui est électricien, y a machin qui sait faire ci, c'est génial ça. Moi la famille non, et aucun des amis. La famille ils sont très loin et puis ils étaient pas intéressés. Un des fils de ma nièce quand il a vu le film il a dit « mais pourquoi on est pas allé aider Elizabeth ? ». C'est le seul qui a dit ça. J'ai un neveu qui est tailleur de pierre qui aurait pu venir m'aider aussi mais ça l'a pas intéressé, ils sont même jamais venus pour voir la maison.Ma sœur elle est venu y a 3 ans, la maison elle est faite depuis 10 ans. Je voulais pas faire le projet seule, je pensais quand même que les potes allaient venir pour m'aider à monter les triangles tu vois. Ou au moins qu'ils allaient venir avec une bouteille fraîche et un pique-nique de temps en temps pour me soutenir, même moralement, j'aurai probablement pas demandé de m'aider physiquement, mais pour monter les trois premiers triangles ça aurait été sympa quoi, mais personne est venu.
Ça m'a foutu un coup, ça a été très dur. C'était quand même des gens avec qui tu buvais l'apéro une fois par semaine, donc ça c'est pas cool. Là ça m'a foutu un sacré coup. J'étais bien triste. Ça m'a foutu un tel coup que maintenant je demande plus jamais, j'y pense même pas.

Chantier participatif moi il était pas question. Ça me saoule complètement. Il faut avoir le fric pour leur faire à bouffer, il faut avoir une logistique pour que la bouffe soit prête autrement tu t'arrêtes une heure avant pour faire à bouffer, pour des mecs qui bouffent pendant 2h alors que toi tu bouffes en un quart d'heure / vingt minutes et tu te remets au boulot. Le soir ils ont grillé ton cubi et le matin faut les lever comme si t'étais maman, il faut leur faire leur café, leurs petites tartines parce qu'autrement ça va durer des plombes, et on commence pas le chantier à 7h du mat' avec ces gens-là. Quand j'étais sur les chantiers j'ai eu des petits jeunes comme ça, la mère en avait ras-le-bol de son gamin, elle te dit « tu peux pas le foutre sur un chantier ? » et il fout rien du tout. Tu deviens psychologue, la maman qui réveille, ils te racontent leurs histoires, tu fais la cuisine... quand est-ce que tu fais ton chantier ? Tu peux pas.

Il faut aller faire les courses. Avec Morgane on bouffait 3 tomates, on faisait une salade, on faisait les courses une fois par mois. Il faut laver les fringues, faire la vaisselle... en fait tu fais plus de chantier. C'est pas possible, il était pas question que je prenne des gens pour m'aider parce que c'est plus de boulot et c'est plus de fric, parce qu'il faut qu'ils bouffent ces gens-là. Ils bouffent beaucoup, ils boivent beaucoup, et ils font pas grand chose.
Quand t'es tout seul, tu peux pas.

L'entretien de Lionel

Tu peux te présenter ?

J'ai 40 ans, je suis né à Strasbourg et j'ai vécu là-bas. J'ai obtenu un BTS en commerce. Entre mon baccalauréat et mon BTS, j'ai également fait un service militaire au régiment parachutiste, mais j'ai fait que les classes car ça ne me plaisait plus par la suite. Ensuite, j'ai obtenu mon BTS et je suis entré dans la gendarmerie. J'ai passé 10 ans près de Marseille dans une brigade, principalement en enquête judiciaire, et parfois en police routière quand c'était nécessaire. J'ai toujours eu des chiens, et quand j'ai perdu mon premier chien à l'âge de 27 ans, j'en ai pris un autre que j'ai emmené à l'éducation canine, ce qui m'a donné le goût pour ça. Ensuite, j'en ai eu assez de la gendarmerie, donc j'ai entrepris une reconversion pour devenir éducateur canin. J'ai donc suivi une formation d'un an pour obtenir mon baccalauréat professionnel et je suis arrivé ici. Vivre dans le sud était compliqué, notamment près de Marseille, à cause du coût élevé des loyers et des terrains. Mon père vit près de Périgueux, et il m'a proposé de venir ici après ma formation, mais parmi toutes les régions que j'ai visitées, c'est ici que je me sens le mieux. Donc je me suis installé ici et j'ai acheté ici. Bien sûr, rien n'est parfait, mais c'est ici que je me retrouve le mieux.

C'est ça que tu voulais ? Acheter quelque chose juste pour toi, et le rénover ?

Oui, c'est ça. Ca a toujours été mon objectif, même si aujourd'hui c'est très compliqué quand on parle d'auto-construction. L'idéal pour moi aurait été un terrain avec un habitat léger en auto-construction, comme une Tiny house ou une maison sur pilotis. Parce que souvent, quand on parle de Tiny house, elle est montée sur une remorque pour échapper à la législation restrictive. Mais pour moi, le but était de construire entièrement quelque chose de beaucoup plus petit que ce que j'ai actuellement.

Comme une yourte en habitat léger ?

Pas forcément une yourte, mais plutôt une Tiny house. Mais pas sur un châssis. Juste une petite construction en ossature bois, de 30 à 40 mètres carrés. Quelque chose que l'on puisse faire entièrement soi-même.

L'avantage de construire soi-même, c'est que l'on peut tout réparer soi-même. Et je trouve qu'aujourd'hui on a beaucoup trop de mètres carrés par habitant. Je ne parle pas en ville hein.

Combien de mètres carrés tu as ici ?

60 mètres carrés au sol, et avec la mezzanine, ça fait environ 90 mètres carrés.

C'est des grands espaces en fait, si tu cloisonnes ça aura l'air plus petit.

J'ai acheté un premier terrain en arrivant ici, c'était le projet vers Lambras. Il y avait un étang avec une petite île, et je voulais y mettre une tiny house. J'ai commencé à me renseigner beaucoup, notamment auprès de la mairie. Et c'est toujours pareil, il faut que tu tombes sur un bon maire un peu écolo, un peu sensibilisé. Avec ce genre d'habitat, tu as beaucoup moins d'impact au sol qu'avec une maison de 100m2 avec tout à l'égout. Là où je suis, l'avantage c'est que j'avais quelque chose de cadastré, même si c'est un cabanon de jardin.

Ça, c'est un cabanon de jardin ? Il a fallu que tu fasses un changement de destination du coup ?

Alors non, je l'ai pas fait, parce que ça aurait été très compliqué. D'abord, parce qu'on est en zone naturelle et inconstructible, et aussi parce que les anciens propriétaires avaient essayé. En discutant avec eux (c'étaient les parents d'un ami à moi, et c'est comme ça que j'ai eu le terrain), ils m'ont dit que les chasseurs de la région aimeraient le récupérer pour eux. Donc, le maire, qui est ami avec les chasseurs, n'a aucun intérêt à accepter le changement de destination. Ils espèrent que je n'en ferai rien et que je leur revendrai. Cette situation m'avantage aussi, puisque j'ai 100 euros d'impôts fonciers par an, ce qui serait beaucoup plus si c'était déclaré en habitat. Plus la taxe d'habitation, plus l'isolement, parce qu'il y a une fosse septique qui est aux normes des années 80.
Aujourd'hui, il faudrait tout refaire. Donc jusqu'à maintenant, je le laisse en cabanon de jardin, et ça me convient.

Mais tu ne risques rien à faire ça ?

Alors, je peux pas le mettre en habitation principale légalement, ça ne passe pas. C'est pour les papiers, le courrier, les impôts. Donc, pour l'instant, je garde encore mon appartement, parce que c'est délicat. Dans un avenir proche, je ne sais pas quoi faire de cet appartement. Est-ce que je le vends ? Ça me ferait un apport pour faire les rénovations, comme la toiture que je dois faire rapidement. Et prendre une adresse, type boîte postale ou au CCAS, pour avoir une adresse officielle. Parce qu'en plus, vu que j'ai un van, si j'ai un contrôle, je peux dire que je vis dedans.
Le seul point qui pose problème pour l'appellation « cabanon de jardin », c'est que j'ai un point d'eau à l'intérieur. Mais c'est toujours compliqué de trouver les législations exactes pour les logements un peu atypiques. C'est un peu à l'appréciation de tout le monde. Ici, le maire est cool, on est dans une zone hyper rurale donc il y a de la place et ils ont autre chose à faire que de venir m'embêter. Les anciens propriétaires avaient voulu faire un agrandissement, ils ont commencé les travaux avant d'avoir l'accord et ils ont dû tout enlever. Donc moi, si je ne bouge pas trop ce qu'il y a déjà, je devrais être tranquille. Maintenant, j'espère qu'on va arriver vers des habitats plus légers, plus respectueux. Mon regard est peut-être biaisé, car vu mon mode de vie, c'est autour de ça que je gravite, mais j'ai l'impression que ça se démocratise. Même dans les groupes Facebook auxquels je participe, j'ai l'impression que ça se développe. Il y a même des zones géographiques maintenant qui sont dédiées aux tiny houses, donc il y a une petite évolution.

Oui, mais vu comme c'est réglementé, ce sont des zones parquées où on peut pas rester plus de trois mois, c'est hyper contrôlé. Il y a des avancées au niveau des lois, mais dans la mise en application, il y a aussi des choses qui ne vont pas du tout.

Il y a la loi ALUR qui a vachement amélioré.

Oui, les gens ont compris qu'ils pouvaient séparer leur terrain en quatre, changer tous les trois mois de place, sauf qu'ils se font avoir. Donc, il y a de plus en plus d'initiatives comme ça, le fait est qu'elles ne sont pas toutes légales. C'est pour ça que je pense que c'est hyper important d'ouvrir vraiment la voie sur d'autres modes de vie alternatifs. Maintenant on est trop nombreux. Quand on voit la place que prend une tiny house par rapport à une maison, puis l'impact écologique qui est vraiment moindre, et quand on pense qu'on peut faire vivre toute une famille.

Je pense qu'on va y arriver, parce qu'on a de moins en moins de ressources naturelles.

Puis les gens ne vont plus avoir le choix aussi. Si on les met dans la précarité, il faut bien qu'ils se trouvent un toit. C'est un peu le principe des bidonvilles. Les gens se logent avec ce qu'ils ont. Nous on appelle ça « habitat alternatif » parce qu'on a plus d'argent et qu'on est en France. Mais le fait est que ça commence par des bidonvilles.

Puis là, malgré le fait que ce soit alternatif, j'ai quand même tout le confort. C'est un autre mode de vie, c'est sûr. Les choses prennent plus de temps. Par exemple, pour l'eau chaude, il me faut une heure pour que le ballon chauffe, mais après j'en ai pour trois jours d'eau chaude. En plus, ça me coûte quasiment rien. On se rend compte que le temps qu'on « perd » à faire les choses, on le gagne en argent. Les choses qu'on fait maintenant dans la vie, c'est rapide et facile, mais ça a un coût. Donc on va travailler pour payer ce coût, mais on perd du temps à aller travailler.

Puis en plus le temps que ça met à chauffer, tu t'occupes à autre chose, quand t'es au travail, t'es au travail. Après, c'est un mode de vie. Si tu sais qu'il faut que tu anticipes un peu, tu le fais et voilà. Du coup, tu travailles dans quoi en ce moment ?

En ce moment, je suis en CDD depuis trois mois comme approvisionneur de machine à café dans les entreprises. C'était une bonne occasion parce que c'est près de chez moi, mais c'est temporaire, parce que maintenant que je n'ai plus trop de charges, je pense faire 6/8 mois l'hiver et prendre les 4 autres mois pour partir en van. Pour l'instant, je suis avec un super patron, donc je vais peut-être rester un peu pour payer la toiture et les gros travaux à venir, et en attendant de savoir ce que je veux faire avec mon appartement. Puis je finis le vendredi midi, donc je peux partir en van directement après, donc c'est vrai qu'il y a des avantages.

Donc pour l'instant, tu loges dans ton appartement, pas ici ?

Je fais des allers-retours entre les deux. Trois jours par semaine, je suis dans l'appartement et le reste du temps, je suis ici. Ça dépend de mon emploi du temps et de la localisation de mes tournées par rapport à la chienne qui ne peut pas rester trop longtemps toute seule.

Mais quand je suis à l'appartement, j'attends qu'une chose, c'est de venir ici. Juste quand il pleut, c'est un peu plus compliqué, parce que j'ai une petite installation solaire, donc très vite je n'ai plus d'électricité. J'ai un groupe électrogène, mais si c'est pour faire tourner le groupe juste pour consommer 50 watts, ça ne sert à rien. Il me sert surtout pour les grosses machines de travaux. En ce moment, je suis un peu dans une sorte de transition où la question se pose de vivre à temps complet ici en autonomie, même si on ne peut jamais être en autonomie complète mais en tout cas au maximum, avec très peu de charges. Ici, avec 500 euros par mois, je peux vivre. Mais c'est encore compliqué parce que j'ai un travail. Donc il faut que je trouve un juste milieu. Surtout éviter les transitions trop brutales. C'est comme pour tout, avec le sport si on décide d'en faire trois fois par semaine alors qu'on en a jamais fait, on ne va pas tenir le rythme. J'ai déjà tenté des trucs comme ça et ça n'a jamais marché. Par contre, quand tu fais ça progressivement, déjà c'est beaucoup moins dur et ça tient dans le temps.
Je pense que si j'avais vendu mon appartement du jour au lendemain et que j'étais venu vivre ici avant qu'il y ait déjà le minimum de confort j'aurais tenu un mois.

Donc toi ton projet sur le long terme c'est de décrocher du système travail ?

Clairement oui.

Parce qu'il y en a qui s'orientent vers des choses plus manuelles, créer des objets, aller sur les marchés...

Ça me plairait de trouver quelque chose d'artisanal où je peux faire mes trucs l'hiver et l'été je les vends. Après j'ai beaucoup travaillé jusqu'à maintenant. Etant jeune je me suis dit que j'allais beaucoup travailler pour être tranquille plus rapidement et ne pas attendre la retraite. Je voulais rembourser mon premier prêt le plus vite possible. Après je sais aussi que je veux cette vie parce que je pense que dans 20 ans je ne pense pas qu'on ait tous des ordinateurs mais je pense par contre qu'il faut anticiper le besoin d'eau. Je ne suis pas inquiet pour la nourriture, je ne pense pas qu'un jour on sera en rupture : tous les efforts qu'on met à créer des conneries technologiques aujourd'hui, un jour on les mettra dans la production de nourriture, mais par contre l'eau et le réseau d'eau potable, ça il faut anticiper.

Pareil pour l'autonomie en électricité ou gaz. Les gens qui se tapent des factures à 1500 euros par mois, moi avec le bois il faut juste que je transpire un peu pour aller le couper et je me chaufferai toujours. Je n'aurai jamais à m'inquiéter parce que j'aurai toujours un minimum d'électricité avec ma batterie solaire, toujours de quoi me chauffer et de quoi cuisiner.

Après tout, tout le monde ne peut pas le faire. Les gens qui vivent en ville, on ne peut pas leur donner demain 300m2 de bois en campagne. Il faut avoir l'opportunité de faire le choix de cette vie-là. D'autres sont soumis aux logiques de consommation. Une famille de quatre enfants avec des revenus modestes ne peuvent pas se permettre de partir.

C'est tout à fait vrai. C'est un tout : je n'ai pas d'enfant, j'en ai jamais voulu. Si j'en avais un aujourd'hui, ce ne serait pas pareil.

T'as aussi eu la chance d'avoir une opportunité qui est arrivée plus tôt grâce aux parents de cet ami qui avaient ce terrain.

Oui, c'est clair. Depuis que j'ai arrêté la gendarmerie, je cherchais, j'avais déjà acheté des terrains. Pour moi, c'est le seul investissement rentable. Pas pour devenir riche, mais rentable. Puis j'ai découvert des comportements que je trouve ahurissants, par exemple des taux de crédit négatifs, ce n'est pas naturel. Ça ne devrait pas exister, mais on a réussi à créer un système qui fait que les taux de crédit négatifs existent. J'ai des amis qui investissent dans les cryptomonnaies, dans les bitcoins, mais c'est du vent, ça peut descendre, ça peut monter, mais je trouve que la seule chose qui est sûre, c'est le terrain. C'est palpable, tu peux en profiter. Il y a 15 ans, avec un ami, on a acheté 5 terrains de 16000m2 pour 7000 euros. On pensait y passer les week-ends en caravane, finalement on ne l'a pas fait. Mon ami est vraiment tombé dans le système capitaliste à fond, cryptomonnaies, il a trois Carrefour, 12 stations de lavage, il travaille comme un fou. Je lui ai demandé pourquoi il faisait ça, je pense que ça n'apprend pas la vie aux enfants. À 40 ans, il devait arrêter de travailler, il a cet âge-là et il travaille encore plus. Mais du coup, on a fini par vendre ces terrains, largement au-dessus de ce qu'on les avait achetés. Après, je suis arrivé dans la région, j'étais en appartement, je cherchais un terrain pour l'éducation canine, donc j'ai trouvé celui dont je vous parlais avec l'étang. Je l'ai ensuite vendu quand j'ai acheté le terrain sur lequel je suis. Je l'ai vendu 35000 euros.

Combien tu l'as acheté le terrain sur lequel tu es ?

25 000 euros. Il y a 2,5 hectares de bois plus la maison.

Et en travaux, combien tu as dépensé pour l'instant ? T'as une idée de pour combien tu vas en avoir ?

Le devis pour la toiture entre 8 000 et 15 000 euros, mais la question se pose de savoir si je le fais moi-même. C'est l'idée d'être là à l'année et ça me coûterait moins cher.

Mais tu sais faire ça ?

Je pense que oui, avec les ressources sur internet : c'est une toiture simple. Le seul inconvénient c'est qu'elle est raide donc il faudrait que je mette un échafaudage pour limiter la chute. Il y a 4 400 tuiles, donc il faut les monter seul, étant donné que je n'aime pas demander de l'aide.

Pourtant tu es sur les réseaux, des groupes d'entraide.

Oui parce que donner de l'aide aux autres ça ne me dérange pas, c'était l'objectif de faire des chantiers participatifs. Ça me permet d'aller dans des coins où je serais pas forcément allé de moi-même, de rencontrer des gens dans le même état d'esprit que moi. Mais moi je ne veux pas demander d'aide pour cette maison.

Ça pourrait être l'occasion de rencontrer des gens pourtant, d'apprendre ou de leur apprendre.

Ça pourrait mais c'est pas ce que je veux. Je ne suis pas quelqu'un de facile quand on bricole avec moi, quand c'est pour les autres ça va mais quand c'est pour moi c'est plus compliqué. Ça me permet de faire les choses à ma manière, à mon rythme et de ne dépendre de personne.

Il pourrait y avoir des compétences où tu te dis que tu ne t'y risquerais pas ?

La seule chose que j'ai fait faire c'est installer le poêle à bois dans mon ancien logement. C'était trop risqué avec les assurances sinon. Ici je l'ai fait moi-même parce que l'installation est facile, j'ai juste installé le poêle dans la cheminée.

Tu as des compétences à la base dans le bricolage ?

Aucune !

Mais c'est quoi qui t'a mis le pied à l'étrier ?

Mon père bricole beaucoup, mais j'ai jamais vraiment vécu avec lui donc je le voyais bricoler le week-end. Mais du coup je sais pas trop d'où ça vient. Je pense que c'est venu parce que je voulais me débrouiller seul et apprendre comment les choses fonctionnent et faire soi-même c'est le meilleur moyen de comprendre. Et puis on peut faire les choses sur mesure et les réparer soi-même. C'était la même idée avec le van, la question s'est posée d'en acheter un déjà fait ou pas. J'en ai vu des biens mais ça ne me convenait pas trop. Puis si tes besoins évoluent, avec quelque chose de préfabriqué, rien ne peut bouger. Alors que dans quelque chose de fait sur mesure, on peut moduler, modifier. Mon objectif c'est de pouvoir tout faire moi-même.

Tu as des machines pour travailler ?

Alors j'aimerais en avoir un minimum aussi parce que plus c'est technologique, moins tu peux les réparer. Les machines d'atelier c'est un gros investissement, ça demande beaucoup d'énergie aussi. Je fonctionne beaucoup à la hache par exemple. Dès que je peux faire avec des outils manuels, je le fais. Ça a ses limites mais je fais au maximum. J'aime beaucoup l'époque médiévale, je fais des reconstitutions avec des collègues, on va à des rassemblements, des festivals et je retrouve des méthodes de travaux que je mets en application. Après il y a des travaux qui prennent plus de temps que d'autres.

J'aimerais faire la toiture en tavaillons mais en travaillant c'est compliqué. Si je ne travaillais pas pendant un an ce serait faisable mais en travaillant c'est trop compliqué. Mon but c'est de ne plus travailler du tout, pour me permettre de faire ce que j'ai envie. Quand j'avais mes deux boulots, ce que je m'étais dit c'est qu'à 40 ans je veux faire que ce dont j'ai envie. Si j'ai envie d'être éducateur canin, faire de la sculpture sur bois, prendre un an pour me lancer dans quelque chose, que je puisse le faire. Sans avoir de contraintes financières. Si ça ne fonctionne pas alors j'aurai rien perdu hormis un peu d'économies, alors j'aurai juste à bosser quelques mois pour me remettre à flot.

Ce n'est pas possible ça quand on a un crédit et beaucoup de charges. Moi je consomme très peu, je ne serai pas dans le rouge.

Ça ressemble à la mentalité du nomadisme : je m'arrête sur un spot, je travaille deux mois puis ça me permet de repartir quatre mois.

La liberté aussi de pouvoir dire non, demain je ne supporte plus mon patron, je m'en vais.

On y revient, c'est la liberté que n'ont pas un tas de gens, quand on a trois enfants et qu'on est en ville, on ne peut pas se permettre de dire non à son patron.

Oui tout à fait, c'est ce que je voulais dire. C'est un mode de vie. J'ai décidé de ne pas faire d'enfant donc ça m'a permis de vivre cette vie sans cette contrainte. Si j'avais décidé d'en avoir un, j'aurais sûrement choisi un mode de vie plus classique mais j'aurais été moins heureux. Depuis très jeune je ne veux pas d'enfants pour beaucoup de raisons, en partie parce que le monde dans lequel on est se détruit. Les espèces d'animaux disparaissent. J'en porte une partie de responsabilité et je ne me vois pas l'assumer devant mon enfant. Puis biologiquement parlant, il y a des gens qui ont cet appel d'enfant, moi je ne l'ai pas. Puis j'aurais eu ce dilemme de savoir si je l'éduque à être attentif, éveillé mais il va se rendre compte de tous les dysfonctionnements qu'il y a, ou est-ce que je le mets devant la télé tous les jours comme ça il sera dans sa bulle, il ira bosser tous les jours sans se poser de questions. Est-ce que je lui apprends à avoir une conscience et il sera déçu, ou est-ce que je le sauvegarde en le laissant un peu bête et pas curieux de ce qu'il se passe ? Je pense aussi que le système d'éducation n'est pas bien fait, on nous pousse à aller vers des cursus généraux alors que si on m'avait encouragé, j'aurais voulu travailler le bois. Il est pas trop tard mais j'ai regardé les formations et après 30 ans ça commence à se fermer. Il y a toujours l'auto-apprentissage, tant que c'est pour toi ce n'est pas gênant, mais si tu as des clients ce n'est pas possible. Je trouve aussi qu'on n'apprend pas les bonnes choses à l'école. On passe des heures à apprendre la biologie et la physique alors qu'on n'apprend pas aux enfants à se débrouiller, ils n'ont pas d'éducation financière. C'est sûr que c'est en partie aux parents de le faire mais ça devrait être enseigné. On veut faire des classes de niveau pour baisser les inégalités mais ça les renforce. Dans les familles aisées, les parents vont pouvoir compléter ce qui est dit à l'école, mais dans les familles plus modestes ça ne va pas être fait. Si on veut réduire les inégalités, il faut une éducation financière.

Mais est-ce que ça arrange l'État si demain on est tous éduqués financièrement? Si on arrête de dépenser autant et de devoir aller autant travailler pour continuer de dépenser? Si demain une grande partie des gens commençaient à avoir un mode de vie plus responsable, hors réseaux, indépendant, ce serait compliqué pour le système en place. Moi je consomme peu, il ne faut pas qu'une entreprise compte sur moi pour faire de l'argent. Tant qu'on est une minorité comme ça ça passe mais s'il n'y a plus de croissance parce que les gens se disent qu'ils n'ont pas besoin de tout ce qu'ils consomment ça va être bien différent.

C'est intéressant de voir avec l'auto-construction que la manière dont on se saisit des ressources internet ou autres, des réseaux d'entraide, des tutos, ça permet à des gens qui ne se sentaient pas capables de se dire qu'ils peuvent commencer un petit truc, ensuite ils montent un meuble et ils en sont contents donc ils veulent faire plus gros. Puis ils se rendent compte qu'ils peuvent faire des choses de leurs mains. On commence aussi avec peu d'outils, ensuite on en achète petit à petit.

Oui, j'ai commencé avec une petite malette toute faite à 25 euros chez Ikea avec deux tournevis, un pince, une scie. Tu arrives dans ton nouvel appart, tu fais un trou, alors après tu sais reboucher un trou. Après tu apprends à ne pas faire de gros trous, etc. Mon ancien appartement c'était ma première rénovation et quand je voyais ce qu'il y avait à faire je me disais que je n'y arriverais pas. Que ce sont des travaux de professionnels. Mais tu essaies et tu y arrives, tu mets plus de temps mais les choses se font. Il y a une phrase qui dit «une erreur par jour mais jamais la même», et c'est comme ça que tu avances. En fait il n'y a pas grand chose d'insurmontable en bricolage. Il y a des choses qui sont compliquées évidemment. Une charpente ce n'est pas en regardant un tuto que ça va le faire. Mais déjà si tu peux faire 80% c'est déjà bien. D'où l'avantage des auto-constructions sur des surfaces de 30m2, sur une yourte ou un habitat léger, la charpente ce n'est pas du tout la même chose. Les contraintes en poids sont bien moindres donc il y a une marge d'erreur qui est beaucoup plus large. Au pire tu surdimensionnes un peu et ça passe. Alors que sur le gros œuvre c'est bien différent.

Oui c'est très différent en auto-construction de faire une MOB, une tiny ou une yourte que des habitats en parpaing. La maçonnerie, si tu te plantes même un peu, c'est foutu.

Beaucoup de gens disent que l'ossature bois c'est le plus facile pour faire quelque chose hors d'air. Dès qu'on comprend comment fonctionne l'isolation, quels matériaux, on a la base. En plus une MOB ça dure vachement plus que les pavillons faits à la va-vite.

Les maisons en fuste c'est sympa aussi, c'est un gros budget mais c'est bien. Le problème avec ça c'est qu'en auto-construction c'est compliqué. Il faut du matériel pour faire les fustes, il faut les transporter, les installer. Mais pour l'auto-construction de manière générale toutes les infos sont sur internet et c'est vrai que c'est un des outils technologiques dont j'aurais du mal à me passer. Ici, si je n'avais pas de réseau internet ce serait trop compliqué.

T'as fait appel à ta famille, à tes amis, à tes connaissances ?

Pas du tout ! La seule chose pour laquelle j'ai demandé un coup de main, c'est transporter le poil à bois. Il fait 120 kg. Déjà ça m'a ennuyé, pourtant c'est un super pote. J'ai vraiment du mal à demander de l'aide. Mais sinon je fais vraiment tout tout seul, en galérant ou en trouvant des systèmes. S'il y a un gros tronc d'arbre que je n'arrive pas à tirer, tu fais des petits rondins qui roulent et tu fais comme à l'époque, ou avec une poulie. C'est con parce que si j'appelle un ami, on monte le tronc en 5 minutes. Mais bon, c'est la satisfaction de faire soi-même. J'ai un ami électricien donc il m'a proposé de venir pour m'aider, je lui ai dit que si jamais j'avais un souci je l'appellerais.

C'est intéressant parce qu'il y a un écrit sur l'autococonstruction qui dit que ça se base beaucoup sur l'entraide familiale et amicale, que c'était rendu possible par les connaissances.

Moi j'ai pas fait de gros œuvre, si j'avais dû monter les parpaings et faire la charpente j'aurais pas eu le choix. Même la toiture, si je veux la faire seul, il faut que je calcule si ça me coûte moins cher de le faire. Au niveau de la plus-value, si je le fais moi-même ça va me coûter moins cher mais si un jour je vends, même si ce n'est pas prévu, les travaux sont enlevés de la plus-value. Par contre si je le fais faire par un artisan ça réduit le prix des travaux.

En général, les gens qui font de l'autoconstruction c'est pour y rester.

C'est vrai, mais j'ai toujours bougé de région et même si ici je me sens super bien, je suis pas à l'abri de vouloir partir un jour.

Si un jour je veux être itinérant par exemple, j'aimerais acheter un plus gros van et partir sans but, juste avancer et voir où ça me mène. Je pourrais aussi garder cette maison pour garder mes biens et avoir un pied à terre. Parce que voyager l'hiver en van c'est moins chouette. Donc je ne sais pas trop. Peut-être aussi qu'un jour la mairie va vouloir que je parte, sachant que c'est censé être un cabanon de jardin. Avant c'étaient les maires qui géraient ça, maintenant j'ai l'impression que ce sont plutôt les préfets qui gèrent l'urbanisme parce qu'il y a eu beaucoup d'abus, donc il y a moins de latitude.

C'est pas vraiment le préfet, c'est l'intercommunal.

Oui donc les maires ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent. Mais avec la loi d'artificialisation des sols ça va être compliqué, surtout pour des terrains isolés. Ça devient très compliqué de trouver un terrain constructible isolé. Ils se sont rendus compte que quand on construit à trois kilomètres d'un village, il faut viabiliser des kilomètres de canalisation. Donc ils regroupent tout le monde. Et avec cette loi d'artificialisation des sols les mairies pour tous les terrains qui doivent devenir constructibles, ils doivent protéger une zone équivalente au terrain. C'est très bien mais ça va mettre un coup de frein dans l'achat des terrains.

Tu peux me parler un peu de ton van ?

Ça va faire deux ans que je l'ai. Je ne l'avais pas aménagé mais je faisais des road trip et je dormais dedans. Je l'avais choisi parce que c'est le seul qui fait 1m75 en long et je fais 1m74. Donc je pouvais y dormir. J'y avais mis un matelas gonflable, une table de camping, tout était entassé.

Il t'a coûté combien celui que t'as actuellement ?

18 000 euros. Il avait 100 000 km.

Et l'aménagement ?

Ce qui m'a vraiment coûté quelque chose c'est ma batterie ecoflow, c'est une batterie portable. Au lieu d'avoir une installation avec un panneau solaire, le transformateur, l'onduleur etc, là tout est dedans. C'est une batterie nomade. Je l'ai payée 1200 euros.

Ça me tient une semaine sans la recharger quand je suis en van. J'avais pris ça parce que si tu fais une installation électrique sur le van, le jour où il y a un problème c'est plus compliqué pour réparer ou récupérer. Après sur l'aménagement, quasiment rien hormis quelques tasseaux de bois, quelques vis. La douche j'utilise un réservoir de jardin de 6l avec douchette. Il n'est pas fixe donc je peux le sortir, me doucher avec une cabine décathlon, faire la vaisselle. 100 euros de bois, 30 euros de vis. Il n'est pas isolé, parce que je l'utilise que quand il fait bon. Je trouve que ça prend trop de place en plus.

On peut aller le voir ?

Bien sûr. Quand tu fais tout toi-même tu économises. Les rideaux je les ai cousus moi-même. J'ai recommencé à le faire il y a un mois. Il y a encore pas mal de choses à faire. Je vais y faire des rangements.

T'as un réchaud pour manger ?

Oui, un réchaud à gaz. Ce qu'il y a aussi c'est qu'il ne faut pas que le lit, une table et une cuisine fixe t'es obligé de le faire passer en VASP. Il ne faut pas avoir les trois. En plus quand tu écoutes ceux qui ont un van avec la cuisine fixe, ils disent que c'est peu pratique.

Pourquoi t'as pas pris un H2 ?

Pour passer sous les barres 2m. Maintenant il y en a partout. J'ai hésité à prendre plus grand mais j'ai préféré ça. En plus là je passe «voiture» alors que plus grand tu passes vraiment pour un van.

En plus tu n'es pas trop remarquable là, tu as une fenêtre mais ça passe pour un utilitaire.

Oui. Avant j'avais un système où il fallait que je fasse le lit tous les soirs donc j'ai changé. Pour accéder aux meubles je devais le défaire.

Oui j'ai vu beaucoup de gens qui faisaient ça pour éviter l'homologation mais ce n'est pas le plus pratique.

C'est bien quand tu es seul un lit fixe, mais dès que tu es deux dans un espace comme ça ça prend toute la place.

L'avantage du fixe c'est d'avoir un vrai matelas aussi.

Oui, avant j'avais un matelas Decathlon très bien mais il faut le gonfler et le dégonfler tout le temps et le stocker. Maintenant j'ai ce lit, qui me fait banquette, lit et c'est plus pratique. En plus vu que tout est en bois, tu peux tout faire évoluer selon les besoins. Et c'est low cost. Les lattes de sommier je les ai trouvées à la recyclerie.

Plus tu fais des travaux à côté et plus tu te retrouves avec des matériaux que tu peux réutiliser.

Oui c'est ça. Déjà entre l'ancienne installation et celle-ci je n'ai rien acheté. On peut voir les trous de l'ancienne installation, mais ça ne me gêne pas du tout.

[...]

Et sinon tu as un projet d'être autonome au niveau de la nourriture ?

J'ai eu ce projet, j'en avais fait un dans mon ancienne maison mais en fait c'est incompatible avec le fait de partir en vacances déjà. Et en plus avec le temps que tu passes à le faire finalement ça ne rentabilise pas le fait d'acheter. Même si tu achètes au maraîcher du coin. Ici en plus on a la chance que ce soit très paysan donc tu trouves facilement des maraîchers qui font de la vente directe. Je veux des poules par exemple mais pas plus. [...] Mon idée aussi c'est de calibrer mon niveau de vie au SMIC. Quand j'ai vendu ma maison je touchais bien mais j'ai gardé mon train de vie. Le reste je le gardais pour rembourser ma maison rapidement. Tu peux vite t'emballer les années où tu touches un peu de sous, t'acheter une voiture de sport ou autre, mais après ça te rattrape. Alors que si tu restes à un niveau de vie du SMIC, tu te libères vachement du poids de trouver un boulot. Parce qu'au pire, quelque soit le boulot que tu trouves tu sais que tu vas pouvoir vivre.

C'est marrant parce que c'est ce qu'on a tous en charges fixes : 1300 euros. Sachant que moi je ne touche que les bourses. Mais c'est intéressant ce que tu dis.

Moi ça me sidère les gens qui prennent des crédits à leur maximum. Ça fait quelques années que je constate ça autour de moi. Quand je demande pourquoi ils achètent si grand ou si cher ils me répondent qu'ils empruntent à hauteur de ce qu'ils peuvent emprunter. Jamais juste ce dont ils ont besoin. Toujours au maximum.

J'ai des amis qui ont un bon revenu tout les deux et ils ont décidé d'acheter une maison à 550 000 euros avec 4 chambres alors que leur premier enfant n'était même pas né. Ils ont 1800 euros de crédit par mois. Ils n'ont pas intérêt à avoir de galère. Leur maison fait 180m2 pour deux et un bébé même pas encore là.

C'est ne pas évaluer ses besoins c'est faire avec ce qu'on peut.

Oui, tous les gens de mon entourage ils ont tous fait ça.

Ce truc d'évaluer les besoins c'est vraiment l'état d'esprit de la vie en van. Est-ce que vous voulez voyager l'hiver, est-ce que c'est à l'année, est-ce que vous voulez une douche. C'est vraiment faire en fonction de ses besoins. Alors que là ce que tu dis c'est que les gens que tu connais font au-delà de leurs besoins.

D'où l'intérêt de l'autoconstruction, parce qu'acheter du déjà construit c'est super compliqué de trouver exactement ce qu'il te faut. Alors que si tu fais les choses toi-même tu peux faire comme tu veux. C'est ce que je fais avec le van. Au fur et à mesure des voyages je me rends compte de certaines choses et je peux les ajuster ou les changer. Je prends le temps de voir ce que je veux. La base du SMIC c'est aussi ce que je fais pour les travaux. «Combien ça me coûterait de le faire faire ? Et combien de temps il faudrait que je travaille pour payer ça ?» Si le temps que je dois travailler pour le payer est supérieur au temps que je vais mettre pour le faire alors je le fais moi-même. Après le système bancaire n'est pas fait pour les gens qui sont un peu hors normes. Il te pousse à prendre un CDI pour que tu consommes. Le CDI c'est le seul accès pour les crédits par exemple. L'Etat n'aime pas si tu autoconstruis. Il touche rien. Un peu de TVA sur les matériaux et après plus rien. Alors que tu fais faire par un artisan, il va toucher la TVA, les charges, les 20% des bénéfices à la fin de l'année de l'artisan, etc.

Après guerre il y a une association qui s'est montée qui s'appelle «les castors» qui était une vraie solution. Les banques accordaient des crédits hyper facilement pour plein de gens parce que c'était Les Castors justement. C'était un regroupement de personnes, d'artisans. Ils étaient sûrs que ça allait être nickel. Et sur cette base là, vu que ça allait coûter moins cher, ils faisaient des trucs hyper intéressants. Maintenant ça s'est transformé et Les Castors sont obligés de faire avec ce qu'ils ont, c'est-à-dire des banques réfractaires.

Mais maintenant ils servent surtout à faire du lien entre les gens, faire des commandes en groupe parce que ça revient moins cher. Ça reste aussi quelque chose d'historique donc ils ont des contacts partout pour les artisans. Mais donc c'est possible, ça se fait, que les banques soient moins frileuses. C'est juste que ça a changé de modèle de pensée et c'est plus le cas. Mais on est déjà passé par là.

J'ai un ami qui travaille dans une banque et là il m'a dit que les projets d'autoconstruction ils n'en valident plus aucun.

C'était au moment où les taux se resserraient mais ce n'était pas que ça. Il disait qu'ils avaient eu tellement de projets qui n'allaient pas à leur terme, les gens ne pouvaient plus rembourser et les banques n'avaient rien à vendre. Parce que c'est une sécurité pour la banque : quand tu achètes une maison, tu ne peux plus payer le crédit, la banque vend la maison et se rembourse. Mais sur une autoconstruction, ils se retrouvent avec un terrain, trois murs et deux bottes de pailles parce que les gens ne sont pas allés au bout, ils n'ont rien à vendre. Donc ils n'acceptent plus aucun projet d'autoconstruction. Ils ne prennent même pas les dossiers.

C'est l'intérêt aussi de faire les choses petit à petit et de faire appel à la famille. Mon oncle, par exemple, m'a proposé de me faire un crédit. Ça peut faire un apport pour commencer quelque chose. Pour ne pas être dépendant des banques aussi sur un trop long terme. Puis tu fais les choses au fur et à mesure. Une pièce, puis dès que tu as un peu d'argent tu fais une autre pièce.

Oui, ça te laisse le temps de voir ce que tu veux aussi. Et ce qui est possible de faire. Parfois tu as des idées, puis tu te rends compte que ce serait mieux autrement alors tu le fais autrement. Et puis tu apprécies aussi. Évidemment que si quand je suis arrivé dans la maison tout était fait ça aurait été plus facile. Mais d'avoir galéré pendant deux ans, de m'être douché dehors à la douchette, de m'éclairer à la bougie par exemple, maintenant j'apprécie vraiment ce que j'ai. Puis c'est moi qui l'ai fait. D'avoir commencé par «petit», de se souvenir de «avant» quand tu te douchais à l'eau froide alors que maintenant j'ai de l'eau chaude. C'est ce que j'ai aussi quand je pars en van. Parce que quoi que tu fasses tu as moins de confort que dans une maison et quand tu reviens chez toi tu apprécies vraiment de retrouver le confort de ta maison.

Table des Illustrations

Préface. pp. 12-17

1. Un évier de fortune, une douche en parpaings. Vias. Photographie. Cynthia SARTRE
2. La caravane de mon enfance, et son auvent. Vias. Photographie. Cynthia SARTRE
3. Le mobilhome de mon oncle, tout confort. Lattes. Photographie. Cynthia SARTRE
4. Une partie du terrain, et un abris à bricoles. Lattes. Photographie. Cynthia SARTRE

Portraits. pp. 25-45

Marie-Sophie et Mickaël. pp. 26-29

5. A l'Atelier by Marickael. Villeneuve-de-la-Raho, Photographie. Cynthia SARTRE. 12.08.2023
6. La Tiny de Marie-Sophie et Mickaël, Photo Nicolas LEVAVASSEUR
7. La Tiny, vue de intérieur (1). Photo Nicolas LEVAVASSEUR
8. La Tiny, vue de intérieur (2). Photo Nicolas LEVAVASSEUR
9. Leur premier aménagement. Photo L'atelier by Marickaël
10. Leur dernier aménagement, en tête de leur documentaire *«Pourquoi pas nous ?»,* Affiche, Nicolas LEVAVASSEUR

Sylvain. pp. 30-33

11. Dans le jardin de Sylvain. Beaumont-de-Lomagne. Photographie. Cynthia SARTRE. 18.02.2024
12. C'est de cette grange du XIIe siècle que Sylvain est tombé sous le charme. Il a vu sur les Pyrénées. Photo sur Facebook, par Sylvain
13. Après avoir enlevé la toiture menaçante, Sylvain a fermé une pièce en bas Photo sur Facebook, par Sylvain
14. La construction et la pose de la nouvelle charpente. Photo sur Facebook, par Sylvain
15. La grange telle que je l'ai vue quand j'ai rencontré Sylvain. Photo Cynthia SARTRE. 18.02.2024
16. L'intérieur à l'étage. Photo Cynthia SARTRE. 18.02.2024
17. La cuisinière en terre de Sylvain. Photo Cynthia SARTRE. 18.02.2024

Shannah, pp. 34-37

18. En vacances à Bayonne. Bayonne. Photographie. Cynthia SARTRE, 09.08.2022
19. Le type de Camion que Shannah souhaite aménager, un « H3L3 ». Dessins tirés de Dreamstime.com
20. Croquis n°1. Plan d'aménagement. Cynthia SARTRE. été 2022.
21. Croquis n°2. Coin repas avec rangements. Cynthia SARTRE. été 2022
22. Croquis n°3. Coin douche/wc. Cynthia SARTRE. été 2022
23. Croquis n°4. Coin cuisine. Cynthia SARTRE. été 2022
24. Croquis n°5. Vue d'ensemble. Cynthia SARTRE. été 2022

Elizabeth, pp. 38-41

25. Dans le salon d'Elizabeth, Dordogne. Photographie. Cynthia SARTRE, 05.11.2022
26. A-Frame d'Elizabeth, photo extérieur. Cynthia SARTRE. 05.05.2024
27. A-Frame d'Elizabeth, photo terrasse. Cynthia SARTRE. 05.11.2022
28. Le salon. Ici Elizabeth a créé une ouverture a posteriori. Cynthia SARTRE. 05.11.2022
29. Le cabanon dans lequel Elizabeth a vécu durant le chantier. Cynthia SARTRE. 05.11.2022
30. La cuisine d'Elizabeth. Cynthia SARTRE. 05.11.2022
31. L'étage, pas tout à fait terminé. Cynthia SARTRE. 05.11.2022

Lionel, pp. 42-45

32. Au jardin de Lionel, Bergerac. Photographie. Cynthia SARTRE. 23.03.2024
33. Le « cabanon de jardin » de Lionel. Cynthia SARTRE. 23.03.2024
34. Une décoration minimaliste. Sport, chauffage, douche. Cynthia SARTRE. 23.03.2024
35. Lionel a 2,5 hectares de bois. Il nous a accueilli à bras ouvert. Cynthia SARTRE. 23.03.2024
36. Le van aménagé de Lionel. Cynthia SARTRE. 23.03.2024
37. Un aménagement succin. Cynthia SARTRE. 23.03.2024

Chapitre 1, pp. 47-76

I. 2. b, Contraintes, envies, confort : des projets évolutifs, pp. 59-63

38. Croquis de la « Maison en pétales », Yves DESARZENS, 2023
39. La « Maison en pétales » En plein chantier à Marval (Haute-Vienne). Photo Stephane LEFEVRE
40. Chantier de la maison en pétales. Photo Ivan SIGG

I. 3. b. Minimalisme : vivre au plus près de soi, pp 67-74

41. Farnsworth House, Illinois. Photo Victor GRIGAS

42. Farnsworth House, Illinois. Library of Congress, Prints and Photographs Division, Historic American Buildings Survey. Photo Jack E. BOUCHER
43. Farnsworth House, Illinois. Library of Congress, Prints and Photographs Division, Historic American Buildings Survey. Photo Jack E. BOUCHER
44. A-Z Living Unit - Andrea Zittel, 2015
45. AZ, Andrea Zittel, Photo par Lance BREWER 2015
46. AZ, Andrea Zittel, Photo par Lance BREWER, 2015
47-48. A-Z Living Unit - Andrea Zittel, 2015
49. A-Z Living Unit - Andrea Zittel, 2015

Chapitre 2, pp. 77-108

II.1.b. Situations des matériaux, pp. 81-86

50. Neri Oxman, Dôme réalisé par des vers à soie, Installation, 2013, Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu
51. Neri Oxman, Dôme réalisé par des vers à soie, Installation, 2013, Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu
52. Neri Oxman, Dôme réalisé par des vers à soie, Installation, 2013, Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu
53. Neri Oxman, Le travail des vers à soie, Installation, 2013, Le Journal du Design, Photographie, Artiste inconnu

Chapitre 3, pp. 109-136

III.1.b. Créer un autre système, pp. 113-117

54. Findhorn, l'écovillage écossais quasi-autosuffisant, Buildgreen, 2018
55. Findhorn, l'écovillage écossais, les habitats en fûts de whisky, Mr. Mondialisation 2016
56. Findhorn, les habitants de l'éco-village, Mr. Mondialisation, 2016

III.2.a. Le masque à oxygène

57. Réplique de la cabane de Henry David Thoreau. Artiste inconnu
58. Réplique de l'intérieur de la cabane de Henry David Thoreau. Artiste inconnu.

III.3.a. L'ère du numérique, pp. 127-130

59. Mes enregistrements sur YouTube, Capture d'écran, Cynthia SARTRE, 2024

Post-scriptum 153-161

60. Rénovation. Photographie Cynthia SARTRE. 2020
61. La poussière. Photographie Cynthia SARTRE. 2020
62. La pose du saturateur sur la Tiny-Bureau. Photographie Cynthia SARTRE. 2021
63. Lasure des poutres. Capture d'écran vidéo. Cynthia SARTRE. 2023
64. Ponçage du toit d'un camion. Photographie Cynthia SARTRE. 2023
65. Ponçage du toit d'un container. Photographie Cynthia SARTRE. 2024
66. Icosaèdre, vue de face. Photographie Cynthia SARTRE. 2024
67. Icosaèdre, vue latérale. Photographie Cynthia SARTRE. 2024
68. Icosaèdre, détails de la maquette. Photographie Cynthia SARTRE. 2024
69. Yourte. Photo tirée d'internet. Artiste inconnu
70. La maquette Yourte, vue d'ensemble. Photographie Cynthia SARTRE. 2024
71. La maquette Yourte, détails. Photographie Cynthia SARTRE. 2024
72. Fabrication d'un lit-peigne. Capture d'écran vidéo. Cynthia SARTRE. 2023
73. Lasure des poutres. Photographie Cynthia SARTRE. 2023
74. Ponçage du toit d'un camion. Photographie Cynthia SARTRE. 2023
75. Montage des panneaux pour une Tiny. Photographie Cynthia SARTRE. 2020
76. Prise des cotes pour les ouvertures d'un container. Photographie Cynthia SARTRE. 2023
77. Equipement pour le poste à souder. Photographie Cynthia SARTRE. 2024

Table des matières

Remerciements 7
Préface 12
Préambule 18
Introduction 22

Portraits 25
Marie-Sophie et Mickaël 26
Sylvain 30
Shannah 34
Elizabeth 38
Lionel 42

I. Auto-construire, c'est s'adapter 47-74

I.1. Des compétences différentes suivant le projet 48
I.1.a. Une affaire d'éducation 49
I.1.b. Bilan de compétences et progression 52
I.2. La question du budget : une question centrale 55
I.2.a. Un budget pour un projet 57
I.2.b. Contraintes, envies, confort ; des projets évolutifs 59
I.3. A contre courant du prêt-à-vivre : connaitre son chez soi 64
I.3.a. Rapport à l'objet maison 65
I.3.b. Minimalisme : vivre au plus près de soi 67

II. Se rapprocher du vivant, un mouvement anticapitaliste 77-106

II.1. Mouvances écologiques 78
II.1.a. Urgence climatique 79
II.1.b. Situation des matériaux 81
II.2. Ôde à la lenteur 87
II.1.a. Avant et pendant le chantier 88
II.1.b. La vie après le chantier 90
II.3. Décentralisation de la valeur travail 92
II.2.a. Périodes de crise et quête de sens 93
II.2.b. Le travail remanié comme nouvel appui 95
II.4. Se recentrer sur soi et se rendre autonome 100
II.3.a. Autonomie relative 101
II.3.b. Recherche d'une autre forme de soi 104

III. S'extraire ou faire corps avec la société ? 109-134

III.1. S'affranchir des normes, en créer de nouvelles 110
III.1.a. Sortir d'un système 111
III.1.b. Créer un autre système 113
III.2. Un désir égoïste, porté par le sens du collectif 118
III.2.a. Le masque à oxygène 119
III.2.b. Des projets tournés vers son prochain 122
III.3. Une entreprise solitaire... ou pas : les réseaux d'entraides 126
III.3.a. L'ère du numérique 127
III.3.b. Le rôle associatif, le réseau familial 130

IV. Controverses 137-148

IV.1. Gentrification du marché 138
IV.2. Des bases éthiques fragiles 140
IV.3. Démographie et étalement urbain 144

Conclusion 150

Post-Scriptum : M'auto-construire 153

Bibliographie 162
Glossaire 167
Annexes 171
L'entretien de Marie-Sophie et Mickaël 172
L'entretien de Sylvain 185
L'entretien de Shannah 195
L'entretien d'Elizabeth 208
L'entretien de Lionel 213
Tables des illustrations 230
Table des matières 234

Démarche volontaire et engagée, fruit d'une résistance face à un système souvent impersonnel et aliénant, c'est en choisissant de construire eux-mêmes leur maison que les auto-constructeurs affirment leur capacité à prendre en main leur destin. L'auto-construction apparaît comme bien plus qu'une simple méthode de construction. En offrant la possibilité de se libérer des normes conventionnelles, d'acquérir des compétences et des connaissances, de retrouver une connexion avec son environnement et de s'affirmer dans sa singularité, elle ouvre la voie à de nouvelles formes de liberté et de réalisation de soi.

Comment, à travers l'objet d'une maison, d'une cabane, d'une yourte, d'une tiny house ou d'un camion aménagé, la démarche d'auto-construire permet-elle de se construire soi-même ? Comment expliquer le lien entre la création d'un foyer et la création d'un nouveau soi ? L'acquisition de nouveaux champs de compétences et la possibilité de nouveaux échanges permettent-elles de s'émanciper ? Et si oui, de quoi ?

Auto-construire, comment est-ce aussi s'auto-construire ?